3 1761 04113 3448

1005

LA

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ

AU XVIIIe SIÈCLE

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE DE LA MONARCHIE DE JUILLET, 2 vol. in-8. Calmann Lévy. (Ouvrage couronné par l'Académie française.)

UNE ANCIENNE COLONIE FRANÇAISE : LE CANADA. (*Revue des Deux Mondes*, 15 janvier-15 février 1885.)

LES ALIÉNÉS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER. (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre-1er novembre 1886.)

LES SYNDICATS PROFESSIONNELS ET AGRICOLES, Paris, Guillaumin, in-8, 1888. (Étude parue dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er septembre 1887.)

LE RÉGIME MUNICIPAL DE PARIS ET DES GRANDES VILLES ÉTRANGÈRES. (*Revue des Deux Mondes*, 15 septembre-1er décembre 1888.)

UNE INDUSTRIE PASTORALE. (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1890.)

LES CAUSEURS DE LA RÉVOLUTION, in-18. Calmann Lévy, avec une préface du duc de Broglie, 2e édition. (Ouvrage couronné par l'Académie française).

LE PRINCE DE LIGNE ET SES CONTEMPORAINS, in-18. Calmann Lévy, avec une préface de M. Charles de Mazade, 2e édition.

ORATEURS ET TRIBUNS, 1789-1794. in-18. Calmann Lévy, avec une préface de M. Jules Claretie. 2e édition.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE AVANT ET APRÈS 1789, in-18. Calmann Lévy, 2e édition.

SOUS PRESSE

LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS.

EN PRÉPARATION

LA FRANCHE-COMTÉ.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE PENDANT L'ÉMIGRATION.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

VICTOR DU BLED

LA COMÉDIE DE SOCIÉTÉ AU XVIIIe SIÈCLE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LIBRARY
OCT 06 1961
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
538
D8

A MA CHÈRE TANTE MARIE ROUSSEL

A CELLE QUI A TANT AIMÉ MA MÈRE

Hommage très respectueux et reconnaissant

VICTOR DU BLED.

LA
COMÉDIE DE SOCIÉTÉ
AU XVIIIe SIÈCLE

LES
COMÉDIENNES DE LA COUR

LA DUCHESSE DU MAINE, MADAME DE POMPADOUR ET LA REINE MARIE-ANTOINETTE

I

Deux traits distinctifs de cette société d'autrefois qui divinisait le plaisir et tomba dans le gouffre avec une si folle et si gracieuse imprévoyance, c'est d'abord la science de la conversation et du monde, perfectionnée par le sentiment des nuances, facilitée par le loisir des grandes existences, par l'influence de plus en plus prépondérante de la femme ; c'est ensuite le goût de la comédie de salon, mis à la mode par quelques princes et seigneurs de haut parage, devenu insensiblement une passion, une fureur universelle, pénétrant tous les ordres de la nation, à tel point que

ce talent fait en quelque sorte partie intégrante de l'éducation, et qu'à certain moment, on compte, pour Paris seulement, cent soixante théâtres particuliers. La science de la conversation n'appartient pas en propre au XVIIIe siècle, et le XVIIe siècle nous en fournit les plus excellents modèles; la comédie d'amateurs au premier abord semble un produit spontané, une découverte du siècle dernier, qui s'est conservée à peu près intacte, à travers bien des écroulements, bien des métamorphoses.

Et toutefois, il ne peut en revendiquer l'honneur tout entier. Comment oublier, en effet, ces divertissements royaux, développés en France par Catherine de Médicis, parvenus à leur complet épanouissement sous Louis XIV, ces ballets mêlés de comédies, composés par Benserade, Lulli, Molière, pour la plus grande gloire du roi et des princes qui prenaient plaisir à se mêler aux danses avec leurs courtisans? Le ballet de *Circé et ses Nymphes*, en 1581, coûtait plus de six cent mille livres. Sully, Sully lui-même n'avait-il pas dansé des pas que lui enseignait la sœur d'Henri IV? Voilà sans doute l'origine du théâtre de société, car les mœurs sociales, pas plus que la nature, ne procèdent par bonds. Tombant de si haut, l'exemple ne devait pas manquer d'imitateurs. Aussi bien un salon n'est-il pas une cour en miniature, avec son roi ou sa reine, les favoris, quelques amis dévoués, la masse des indifférents, avec les petites

intrigues d'ambition ou d'amour, et ce mélange d'historiettes, de sentiments nobles ou mesquins, de conversations élevées parfois, plus souvent oiseuses qui partout forment la trame de la vie humaine ? Pourquoi les salons n'auraient-ils pas marché sur les traces de la cour, que l'on considérait comme la source de tout bien, le modèle des grâces et du goût? Comment ces princes du sang et ces seigneurs n'auraient-ils pas été tentés de réaliser dans leurs palais et châteaux ce qui se faisait devant eux, avec eux, à Versailles ? On peut même s'étonner qu'ils aient si longtemps tardé.

Passe-temps délicieux, remède contre l'ennui et le désœuvrement, instrument de domination féminine, rapprochements piquants entre les situations scéniques et réelles, moyen assuré de faire briller des talents authentiques, de recueillir une ample moisson de compliments, toutes les vanités de la vanité, tous les mobiles du cœur humain trouvent leur compte dans cet agrément. Sans aller jusqu'à répéter que les Français sont les comédiens ordinaires du bon Dieu et les tragédiens de la fatalité, ne peut-on soutenir que la vie mondaine semble une perpétuelle comédie, puisque les sociétés reposent sur un certain nombre de conventions ou d'habitudes, devenues naturelles, légitimes si l'on veut, par une espèce de prescription plusieurs fois séculaire, mais qui sont en état de divorce perpétuel avec la vérité toute nue ? Nous

voilà donc comédiens, comédiens sans le savoir, forcés de transposer sans cesse nos sentiments, de nous incarner en quelque sorte dans des personnages de fiction : la plupart y parviennent lentement, quelques-uns naissent acteurs, habitent sans effort les dehors de leur âme, jouent leur vie privée, leur vie publique et mondaine ; on croirait qu'ils sont toujours en scène ; ils attendent ou méditent une réplique théâtrale, posent pour la galerie, et, dans la solitude même, enflent la voix, déclament, s'adressent à un parterre invisible.

De la comédie mondaine à la comédie d'amateurs, il n'y a qu'un pas? Comment les femmes auraient-elles résisté à l'envie de faire des excursions hors d'elles-mêmes, et reines, amoureuses, ingénues, paysannes, de vivre quelques instants d'une vie factice, en s'enivrant de la sensation si pénétrante de l'admiration collective? Le véritable esprit, cette perle sociale, n'est ni incompatible avec le talent scénique, ni nécessaire à le former. Quelle revanche pour un personnage ordinaire dans la vie privée de se révéler passionné, incisif, éloquent sur les planches, tandis qu'un prince de Ligne, une madame de Staël y paraîtront gauches, insuffisants! Et, en vérité, nombre de gens du monde jouent fort bien [1], si

1. On admirait dans Hue de Miroménil, garde des sceaux, le Scapin le plus comique des troupes d'amateurs et des soirées de Maurepas ; facultés si notoires qu'elles donnèrent

bien qu'au XVIIIe siècle les théâtres particuliers font une véritable concurrence aux vrais théâtres qui finirent par s'en émouvoir : à défaut des avantages que retire d'un long exercice l'acteur de profession, ils ont le maintien, le ton, la noblesse des manières qu'apportent l'usage de la bonne compagnie et l'éducation ; toujours ils ont vécu dans un pays que les autres ont tardivement abordé ou n'aperçoivent que de bas en haut.

Et puis quelle merveilleuse ressource pour une maîtresse de maison ! La conversation languit parfois pendant les longues soirées d'automne, et, même entre beaux esprits, entre intimes, il est malaisé de planer toujours dans la région des pures idées, de ne pas verser dans la critique et son pseudonyme, la médisance. Amuser l'innombrable tribu des ennuyeux, les muets, les timides, les importants, les parents indispensables qui *troublant la solitude*, *n'apportent point la compagnie*, et qu'il faut cependant *avoir*, varier les plaisirs de ses hôtes, frapper de temps en temps un grand coup qui réveille la curiosité, satisfaire en un mot tout le monde... et ses causeurs, n'est-ce pas le rêve de toute directrice d'un salon ? Et la comédie d'amateurs lui offre une mine inépui-

lieu à une violente facétie intitulée : *Très humbles remontrances de Guillaume Nicodème Volange, dit Jeannot, acteur des Variétés-Amusantes, à Monseigneur de Miroménil, garde des sceaux de France.*

sable : des répétitions pendant cinq ou six semaines, mille brigues pour obtenir une invitation ou un rôle, les élus affairés répétant à tous les échos d'alentour leurs tirades et consultant mystérieusement les gens du métier, le choix d'une toilette traité comme une affaire d'État. N'est-ce pas de quoi justifier l'éclosion d'un tel goût, son succès, sa durée si persistante ? Sans compter qu'on pouvait éluder ainsi les prohibitions canoniques, donner des représentations même en temps défendu par l'Eglise.

Les collèges des jésuites, les couvents de l'aristocratie et de la bourgeoisie avaient commencé cette éducation théâtrale ; on avait vu madame de Caylus jouant à Saint-Cyr, devant la cour, tous les rôles d'Esther qu'elle savait à force de les entendre répéter, et les jouant si bien qu'on la trouva trop touchante, trop profane. Madame de Maintenon décida que *les petites filles* de Saint-Cyr ne représenteraient plus Andromaque, parce qu'elles y mettaient trop de sentiment ; et quand Racine eut écrit *Athalie*, *la canaille des faux dévots et des mauvais poètes* empêcha qu'elle ne fût jouée, car, glapissaient-ils, il était honteux de montrer sur le théâtre des demoiselles rassemblées de toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et non moins honteux que madame de Caylus se fît voir ainsi à toute la cour. S'inspirant des mêmes principes, le parlement, peu après l'expulsion des jésuites, en

1765, interdit formellement la comédie et la tragédie dans les maisons d'éducation. Mais il n'en fut ni plus ni moins ; et, après comme avant, collèges et couvents eurent leurs spectacles, leurs ballets même, ainsi qu'en témoigne une piquante historiette. A Frontevrault, le maître de danse s'efforçait de faire répéter à Madame Adélaïde un ballet qui avait nom : *le Ballet couleur de rose*. La princesse trouvait le ballet fort mal qualifié et prétendait ne prendre sa leçon qu'à la condition qu'on l'appellerait *le Menuet bleu* : le maître d'insister, la princesse de tempêter, de trépigner. L'affaire devenant grave, on assembla le chapitre qui, après mûre délibération, prononça que le ballet serait débaptisé et appelé : *le Menuet bleu*.

On avait débuté enfant, on continuait jeune femme ; le mariage servait de port d'armes et donnait la clé des champs; des chastes chefs-d'œuvre de Racine on passait aux pièces plus libres, pour verser quelquefois dans les parades et les parodies. Chaque grande maison a théâtre à la ville, théâtre à la campagne, et, presque toujours, un ou plusieurs auteurs attitrés, dont les compositions alternent avec le répertoire, ministres des plaisirs littéraires, plus ou moins domestiqués, qui fabriquent à volonté prologues, épitres dédicatoires, comédies, opéras, tragédies : chez la duchesse du Maine, Malézieu, Genest, Voltaire; auprès du comte de Cler-

mont et du duc d'Orléans, Laujon, Collé ; auprès de Monsieur, frère du roi, des Fontaines, Piis et Barré [1]. Maurice de Saxe enrégimente Favart pour diriger cette troupe qui l'accompagne aux armées, dont il fait un levier d'enthousiasme, un instrument de ses faiblesses. Quelques-uns, comme les Brancas, recrutent leurs auteurs parmi les membres de leur société : Forcalquier, Pont de Veyle, le président Hénault. A douze ans, mademoiselle Necker écrit une comédie en deux actes, *les Inconvénients de la vie de Paris*, jouée chez ses parents à Saint-Ouen, devant Marmontel, qui naturellement, en membre bien appris de l'innombrable tribu des Philintes et des dos voûtés, la porte aux nues. Dans son château de Passy, M. de La Popelinière donne des comédies, presque toujours de lui, jouées en perfection par sa femme, et applaudies grâce à ses excellents soupers. Filles d'opéra, courtisanes à la mode, se mettent de la partie ; dans le théâtre de leur hôtel de la Chaus-

1. Voir les très intéressantes études de M. Adolphe Jullien : *la Comédie à la cour* ; *le Théâtre des demoiselles Verrières*. — *Mémoires de Favart, de Saint-Simon, du duc de Luynes, de Madame de Staal-Delaunay*. — De Loménie, *la Comtesse de Rochefort et ses amis*, 1 vol. ; Calmann Lévy. — Gaston Maugras, *les Comédiens hors la loi*. in-8, Calmann Lévy. — *Les Divertissements de Sceaux*, 2 vol., 1725. — Lemontey, *Études sur la Régence*. — *Mémoires de Bachaumont*. — Dutens, *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, t. II. — Arvède Barine, *Princesses et grandes dames*. — *Correspondance de la duchesse d'Orléans*. — Desnoireterres, *Cours galantes*, 4 vol.

sée-d'Antin, les demoiselles Verrières ont sept loges en baldaquin, et puis des loges grillées où se glissent les femmes du monde qui veulent voir sans être vues ; Colardeau, et après lui, La Harpe s'y multiplient, à la fois auteurs, acteurs, amants de cœur; peu ou point de farces, de parades grossières, mais des pièces empruntées à la comédie française ou italienne : c'est là aussi que pour la première fois on représenta la *Julie* de Saurin, et l'*Espièglerie* de Billard du Monceau. Rien de plus élégant, de mieux fréquenté que les théâtres de La Guimard, dirigés par Carmontelle, le grand faiseur de proverbes, peintre moraliste en *détrempe*, si renommé alors, si oublié aujourd'hui : décorations d'un goût parfait, tentures de taffetas rose relevées d'un galon d'argent, magnifique jardin d'hiver ; présidents de parlement, cordons bleus, princes du sang occupaient les meilleures places. Je ne sache pas qu'on y vît les prélats de cour ni les jolis abbés tonsurés, plus exacts aux levers des beautés de robe et d'épée qu'aux devoirs de leur ministère, mais ils ne se gênaient guère pour fréquenter l'opéra, la comédie, où leur présence amena mainte algarade avec le parterre. Quant aux spectacles particuliers chez des gens du monde, c'est péché véniel dont ils ne se privent point. Et tout Paris se gaussa de la mystification de M. de Jarente, évêque d'Orléans, chargé de la feuille des bénéfices. Le duc de Choiseul lui recommande chez

la comtesse d'Amblimont deux jeunes abbés ; charmé par leur attitude réservée et leur modestie, l'évêque promet la faveur demandée et leur donne l'accolade. Quelques instants après, il voit sur la scène deux actrices qui ressemblent trait pour trait aux protégés du duc ; les rires de l'assistance achèvent de l'éclairer et tout le premier il s'associe à la gaîté générale. Cependant, il dut se repentir de son imprudence, car l'aventure s'ébruita et on en tira un ballet, *le Ballet des deux abbés*, qui fit les délices des salons.

Du grand monde, de Paris et Versailles, cette mode ne tarde pas à gagner la bourgeoisie, à émigrer en province : les seigneurs l'apportent dans leurs terres ; autour d'eux, c'est un délire d'imitation, et tous les hobereaux d'estropier à l'envi les chefs-d'œuvre des auteurs dramatiques et des musiciens. Après la *sérénissime banqueroute*, le premier soin de madame de Guéménée, arrivant au château où le roi l'a exilée, est de demander des tapissiers et de leur faire arranger un théâtre. Une châtelaine qui veut à tout prix recruter une troupe suffisante enrôle ses quatre femmes de chambre et apprend à sa fille, âgée de onze ans, le rôle de Zaïre. Dans les garnisons, cette passion brouille les cervelles au point que beaucoup d'officiers ne rougissent pas de s'associer aux actrices, de paraître sur la scène avec elles ; et, pour couper court à cet abus, il fallut qu'un règlement du ministre de la guerre l'interdît de la

manière la plus formelle. La palme du ridicule demeure à Charpentier, le fameux cordonnier pour dames, qui, sur son théâtre particulier, joue tragédies et parades, et qu'un récit du temps peint dans la plaisante insolence de sa fatuité. Chargé d'une commission auprès de lui, le chevalier de La Luzerne trouve à sa porte deux domestiques en livrée, traverse des chambres superbement meublées, s'arrête dans un cabinet où il admire une commode du travail le plus riche, garnie de portraits des premières dames de la cour. Sur ces entrefaites, paraît Charpentier, vêtu d'un délicieux négligé de petit-maître, et comme le chevalier le complimente : — « Monsieur, vous voyez, répond-il du ton le plus dégagé, c'est la retraite d'un homme qui aime à jouir. Je vis en philosophe. Il est vrai que quelques-unes de ces dames ont des bontés pour moi ; elles me donnent leurs portraits ; vous voyez que je suis reconnaissant et que je ne les ai pas mal placés. » M. de La Luzerne lui ayant montré le modèle de souliers qu'on lui a confié « — Ah ! je sais ce que c'est : je connais ce joli pied ; on ferait vingt lieues pour le voir. Savez-vous bien qu'après la petite Guéménée, votre amie a le plus joli pied du monde ? Fort bien, je ferai son affaire. » Le chevalier allait se retirer, lorsque le grand homme l'arrêta : « Sans façon, si vous n'êtes point engagé, restez à manger ma soupe ; j'ai ma femme qui est jolie, et j'attends

quelques autres femmes de notre société qui sont fort aimables; nous jouons *Œdipe* après dîner, et vous pourriez bien ne pas vous repentir d'être resté avec nous. » Peut-être m'abusé-je, mais il semble qu'un tel trait démontre assez bien une époque, un goût poussé jusqu'à la manie, et qui ne déparerait point le *Bourgeois gentilhomme* ou *Turcaret*. C'était alors une prétention fort répandue de *vivre en philosophe*, et cela consistait souvent à se mettre au-dessus de son état, des mœurs ou des lois ; entretenir de belles filles, donner des concerts, des spectacles, faire grande chère, lire Voltaire, Diderot, d'Holbach, cette hygiène facile paraissait suffire à beaucoup de personnages plus soucieux d'assurer la réputation de leur esprit que celle de leur jugement et de leur caractère. Mais singer n'est pas imiter.

II

On ne saurait esquisser une histoire de la comédie de salon sans s'occuper du théâtre de la duchesse du Maine. Cette enragée de distraction, cette galérienne du bel esprit, cette égoïste à la quatrième puissance, joue ici le rôle d'initiatrice, et c'est là sans doute son titre unique à l'indulgence de la postérité. Le rire n'est-il pas le principe de la gaîté, comme la gaîté est l'apanage de la sérénité, de l'optimisme? Peut-être

la révélation d'un nouveau plaisir égale-t-elle pour le monde la découverte d'une étoile, car la vie ne vaut la peine d'être vécue que par la combinaison du nécessaire, de l'utile, de l'agréable, et les maladies morales ne sont pas les moins redoutables. Aussi bien on nous célèbre, on nous condamne souvent pour des actions qui, mieux approfondies, produiraient un effet moindre ou contraire, auxquelles nous n'avons qu'une part minime, l'importance des choses bien moins que l'à-propos en fait le mérite, et l'histoire se présente comme une école d'incertitude, de modestie. En vulgarisant le goût de la comédie d'amateurs, madame du Maine et ses courtisans ne songeaient qu'à s'amuser ; le reste vint par surcroît.

Les contemporains ont constaté avec quelle désinvolture *la poupée de sang*, à peine mariée à *un demi-Louis* (fils légitimé de Louis XIV et de madame de Montespan), s'affranchit des rites de l'étiquette : soirées officielles, conversations morales chez madame de Maintenon, voyages ou toilettes de gala et dînettes dans le carrosse du roi ; ils ont dit son humeur impétueuse et inégale, sa mémoire prodigieuse, l'audace de son courage, sa parole juste et rapide, le tour précis de son esprit, cette hypertrophie du *moi* qui la fit croire en elle-même de la même manière qu'elle croyait en Dieu et en Descartes, sans examen, sans discussion, son ignorance absolue des défauts,

des talents et des ridicules de ses amis (elle ne sortait pas de chez elle et n'avait pas même mis le nez à la fenêtre), la tyrannie de son commerce et la brutale franchise de ses caprices ; elle-même avoue fort joliment qu'elle ne peut se passer des personnes dont elle ne se soucie point, et on la voyait apprendre avec indifférence la mort de gens qui lui arrachaient des larmes s'ils arrivaient un quart d'heure trop tard à une partie de promenade. Peu lui chaut d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée. Sa vie est une longue jeunesse que n'éclaira jamais l'expérience ; comme celui de la duchesse de Chaulnes, son esprit semble le char du soleil abandonné à Phaéton. Se faire du bruit à elle-même, conserver l'empire de la bagatelle, s'entendre comparer à la reine Christine ou à Vénus, devenir un des premiers personnages de la monarchie, et, pour y parvenir, ne pas craindre de mettre le feu *au milieu et aux quatre coins du royaume*, voilà ses deux idées fixes, sa volonté bien arrêtée. « Elle a de la hauteur sans fierté, remarque madame de Staal-Delaunay, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété... beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et tous les empressements de l'amitié sans en avoir les sentiments. » A ses yeux, il y aura toujours deux torts impardonnables, la mort ou l'absence : présent, il faut payer de sa personne, faire sa partie dans le concert, car Sceaux n'est

pas un hôpital, et sa passion dominante est la multitude, une société de quarante personnes lui semblant à peine *le particulier* d'une princesse. A force de traiter son mari comme un nègre, de lui reprocher l'honneur qu'elle lui avait fait, elle, petite-fille du grand Condé, en l'épousant, elle le rend petit et souple, le jette malgré lui dans la ridicule conspiration de Cellamare : le pauvre duc du Maine avait la bonté de craindre qu'elle ne devînt folle, sans doute parce qu'il vit s'affaiblir avec l'âge la raison de M. le Prince, son père. Un jour qu'il se croyait mort, ce dernier concluait fort logiquement qu'il ne devait plus manger, et son médecin dut employer un subterfuge pour l'empêcher de suivre son syllogisme jusqu'au bout ; parfois, métamorphosé en limier, il poursuivait de ses aboiements un cerf imaginaire, et, à Versailles, tout ce que la majesté du roi-soleil obtenait dans ces crises, c'est qu'il se contentât de remuer les mâchoires comme un chien qui japperait sans voix.

Autour de *la Nymphe de Sceaux* s'empressent gens de cour et beaux esprits [1] : le duc de Nevers, les du-

1. La mode des sobriquets, empruntée aux académies d'Italie, florissait depuis longtemps déjà. Dans tel salon, on les empruntait à la mythologie ou au roman : dans tel autre, on prenait des noms d'oiseaux ; à Sceaux, la fantaisie surtout avait part à leur choix. Genest s'appelle l'abbé *Pégase* ou l'abbé *Rhinocéros*, à cause de son nez énorme ; le duc du Maine, le *Garçon ;* ses fils, le prince de Dombes et le comte

chesses d'Estrées et d'Albemarle, la duchesse de La Ferté, cette fantasque créature qui se vantait devant madame de Staal d'être la seule qui eût toujours raison, jouait à la campagne au lansquenet avec ses fournisseurs et s'excusait de les tricher : « Mais c'est qu'ils me volent » ; — la présidente Dreuilhet qui *éternue* si drôlement ses chansons ; un jour, malgré qu'elle soit très souffrante, l'altesse sérénissime la force de chanter dès la soupe, « parce que, objecte-elle naïvement au président Hénault, il n'y a pas de temps à perdre, cette femme peut mourir au rôti » ; — le cardinal de Polignac, l'onction et la séduction personnifiées, qui, d'après Saint-Simon et la duchesse d'Orléans, aurait compromis la duchesse de Bourgogne, la reine de Pologne, veuve de Sobieski, et la duchesse du Maine, auteur de *l'Anti-Lucrèce* et d'un mot resté célèbre dans les fastes de la courtisanerie ; — l'abbé Genest, qui mit en mauvais vers la *Physique* de Descartes et raconta en assez méchante prose les divertissements de cette cour de Lilliput, commis, professeur de langue anglaise, écuyer du duc de Nevers avant d'être d'Église et de l'Académie française ; — l'abbé de Vaublanc, surnommé le *Sublime*

d'Eu, les *Deux Garçonnets ;* Mademoiselle Adélaïde de Nevers, *Api;* le duc d'Albemarle, fils naturel de Jacques II, le *Major;* Malézieu, le *Curé* ou *Euclide.* On reprit, pour la société de madame du Maine, le gracieux surnom dont on avait salué les adorateurs de Ninon de Lenclos : après les *Oiseaux des Tournelles*, les *Oiseaux de Sceaux.*

du frivole ; — madame Tibergeau, qui, réveillée par la princesse, pendant la nuit, pour savoir ce qui pouvait le mieux, prose ou vers, traduire l'amour, répondait prestement, malgré ses quatre-vingt-cinq ans :

Non, ce n'est point en vers qu'un tendre amour s'exprime ;
Il ne faut point rêver pour trouver ce qu'il dit,
Et tout arrangement de mesure et de rime
Ote toujours au cœur ce qu'il donne à l'esprit.

Qui encore ? Le poète Destouches ; mais il se lassa de cette servitude dorée ; mécontent de l'indifférence de *la baronne de Sceaux* à l'égard d'une de ses œuvres, il prit un beau jour la clé des champs sans crier gare, bravant toutes les indignations, laissant dans sa chambre, en guise de congé, un couplet des plus cavaliers.

Dans une paix profonde
De soins délivré,
Philosophe ignoré,
Je ne tiens plus au monde
Que pour en médire à mon gré.
J'ai fait ma cour aux grands,
Ils sont tous polis, mais indifférents ;
Et le séjour des dieux
Pour simple mortel est trop ennuyeux.

Et Destouches n'est pas le seul littérateur du XVIIIe siècle qui ait le sentiment de sa dignité : Piron,

revendiquant son titre de poète, passait fièrement devant un grand seigneur ; Lesage, grondé sur son retard par la duchesse de Bouillon chez laquelle il devait lire une tragédie, remettait son manuscrit dans sa poche et se retirait en ripostant : — « Je vais toujours vous épargner deux heures de lecture[1]. » Sans parler des boutades de Jean-Jacques, de Chamfort, plus d'un homme de lettres commence à comprendre la noblesse de sa fonction, la nécessité de l'indépendance, et, parmi ceux-là mêmes qui semblent le plus étroitement asservis. combien de révoltes intimes, que d'amertumes discrètement voilées ou racontées dans les Mémoires posthumes, quelles rancunes et quelles aspirations vers un état qui leur donnera la liberté de l'âme et du talent !

L'oracle du château, l'homme universel et infatigable, c'est Nicolas de Malézieu, ancien maître de mathématiques du duc de Bourgogne et du duc du

1. On connaît l'impromptu du berger Sainte-Aulaire à la duchesse, quatrain qui le fit académicien et célèbre ; on sait moins sa réponse lorsqu'elle l'invitait à aller se confesser.

Ma bergère, j'ai beau chercher
Je n'ai rien sur ma conscience.
De grâce faites-moi pécher,
Après je ferai pénitence.

Elle riposta prestement :

Si je cédais à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Maine, ami de Bossuet et de Fénelon même au fort de leur querelle, membre de l'*Académie des choses* et de l'*Académie des paroles*, type de l'érudit aimable, à l'âme un peu faible, tournée vers le sourire des grands, enseignant à la duchesse latin, philosophie, astronomie; traduisant à livre ouvert et déclamant avec feu les tragédies de Sophocle et d'Euripide ; grand organisateur de fêtes, improvisant à volonté comédies, ballets, chansons, intermèdes, virelais et autres bagatelles. A Sceaux, ses décisions jouissent d'un tel prestige que les disputes les plus violentes prennent fin lorsque quelqu'un prononce ce mot : *Il l'a dit*. De 1699 à 1710, Malézieu reçut à peu près chaque année dans son castel de Châtenay le duc et la duchesse, avec quelques personnes de leur suite ; on y jouait des pièces du répertoire, des comédies de circonstance, et c'est là sans doute que la princesse conçut cette passion théâtrale qui l'anima jusqu'à la fin et faisait dire à Voltaire que, quand elle serait malade, il conviendrait de lui administrer quelque pièce au lieu de l'extrême-onction.

En 1703, grande parade arrangée, exécutée par le *Sylvain de Châtenay* et M. de Dampierre, gentilhomme du duc, qui jouait fort bien de la flûte allemande, du cor, de la viole et du violon. Bizarrement vêtu, affublé d'une barbe monumentale, Malézieu s'annonce comme le phénix des opérateurs : l'âme d'Hippocrate, la quintessence d'Esculape ont passé en

lui, et, par exemple, avant-hier, à Novogorod, il a remis la tête à un grand, décapité depuis quatre ans par ordre du tsar ; mais ayant appris que son altesse se rendait à Châtenay, il a couru sept cents lieues en moins de deux jours. Et d'appeler Arlequin-Dampierre, porteur d'une cassette miraculeuse, et de jargonner avec lui mille facéties en présentant ses eaux nonpareilles. Voici l'*eau générale*, qui improvise les grands capitaines, dédiée au duc ; c'est un extrait de la cervelle de César, du flegme de Fabius, du souffle d'Alexandre et de l'âme du grand Condé. Voici la bouteille d'*esprit universel*, étonnant mélange de pénétration d'esprit, de finesse, de discernement, des charmes de la conversation. « Je sais, madame, disait l'opérateur à la duchesse, que vous possédez naturellement toutes les merveilles qu'elle renferme ; mais ne laissez pas de l'accepter pour en faire part à quelques-unes de vos amies qui sont bien éloignées de vous ressembler. » Le sirop de Violet, les pilules fistulaires font jouer à merveille de la flûte, de la viole, et Dampierre-Arlequin démontrait aussitôt ce prodige. Même miracle par l'*esprit de contredanse :* une goutte répandue sur le dos de la personne la plus inerte la rend soudain plus agile qu'un lutin, et danser la *Furstenberg*, la *Forlane*, le *Pistolet*, la *Chasse*, le *Derviche*, la *Sissoire*, les *Tricotets*, ne sera pour elle qu'un jeu. L'opérateur avise un paysan ivre-mort (Allard), le frotte de quelques

gouttes, et le voilà qui se relève avec une légèreté d'oiseau, et pendant une demi-heure, véritable merveille de l'air, exécute les pas les plus fantastiques. Mais il n'est pas au bout de son boniment : il a amené des Indes un bonze, poète célèbre, de Moscovie un fameux compositeur, et sa troupe va jouer un de leurs opéras, *Philémon et Baucis*. Mademoiselle des Enclos, M. Bastaran, artistes de la musique du roi, représentaient Philémon et Baucis, tandis que Buterne, Visé, Forcroy, La Fontaine, Desjardins, Descoteaux, etc., etc., composaient les chœurs. L'opéra de Matho fut, tout d'une voix, déclaré admirable.

Malézieu composa plusieurs pièces pour son théâtre : *Purgopolinice*, *capitaine d'Ephèse*, *les Importuns de Chastenay*, *la Tarentole*, *le Prince de Cathay*, divertissement orné de musique et destiné à rappeler la fondation de l'ordre de la *Mouche à miel*. Le prince obtenait l'honneur insigne d'être reçu chevalier et prononçait le serment consacré : « Je jure, par les abeilles du Mont Hymète, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre (la duchesse du Maine) ; de porter toute ma vie la médaille de la Mouche et d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre, et, si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs

aiguillons. » C'est dans la *Tarentole*[1] que la princesse monta pour la première fois sur la scène ; elle devait apprendre bien d'autres rôles, aborder les genres les plus divers, jouer tous les personnages : Molière et Quinault, Genest et Marivaux, Malézieu et madame de Staal, tous étaient son domaine et sa proie, tous relevaient de sa mémoire, de sa présomption ; elle s'en tirait passablement pour une altesse, mieux en tout cas que cette pauvre Marie-Antoinette, qui jouait *royalement mal* et chantait si faux.

La *Tarentole*, comédie-ballet mêlée de danses, récits et symphonies, fut représentée en 1705. Dans une galerie basse, de plain-pied avec le jardin, trois tables de vingt couverts, servies avec magnificence, attendaient la plus brillante compagnie. Après le dîner, on passa dans une autre galerie, et le jeu, la conversation menèrent jusqu'à sept heures. Alors on descendit au jardin, où la salle de spectacle était formée par une tente dont l'intérieur était décoré de feuillages verts fraîchement découpés, entrelacés avec art et éclairés par une infinité de bougies. Au fond,

1. M. Guillaume Guizot a bien voulu me communiquer le manuscrit inédit de la *Tarentole* et des *Importuns de Chastenay*. Dans l'une de ces pièces, Malézieu s'inspire du *Malade imaginaire* et du *Médecin malgré lui;* dans l'autre, des *Fâcheux*. Quelques scènes sont assez amusantes, trop souvent scatologiques : purgations, clystères, leurs accessoires et conséquences y jouent un rôle éminent, et la joie que faisait éclater l'auditoire devant cette littérature éclaire certains aspects moraux de la haute société.

un théâtre de vingt-cinq pieds carrés, cintré de verdure et de festons, avec un grand portique de verdure et deux moindres qui l'accompagnaient de chaque côté ; devant la scène, l'orchestre, composé des meilleurs musiciens du roi, au nombre de trente-cinq musiciens, M. Matho à leur tête. On avait permis aux curieux d'entrer, de sorte qu'il s'y trouva plus de trois cents personnes. Le spectacle dura trois heures, *sans ennuyer un moment*, remarque Hamilton : il est vrai qu'il fut interrompu vers le milieu par un laquais de madame d'Albemarle, qui, au meilleur endroit et tandis qu'on suait à grosses gouttes, dérangea tout le monde pour porter une coiffe et une écharpe à sa maîtresse de peur du serein[1].

Le vieux Pincemaille a promis à un autre riche vieillard, M. Fatolet, sa fille Isabelle, qui, naturellement, aime le marquis de Paincourt, plus pourvu de grâces et de jeunesse que d'écus. Comme il sied dans toute comédie qui se respecte, la soubrette Finemouche, les valets Crotesquas et Bruscambille favorisent les amours de Paincourt et d'Isabelle. Soufflée par eux, celle-ci contrefait la muette, bâille sans cesse depuis

1. Voici la distribution de la pièce :

M. DE PINCEMAILLE	M. de Torpanne.
ISABELLE, sa fille	Mlle de Moras.
FINEMOUCHE, suivante d'Isabelle	La duchesse du Maine.
CROTESQUAS, valet du marquis	M. de Malézieu.
BRUSCAMBILLE, valet de M. de Pincemaille	M. de Dampierre.
LE DOCTEUR RHUBARBARIN	M. de Caramont.
M. FATOLEL	M. de Mayercrom.
LE MARQUIS DE PAINCOURT	M. Landais.

plusieurs jours : de la sorte on ajournera le mariage, on gagnera du temps, et le temps est une bonne mère de famille qui arrange bien des choses. Cependant les vieillards ont imaginé d'appeler le docteur Rhubarbarin : paraît Isabelle, les yeux égarés, qui crache au visage du docteur, lui casse les dents d'un maître soufflet ; il s'enfuit, furieux ; Fatolet et Pincemaille courent après lui pour l'apaiser. — Second acte. Bruscambille vante à son maître un médecin incomparable, l'homme le plus savant et le plus désintéressé du monde, qui fuirait à une lieue si on lui offrait une pistole. Seulement, il a avec lui un secrétaire chargé de vendre prix coûtant les liqueurs spiritueuses qu'il emploie. Pincemaille apprend avec terreur que, pour composer certain remède appelé pot-pourri, il met dans une grande cuve d'argent un œil d'éléphant vif, le foie d'une baleine, la grosse dent d'un crocodile, huit cent quarante germes d'œufs d'autruche, vingt cœurs de lions, un estomac de phénix, une pinte d'urine de sirène, et qu'il fait bouillir le tout au feu de cannelle pendant trois ans. « Ah ! gémit le grigou, s'il faut du pot-pourri pour guérir ma fille, je suis perdu ! » Arrivent Paincourt et Crotesquas déguisés en Turcs. Après avoir examiné la malade, Crotesquas prononce solennelement qu'elle a été piquée de la *Tarentole*, qu'elle entrera bientôt en fureur, que déjà Bruscambille et Finemouche présentent tous les symptômes du même

mal, et qu'il gagnera le père et le fiancé s'ils s'exposent à l'haleine d'Isabelle. Pas d'autres remèdes que la danse et la musique. — Au troisième acte, le valet et la servante feignent d'êtres victimes de la tarentole et jouent mille tours aux vieillards : ainsi, Bruscambille prend la tête de Fatolet et lui met le nez au derrière de Pincemaille ; il les force à danser à perdre haleine, les menace de son grand couteau. Survient le docteur avec des musiciens, des danseurs. Balou exécute un joli pas de deux, on chante un aimable morceau sur des paroles italiennes composées par le duc de Nevers. Bruscambille et sa commère vont mieux, la folie d'Isabelle ne diminue point. Alors Crotesquas déclare qu'il n'y a plus d'espoir ; Fatolet renonce au mariage et, après bien des détours, le faux Esculape fait allusion à un remède suprême, mais sa conscience ne lui permet pas de le conseiller. Il faudrait marier Isabelle dans les vingt-quatre heures, et l'époux court à une mort certaine. Paincourt se présente, se dévoue, et, cette fois, Pincemaille lui accorde sa fille avec transport. — Après le souper, il y eut un feu d'artifice et l'on dansa bien avant dans la nuit.

C'est encore pour madame du Maine que Malézieu composa sa scène de *Polichinelle et son Voisin*[1],

1. *Pièces échappées du feu*, 1717. Plaisance, in-12. — Tome IV du *Recueil des pièces rares et facétieuses :* chez Barraud, 1873.

représentée en 1705 par les marionnettes devant la cour de Sceaux. Les comédiens de bois faisaient fureur à cette époque, et ce plaisir des petits était devenu le plaisir des grands : ils jouaient à Versailles, à Marly, devant le roi, dans la chambre de la duchesse de Bourgogne. On sait que nos aïeux ne reculaient pas devant le mot cru ; ces gens si raffinés se complaisaient parfois en d'étranges distractions, et ce serait matière à beaux développements qu'une histoire de la pudeur où l'on raconterait les métamorphoses accomplies dans le code des bienséances. Qui donc expliquera ces variations, non seulement de pays à pays, mais de salon à salon, et dans la même société, dans la même personne ? ces élans de gaîté succédant à des sursauts d'indignation en présence du même mot ? Qui rendra compte des ruades de l'être humain, de ces boutades grossières qui jaillissent parfois du gentilhomme le plus distingué, revanche terrible de la bête, éternel point d'interrogation des penseurs ? Est-il vrai qu'ici non plus il n'y ait point de règles fixes, que les individus, comme les peuples, n'aient de brillant que les surfaces ; que l'extrême politesse soit aussi proche de la grossièreté que la rouille l'est du fer ? De voir, par exemple, un Malézieu, membre de l'Académie française, un des esprits les plus délicats de son temps, s'amuser à écrire une farce scatologique, et son illustre auditoire l'entendre avec délices, ce serait de quoi s'étonner,

si tous les siècles ne nous donnaient le spectacle de telles antinomies. Voici d'ailleurs une scène expurgée de cette facétie singulière :

POLICHINELLE. — Bonjour, voisin ; sais-tu le dessein qui m'a p... par la tête ?

LE VOISIN. — Comment ! p... ? C'est passé. Que veux-tu dire ?

POLICHINELLE. — Par la sanguenne ! il n'est pas passé, puisqu'il y est encore !

LE VOISIN. — Eh bien, quel est ce dessein ?

POLICHINELLE. — C'est que je veux demander à être reçu au cas de ma mie Françoise.

LE COMPÈRE. —... Ha ! j'entends ! tu voudrais être de l'Académie française, pour avoir des jetons.

POLICHINELLE. — Eh ! oui. T'y voilà, palsangué ! On dit que ces jetons-là valent pour le moins vingt sols, et je n'en gagne que cinq à porter mes crochets. C'est un grand *profil*, compère, que je ferai là... Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse.

LE VOISIN. — Qu'est-ce que c'est ?

POLICHINELLE. — C'est que je ne sais pas comment je ferai pour manger du foin.

LE VOISIN. — Que veux-tu dire ? Manger du foin... Es-tu fou ?

POLICHINELLE. — Je veux dire que j'ai trouvé deux charrettes de foin qui faisaient un embarras devant leur porte, et l'on disait que c'était pour ces messieurs.

LE VOISIN. — Gros sot ! c'est pour leurs chevaux.

POLICHINELLE. — Oh ! oh ! Ce sont donc des chevaux qui sont là ! Palsangué ! je m'en vais demander une place pour le mien ;... le foin sera pour lui et les jetons seront pour moi.

LE VOISIN. — Impertinent! Sais-tu bien qu'il faut faire des vers pour être de cette compagnie?

POLICHINELLE. — J'en ai peut-être fait, sans y prendre garde. . Quoi, sont-ce des vers de fougère?

LE VOISIN. — Les vers sont des ouvrages d'esprit que font les poètes; cela rime.

POLICHINELLE. — Cela lime, dis-tu? Oh! s'il ne faut qu'une lime, j'en ai une chez nous.

LE VOISIN. — Rime, te dis-je. Voilà un plaisant animal! Tu ne sais pas dire deux mots de suite : comment ferais-tu pour haranguer, le jour de ta réception?

POLICHINELLE. — Pourquoi non? Je suis de race.

LE VOISIN. — Comment? De race?

POLICHINELLE. — Oui, de race; mon père vendait des harengs et ma mère était harengère; comment ne saurais-je pas *haranguer*?

LE VOISIN. — Allons. Voyons comment tu ferais : imagine-toi que je suis l'Académie.

POLICHINELLE. — Oui da, compère. (Il p..., tousse et crache.) Meschieurs... depuis que le grand cardinal de Richelieu a tiré l'Académie de cette profonde et vaste *matrice* du néant, elle a si bien rivé le clou aux autres académies, qu'elles sont comme une (crotte) auprès d'un pain de sucre; ainsi je ne prétends pas vous ennuyer par des *losanges*;.. je veux d'abord vous *fourbir* une occasion de manifester vos *talons et vos génisses*.

LE VOISIN. — Quel diable de patois! T'imagines-tu que ce soit là le style de l'Académie? Tu veux dire : vos talents et vos génies.

Ici, Polichinelle propose à ses confrères de purifier le dictionnaire d'un certain nombre d'ordures sur lesquelles il disserte copieusement, et comme le compère l'avertit qu'il pourrait bien en même temps embourser quelques coups de bâton :

— Bon, repart-il, je n'en aurais pas plus que tant d'autres de là dedans, qui en méritent, et auxquels on n'en donne point.

Mal en prit à Malézieu, plus mal encore à ses hauts et puissants patrons. L'Académie s'indigna de la plaisanterie comme d'une trahison, ils furent bernés, chansonnés d'importance, une petite guerre de brocards, de satires s'engagea, et, à leur tour, les immortels, *les jetonniers* n'eurent pas toujours les rieurs de leur côté [1].

Voici quelques-unes des aménités qui furent échangées.

AFFICHE

De la part de Polichinelle
On fait sçavoir aux curieux
Que l'histrion Malézieux
A fait une pièce nouvelle,
Et qu'à tous les honnêtes gens
L'auteur la donne à ses dépens.

Ou bien encore :

Quand ce petit duc en furie
Ligue contre l'Académie
Polichinelle et Malézieux,
Peut-on douter de sa sagesse ?
Que pourrait-il choisir de mieux
Pour représenter son Altesse.

1. Tome X, p. 349 et suiv. : *Recueil de chansons politiques*, année 1705. — Adolphe Jullien, p. 62 et suiv.

Si Condé forçait des murailles,
S'il gagnait de grandes batailles,
Son petit-fils, plus modéré,
Borne sa gloire à des sornettes,
Bien content d'être déclaré
Général des Marionnettes.

Et Malézieu de répliquer :

AFFICHE

De la part de l'Académie
On fait savoir aux beaux esprits
Qui veulent remporter le prix,
Que celui de la poésie
Sera pour qui dira le mieux
Des injures à Malézieux.

Et puis les belligérants se calmèrent à la longue, et la paix fut célébrée en vers : tout finissait alors par des chansons.

Châtenay, Sceaux, Clagny, Anet, voilà les étapes de cette « vie mythologique entre deux charmilles ». La princesse dormant fort peu, le sommeil, à sa cour, semblait un gêneur, un importun : le jour on répétait, le soir on jouait, mais comment employer les nuits ? On commença par les loteries poétiques [1], la duchesse

1. Bouts-rimés, allégories, énigmes, anagrammes, rondeaux redoublés, triolets, virelais concourent aussi à l'agrément de la poupée du sang ; sans oublier les impromptus où triomphent les beaux esprits. Fontenelle ayant à remplir ces bouts

mettait les lettres de l'alphabet dans un sac, et chaque assistant en tirait une : A devait une ariette, C une comédie, O une ode ou un opéra, S un sonnet, T un triolet, et ainsi de suite. Heureusement, il est avec les loteries des accommodements, et la *Baronne de Sceaux* elle-même donne l'exemple des compromis : Malézieu, Genest, madame de Staal paieront au besoin ses dettes littéraires. Quant aux autres, ils trouveront un complaisant ou un faiseur d'esprit à gages; alors l'esprit, le talent ne sont pas encore affranchis, ils se traînent à la remorque des grands qui trouvent tout simple de les payer, comme ils achètent d'autres services. Et de s'extasier, de crier au génie, si par hasard une altesse gribouille elle-même quelques essais. On sait l'admiration excitée par les étrennes de madame de Thianges au duc du Maine qui

rimés : fontanges, collier, oranges, soulier, s'en acquittait assez gaillardement.

Que vous montrez d'appas, depuis vos deux fontanges
Jusqu'à votre collier !
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier !

Voici encore deux énigmes, l'une de Voltaire, l'autre de Lamotte :

Cinq voyelles, une consonne
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon. (*Oiseau.*)

A la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractère.
Il n'est rien que je ne tolère ;
Mais je suis méchant quand je boi. (*Papier.*)

s'appliquait à traduire l'*Anti-Lucrèce* du cardinal de Polignac : une chambre toute dorée, mesurant un mètre de chaque côté ; au-dessus de la porte, en grosses lettres : *Chambre du Sublime*. Au dedans, un lit, un balustre, un grand fauteuil dans lequel est assis le duc du Maine en cire et fort ressemblant ; auprès de lui, M. de La Rochefoucauld auquel il montre des vers, autour du fauteuil madame de La Fayette, Bossuet, M. de Marcillac : au dehors du balustre, Racine, La Fontaine, et Boileau qui, armé d'une fourche, empêche d'approcher sept ou huit grimauds de poètes. Aux gens qui sont l'objet de telles flagorneries, il faut savoir gré, non seulement de leurs qualités, mais de tous les vices qu'ils n'ont pas. Madame de Staal-Delaunay, très gâtée par l'abbesse de son couvent, avait, quoique infiniment petite, tous les défauts des grands, elle l'avoue elle-même ; cela lui servit plus tard à les excuser en eux, bien que sa pénétration ne pût s'empêcher de les noter, et sa délicatesse d'en souffrir.

Le jeu, les loteries poétiques paraissant à la longue un peu monotones, l'abbé de Vaubrun imagina un nouveau divertissement. La déesse de la Nuit apparut à l'improviste, enveloppée de ses crêpes, et remercia la princesse de la préférence qu'elle lui accordait sur le jour ; elle avait un suivant qui chanta un air de circonstance arrangé par Malézieu et Mouret. Cette bagatelle amusa infiniment madame du

Maine, qui décida d'y donner suite ; tous les quinze jours, deux personnes organisaient une fête de ce genre ; elles prenaient le titre de roi et de reine, commandaient, payaient la dépense et déposaient leur souveraineté le lendemain même de la grande nuit. Il y en eut seize en tout, et elles furent interrompues par la maladie et la mort de Louis XIV ; on avait commencé assez simplement, on finit par déployer un faste ruineux dans la mise en scène, les costumes et les décorations. D'ordinaire, le roi et la reine se contentent de combiner trois intermèdes héroïques ou pastoraux, séparés par des reprises de jeu. Ainsi, pendant la quatrième nuit, le premier intermède est rempli par un jeu de quilles animées qui se plaignent qu'on ne les admette point à ces divertissements ; dans le deuxième, on voit une ambassade de Groënlandais qui, avec des compliments dignes de Gongora et de ses disciples, offrent à son altesse sérénissime la souveraineté de leur pays ; la fête se termine par un dialogue d'Hespérus et de l'Aurore. Chargé d'organiser la treizième nuit, l'abbé de Vaubrun s'adresse à Destouches et Mouret qui écrivent un opéra-ballet, les *Amours de Ragonde*, véritable farce de carnaval, agrémentée d'une musique gaie et spirituelle. Ragonde, vieille amoureuse, un peu sorcière et secondée par les lutins, parvient, malgré son âge et ses quatre dents, à épouser le berger Colin. Premier acte : la soirée du village ; second

acte : les lutins ; troisième acte, la noce, suivie d'un formidable charivari. Les *Amours de Ragonde* passèrent au répertoire de l'Opéra en 1742, plus tard au théâtre de madame de Pompadour.

Madame de Staal fit des vers pour quelques-unes des nuits, les plans de plusieurs autres, et on la consulta pour toutes. Une physionomie bien originale, cette femme, née en France, « fabriquée en Angleterre et conçue dans l'amertume[1] » qui fut mieux qu'une *soubrette de cour*, presque un *La Bruyère femelle*, élevée pour le bonheur, et puis réduite par la malchance à entrer comme femme de chambre chez la duchesse du Maine, où très lentement, à travers mille déboires et mille ingratitudes, elle conquiert le rang de dame d'honneur, très ferrée sur Descartes, sur la géométrie et l'anatomie[2] (le savant

1. *Recueil des Lettres de Mademoiselle de Launay*. Paris, an IX, 2 vol. — Lassay, *Recueil de différentes choses*. 1756. Lausanne.

2. « La dernière de ces fêtes fut toute de moi, dit madame de Staal, et donnée sous mon nom, quoique je n'en fisse pas les frais. C'était le Bon Goût réfugié à Sceaux et présidant aux diverses occupations de la princesse. D'abord il amenait les Grâces qui, en dansant, préparaient une toilette ; d'autres chantaient des airs dont les paroles convenaient au sujet. Cela faisait le premier intermède. Le second, c'étaient les Jeux personnifiés, qui apportaient des tables à jouer, et disposaient tout ce qu'il fallait pour le jeu ; le tout mêlé de danses et de chants par les meilleurs acteurs de l'Opéra. Enfin le dernier intermède, après les reprises achevées, étaient les Ris, qui venaient danser au théâtre sur lequel fut représentée une comédie en un acte, qu'on

Du Vernet dit qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain), véritable héroïne de la conspiration de Cellamare, dont elle garde le secret avec la plus courageuse fidélité, tandis que ses maîtres livrent piteusement leurs projets et leurs amis, subtile et romanesque, capable de faire de l'esprit sur ses propres souffrances, sachant inspirer et ressentir des amitiés profondes, aimée de ceux qu'elle méconnaît, dédaignée, traitée comme une vieille gazette par ceux qu'elle adore.

Car Dieu, qui fit la grâce avec des harmonies,
Fit l'amour d'un soupir qui n'est pas mutuel.

Et, après mainte odyssée amoureuse, se réfugiant vers cinquante ans dans un mariage de raison, *pour vivre dans les limbes* [1]. Elle a un sentiment secret pour

m'obligea de faire, faute de trouver aucun poète (car on la voulut en vers), qui acceptât un pareil sujet. C'était la découverte que madame la duchesse du Maine prétendait faire du carré magique, auquel elle s'appliquait depuis quelque temps avec une ardeur incroyable. La pièce fut jouée par elle, chacun représentant son propre personnage, ce qui la fit valoir malgré la sécheresse du sujet, et m'aurait fait valoir moi-même, si des évènements sérieux n'avaient tout à coup interrompu les divertissements, et effacé jusqu'à leur souvenir. »

1. « Je découvris pourtant, sur de légers indices, quelque diminution des sentiments de M. de Rey. J'allais souvent voir mesdemoiselles d'Epinay, chez qui il était presque toujours. Comme elles demeuraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez

le marquis de Silly, et elle pousse le désintéressement jusqu'à rédiger pour lui sa correspondance galante avec une dame. Chaulieu, septuagénaire, aux trois quarts aveugle, mais toujours charmant et charmeur, s'éprend pour elle d'une véritable passion, va la voir tous les jours, lui confère une autorité despotique sur sa maison, la compare dans ses lettres à Hélène pour la grâce et affirme que Molière, par la force de la métempsycose, a élu domicile dans sa personne : par un raffinement de délicatesse assez étrange, il lui propose à chaque instant des parties avec un jeune homme pour lequel il a démêlé la très tendre amitié de mademoiselle Cordier-Delaunay. C'est de l'amour clairvoyant et plus qu'indulgent, mais la sagesse, la raison ne vont-elles pas plus souvent à entretenir d'aimables erreurs et à faire durer un attachement qu'à poursuivre une stérile et désolante vérité ? Dès que le charme est fini, que devient l'opéra d'*Armide* ?

moi. Il y avait une grande place à passer, et, dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place : je vis alors qu'il traversait par le milieu, d'où je jugeai que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré. » Piquante application de la géométrie à la psychologie ! Et cependant, on a eu tort de prétendre qu'elle connaissait l'amour par principes, qu'il résidait plutôt dans sa tête que dans son cœur ; elle avait l'âme très tendre, mais elle ne put s'empêcher d'y mêler son esprit et son goût d'analyse. De même, je ne vois pas pourquoi on l'a accusée de sécheresse parce qu'elle dit, à propos de la mort de son père, qu'elle n'avait jamais vu : Je lui donnai pourtant des larmes ; je ne me souviens pas d'où elles partirent. »

Un débris de palais détruit, une senteur de lampes qui s'éteignent ? « Est-il rien de si amusant que vous ? écrit Chaulieu. Est-il rien de si amoureux que moi ?.. Qui jamais autre que vous a fait son amant fidèle et constant par le récit de ses friponneries ?.. Combien de choses ai-je à vous dire ? L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable. J'ai lieu de croire que vous ne vous ennuyez pas avec moi : appelez cela coquetterie, penchant, goût, plaisir, sympathie, volupté, amour, passion, amusement, amitié, je vous laisse le choix des armes et des noms. » De tout un peu ; mademoiselle Delaunay qui croyait avoir appris de la vie qu'on n'aime que soi, et que l'héroïsme de sentiment n'est qu'une production de l'imagination que le cœur sans cesse désavoue, mademoiselle Delaunay s'abandonnait alors à ce plaisir exquis : être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous ? Et toutefois, certaines lettres de l'abbé laissent supposer que sa flamme tendait plus loin ou plus bas que le platonisme ; les hommes de ce temps-là ne désarmaient pas volontiers et se souvenaient des vertes vieillesses des patriarches. Ne se plaint-il pas un jour que ses chaînes sont trop douces ? Une absence, un caprice, une jalousie, tout peut les rompre. Et de conjurer son idole de mettre quelque chose entre eux qui les empêche de se séparer jamais. Il voudrait faire son bonheur, qu'elle fasse un peu le sien, car tout *n'est qu'un commerce dans*

la vie. Mais peut-être l'*Anacréon français* habillait-il du costume de l'amour une amitié passionnée, tandis que sa partenaire procédait tout autrement dans les *Mémoires* où elle a pris soin, selon sa propre expression, de ne se présenter qu'en buste.

Rien de plus attrayant que ses *Souvenirs*, de plus fin que ses jugements. Ressorts des machines, spectacles des coulisses, jeu des acteurs, son propre jeu à elle-même, elle analyse tout d'un style net, rapide, élégant, avec une ironie voilée que tempèrent le goût et je ne sais quelle indulgence faite de désabusement, de philosophie pratique et de dédain. Mêmes qualités éclatent dans deux comédies écrites en 1747 pour le théâtre de Sceaux, *l'Engouement*, *la Mode*, pleines d'amusantes critiques contre certains ridicules de la société. Il y manque ce qui manque presque toujours aux pièces d'amateurs, qu'ils s'appellent Guibert, Hénault, Pont de Veyle, Du Deffand, Forcalquier ; l'action, le mouvement, l'art de l'intrigue, de la mise en scène, mais on y rencontre des dialogues spirituels, des traits de caractères empruntés à plusieurs personnages, accumulés sur une même tête. Orphise, par exemple, excuse plaisamment ses engouements perpétuels : « Plus on a de goût pour les choses parfaites, plus on est exposé à les croire où elles ne sont pas. » Dans *la Mode*, satire vigoureuse des absurdités où entrainait le culte de cette inconstante divinité, je

rencontre une comtesse qui aime son mari et prend des amants pour ne pas se chamarrer de ridicules, *parce que la vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir.* D'ailleurs rien ne lui est plus suspect que la trop grande fidélité ; aussi après avoir refusé à sa fille un parti de tout point excellent, se ravise-t-elle lorsqu'elle croit savoir que le jeune homme a fait des folies pour une actrice. Et elle enseigne à sa fille qu'un mari est l'homme du monde avec qui on vit le moins. Elle déploie un luxe absurde, car, pourvu que l'on fasse de la dépense, elle ne voit pas que le bien soit si nécessaire ; quant à l'étude, il ne faut rien connaître que l'histoire du jour, et, si l'on veut lire, que ce soit des brochures encore toutes mouillées, car, dès qu'elles sont sèches, on n'en veut plus. Écoutons-la discuter gravement, avec sa bonne amie la marquise, le choix d'un galant nouveau :

LA MARQUISE. — On se l'arrache, c'est à qui l'aura ; il est vrai qu'on le garde si peu que dans huit jours ce serait à recommencer. J'aime mieux quelque chose de plus fixe. Il y en a un autre d'une figure charmante, à ce qui m'a été dit (car je ne l'ai jamais vu), mais c'est un homme qui a des singularités. Il veut du mystère dans ses galanteries, et prétend qu'on ne sache pas à qui il est attaché. Vous m'avouerez qu'il y a peu de femmes assez dupes pour vouloir supporter les sujétions d'un engagement sans y rien trouver qui flatte la vanité, car enfin il ne faut pas croire que les frais n'en soient pas grands. C'est bon marché quand les complaisances se

partagent par moitié ; combien de femmes se voient obligées d'en porter les trois quarts !

LA COMTESSE. — Et quelquefois le tout. C'est ne guère connaître la vie des femmes du monde que de la croire aisée ; elle est plus austère que la vie retirée.

LA MARQUISE. — Ah ! vous avez bien raison. Il n'y a qu'à voir en détail comment se passent nos journées. Le matin, quelle discussion avec les ouvriers, les marchands, pour le choix des parures ! Quels soins pour avoir ce qu'il y a de plus nouveau, de meilleur goût, et pour n'être pas prévenue sur une mode ! Ensuite les cartes, les billets qu'il faut écrire pour l'arrangement des parties. Tout cela mène jusqu'au dîner. On dîne... on ne dîne point, car il faut souper. Après, vient l'excessif travail d'une toilette faite avec toute l'attention que demande la nécessité de se bien mettre. A peine a-t-on fini, qu'on sort pour les spectacles : il faut toujours tout voir, ou plutôt être vue partout. Enfin on va souper, et la nuit se passe à cavagnole.

LA COMTESSE. — Et lorsque le jour paraît, si malheureusement on se trouve accablée de sommeil, il faut encore dire qu'on ne peut pas se résoudre à se coucher. Vous en direz tout ce que vous voudrez ; pour moi, je m'imagine qu'il y a beaucoup plus d'avantage (surtout pour les personnes paresseuses comme moi) dans le parti de ces brillantes retraites où l'on semble reprendre un nouvel éclat. Vous ne le croiriez pas, je suis quelquefois tentée d'en faire l'essai.

LA MARQUISE. — Ah ! gardez-vous-en bien. N'y eût-il que le préliminaire, il est affreux : plus de rouge, plus de spectacles ; la parure est encore un article qu'il faut céder...

Le bouquet de la pièce, c'est la réponse de la

comtesse lorsque la marquise lui confie que son amant Acaste a eu l'idée saugrenue de demander sa main : « Peut-être feriez-vous mieux de le prendre au mot. — Comment donc ? — Oui, de l'épouser pour vous en défaire. » Et la marquise s'empresse de suivre un si sage avis.

Quant aux lettres de madame de Staal, elles soutiennent la comparaison avec ses Mémoires et classent leur auteur parmi les maîtres du genre. Sentimentale avec le chevalier de Ménil, purement amicale avec M. d'Héricourt et madame du Deffand, cette correspondance reflète à merveille sa nature d'esprit moralisante, un peu précieuse, tournée vers le marivaudage philosophique et le reploiement sur soi-même. Lorsqu'elle écrit à la marquise, le trait devient plus sarcastique, afin de se mettre à l'unisson, de guérir ses infirmités morales en l'amusant. Passer tout à ses amis et ne rien prétendre, prendre le temps, les choses, les gens, comme tout cela se trouve, se bien pénétrer de cette idée que la délicatesse augmente à mesure qu'on la sent et que ce sont les intervalles de plaisir qui font l'ennui, voilà sa recette, pas très différente en somme de celle de la duchesse de Choiseul [1]. Quant à l'altesse sérénissime, on l'égratigne de temps en temps, vengeance bien permise après toutes les meurtrissures supportées depuis trente ans ;

1. Voir la *Société Française avant et après* 1789, in-12, 2e édition, Calmann Lévy.

et l'on ne se gêne pas pour remarquer que les grands, à force de s'étendre, deviennent si minces qu'on voit le jour à travers ! D'ailleurs, ils sont « en morale ce que les monstres sont dans la physique ; on aperçoit en eux à découvert la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes ». Et le lien le plus fort qu'on ait avec eux, c'est celui de l'habitude. Apres la mort subite de la duchesse d'Estrées, l'inséparable de madame la duchesse du Maine, elle écrit à la marquise : « On l'enterre ici aujourd'hui et puis la toile sera baissée, on n'en parlera plus... Il faut convenir que nous allons un peu au delà de l'humaine nature. Je vois d'ici ma pompe funèbre ; si le regret est plus grand, les ornements seront en proportion. Que nous importe ? Il faut toujours bien faire et ne s'embarrasser que de cela[1]. » Mais ses traits les plus malins, elle les réserve pour Voltaire et surtout madame du Châtelet qui tous deux firent une première visite à Anet en août 1747 ; de tels coups de langue devaient enchanter madame du Deffand qui n'aime guère l'immortelle Émilie dont elle a tracé un portrait sanglant : « Madame du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le

1. Ailleurs, madame de Staal admire que la Providence prenne soin de construire pour les princes des corps à l'usage de leurs fantaisies, *sans quoi ils ne pourraient attraper âge d'homme.*

minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'était pourtant des spectres affamés ; il leur fallut un souper et, qui plus est, des lits qui n'étaient pas préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, et déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi... Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait ; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, *faute de gens...* »

Et madame de Staal ne fait grâce d'aucun travers. Eh quoi ! les deux revenants demeurent tête-à-tête enfermés toute la journée (en réalité, ils répétaient *le Comte de Boursouffle* de Voltaire), on ne les voit qu'à la nuit close, ils ne veulent ni jouer ni se promener, madame du Châtelet dévaste le château, s'empare de tous les meubles qui lui conviennent pour son appartement ! « Elle en est d'hier à son troisième logement ; elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi ; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème.) Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la

revue de ses principes ; c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper, et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde... Voltaire a fait des vers galants qui réparent un peu l'effet de leur conduite inusitée. »

Quelque temps après, la duchesse cachait Voltaire pendant deux mois pour le soustraire à la haine de gens de qualité dont il avait trop franchement démasqué les friponneries ; c'est dans cette retraite qu'il composa, c'est la nuit qu'il lisait à la princesse quelques-uns de ses contes : *Babouc*, *Memmon*, *Scarmentado*, *Micromégas*, *Zadig*. On réussit à apaiser ses ennemis, et les fêtes recommencèrent. Madame du Châtelet et Voltaire jouèrent avec succès dans l'opéra héroïque d'*Issé*, de Lamotte et Destouches, dans *la Prude* et *Zélindor*. Comme sa protectrice, il aima passionnément la comédie d'amateur, et il eut partout son théâtre, à Paris, rue Traversière, à Lausanne, Ferney et Tournay[1] (ces derniers lui attiraient de piquants démêlés avec leurs excellences de Berne). Il voulait que tous ses acteurs eussent le diable au corps, dirigeait les répétitions,

1. Voir Lucien Perey, *Voltaire aux Délices*, in-8° ; Calmann Lévy.

et, dans son zèle extrême, revêtait dès le matin son costume tragique, puis, ainsi affublé, descendait au jardin où il donnait tranquillement des ordres à ses jardiniers stupéfaits. Il se croyait, et Lekain son élève le proclamait un merveilleux acteur, tandis que d'autres témoins, Gibbon en particulier, trouvaient sa déclamation modelée d'après la pompe et la cadence d'autrefois, respirant plutôt l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentiments de la nature.

A Sceaux, il occupait l'ancien logement de Sainte-Aulaire, et ce rapprochement lui dicta cet aimable madrigal :

J'ai la chambre de Sainte-Aulaire
Sans en avoir les agréments,
Peut-être à quatre-vingt-dix ans
J'aurai le cœur de sa bergère :
Il faut tout attendre du temps,
Et surtout du désir de plaire.

Voltaire était en grande faveur[1], il aurait remplacé dans les bonnes grâces de la princesse Salpetria le

1. Vers ou prose, Voltaire était toujours prêt, et voici deux compliments à la duchesse, le premier imité d'un dizain de Marot à Diane de Poitiers, le second qui parodie la sarabande d'Issé.

Être Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers,
Car à du Maine il remet cet empire ;
Non pour courir autour de l'univers,

Berger, Malézieu lui-même, sans une grave imprudence qui l'obligea de partir précipitamment. Madame du Maine, qui aimait qu'on lui offrît des fêtes chez elle, avait permis à la marquise de Malauze de faire les frais de l'opéra d'Issé ; mais aux deux représentations qu'on en donna, il y eut une si prodigieuse affluence de curieux qu'elle décida qu'on ne jouerait plus chez elle que des comédies. Même foule insupportable quand on donna *la Prude*. Madame du Maine résolut d'éclaircir le mystère, se fit montrer les billets d'invitation et les trouva *indécents par rapport à elle*. Très indécents, en effet, car ils étaient ainsi conçus : « De nouveaux acteurs représenteront vendredi 15 décembre, sur le théâtre de Sceaux, une comédie nouvelle en vers et en cinq actes. Entre qui veut, sans aucune cérémonie ; il faut y être à six heures précises et donner ordre que

Car vivre à Sceaux est le but où j'espère ;
Non pour tirer des accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Charmante Issé, vous nous faites entendre
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs ;
Ils vont droit à nos cœurs :
Leibniz n'a point de monade plus tendre,
Newton n'a point d'xx plus enchanteurs,
A vos attraits on les eût vus se rendre ;
Vous tourneriez la tête à nos docteurs :
Bernouillé dans vos bras,
Calculant vos appas,
Eût brisé son compas.

son carrosse soit dans la cour à sept heures et demie ou huit heures. Passé six heures, la porte ne s'ouvre à personne. » D'Argenson affirme faussement que Voltaire avait poussé le sans-gêne jusqu'à envoyer cinq cents billets d'invitation où il promettait comme principal attrait de la fête qu'on ne verrait pas madame du Maine. Il n'est pas exact non plus qu'on le mit à la porte, on se contenta de le congédier poliment. Mais Voltaire était trop courtisan, l'altesse trop avide de plaisirs et curieuse d'illustres divertisseurs pour que la brouille fût éternelle ; il mit en œuvre son esprit, sa grâce complimenteuse, elle accepta le rôle d'Égerie littéraire, lui donna la première idée de *Catilina* ou *Rome sauvée*, *corrigea* cette tragédie ; tant et si bien que, dans l'automne de 1749, il s'installait triomphalement à Sceaux et le 21 juin 1750 y faisait jouer sa pièce. Cette fois, l'altesse avait pris ses précautions, et l'auteur avait dû promettre qu'il n'y aurait pas cinquante personnes au delà de ce qui venait journellement à Sceaux. Il remplit avec éclat le rôle de Cicéron, Lekain celui de Lentulus Sura. Une répétition générale avait eu lieu le 8 juin, rue Traversière, devant un public composé surtout de gens de lettres et d'amis : « Vous ne sauriez croire quel succès *votre tragédie* a eu dans cette grave assemblée, écrit le poète... Ame de Cornélie, nous amènerons le sénat romain aux pieds de votre altesse, lundi. »

Heureuse femme qui trouvait à la fin un amuseur plus célèbre à lui seul que tous les autres ! Les autres ! Partis pour le grand voyage, oubliés prestement ; peut-être même leur en avait-on voulu de leur indiscrétion [1]. Une mort importune ne trouble-t-elle pas une fête, n'interrompt-elle pas une répétition ? Qui ne sait que la dernière politesse envers ses amis consiste à se retirer à propos, sans bruit, sans fracas, dans la morte saison des plaisirs ? Et puis un défunt qui se respecte doit, au bout de huit jours, se contenter des lamentations de son épitaphe. Il fallait cependant tirer le rideau : le 23 janvier 1753, après soixante-dix-sept ans de cohabitation, l'âme de la duchesse (*animula vagula*, *blan-*

1. « Sa compagnie était assez mêlée : des gens d'esprit pour la conversation, d'autres pour le jeu ; des anciennes connaissances, des amis de tous les temps ; des personnes considérables qui lui rendaient des devoirs de temps en temps ; d'autres moins importantes auxquelles elle était accoutumée... Elle avait tous les jours un grand souper où l'on prétend que l'on ne faisait pas fort bonne chère. Pour elle, elle la faisait fort bonne, mais elle mangeait seule depuis plusieurs années, par rapport à sa santé ; il y avait eu des temps où elle s'était mise au poulet, et elle voulait l'avoir sur-le-champ ; ses gens, pour lui faire manger un excellent poulet, en avaient toujours un à la broche ; et il arriva un jour qu'on était au sixième poulet lorsqu'elle demanda son dîner ; mais ordinairement ce repas était vers les cinq heures après midi. Elle se mettait à sa toilette vers les trois heures. C'était un des temps de la journée où elle faisait conversation avec le plus de plaisir ; cette toilette était fort longue ; madame la duchesse du Maine s'occupait beaucoup de son ajustement et elle mettait surtout une quantité prodigieuse de rouge. » (*Mémoires* du duc de Luynes.)

dula) se sépara de sa petite enveloppe, et elle alla voir là-haut si Descartes, son philosophe, avait eu raison.

III

A ce moment même, le théâtre de madame de Pompadour, inauguré en 1747 avec tant d'éclat, touchait au terme de sa carrière [1]. Celle-ci ne naît point sur les marches du trône, elle s'appelle Antoinette Poisson, elle est bourgeoise, *robine*, fille d'une mère assez galante, d'un père qui a encouru condamnation à mort pour avoir malversé dans les vivres, mais elle a reçu de la nature, de l'éducation les armes propres à conquérir un trône viager, à faire déroger l'adultère royal et ravir à la noblesse une de ses prérogatives : talents naturels et acquis, beauté, grâce, ambition. Le fermier général Le Normand de Tournehem, qui a des raisons de se croire peu ou prou

1. Edmond et Jules de Goncourt, *Madame de Pompadour*. — Adolphe Jullien, *Histoire du théâtre de Madame de Pompadour*. — Emile Campardon, *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV*. — Laujon, *Essai sur les spectacles des petits cabinets*. — *Mémoires de Madame du Hausset, du duc de Luynes, de d'Argenson, d'Hénault*. — *Journal de Collé*. — *Recueil des comédies et ballets des petits appartements*. — *Recueil de Maurepas*. — De Carné, *Études sur le gouvernement de Madame de Pompadour*. — Lucien Perey, *le Duc de Nivernais*, 2 vol. in-8° ; Calmann Lévy. — *Les Cinq années littéraires ou lettres de M. Clément*.

son père, l'a magnifiquement élevée ; Guibaudet lui a enseigné la danse ; Jélyotte le chant, le clavecin ; Crébillon, Lanoue la déclamation ; elle conte à ravir, grave, aime l'art, monte à cheval en perfection, elle a le génie de la toilette. Jeune fille, stylée par sa digne mère, elle caresse déjà l'espérance d'une fortune quasi royale, et, dans son esprit, comme dans l'âme de Macbeth, resplendit sans cesse la vision éblouissante, la prophétie de la bohémienne à laquelle elle fera plus tard une pension de 600 livres pour avoir prédit sa destinée. Jeune femme, elle marche droit à son but, avec l'énergie froide, la stratégie insinuante d'un vieux diplomate, avec tout l'arsenal de la coquetterie, mais jusque dans ses manœuvres les plus hardies, montrant le coup d'œil rapide, cet art d'éviter les périls, de collaborer avec le hasard, et ce respect des petites cartes qui font les grands capitaines, les heureux joueurs de la politique. D'instinct elle a deviné l'importance de l'opinion publique, cette force nouvelle qui surgit comme un pouvoir rival de la royauté, et senti qu'elle est dès lors entre les mains des écrivains ; aussi les protégera-t-elle toute sa vie ; en attendant, elle fait la cour à ceux qui peuvent lui ménager le suffrage des salons, et, par ceux-ci, l'aider à gravir les échelons qui la séparent du sommet. Et, fascinés par son esprit et ses grâces, littérateurs, artistes, gens du monde, grands seigneurs, font cortège à l'ambitieuse, la prô-

nent à l'envi, répandent autour d'elle ce nuage d'encens qui excite la curiosité grandissante. Que ne peut la volonté, cette faculté suprême, cet aimant du succès, munie de tels auxiliaires! Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis son mariage, et, favorite déclarée, faite marquise de Pompadour, madame d'Etiolles remplaçait officiellement la duchesse de Châteauroux.

La place une fois prise, il fallait la garder, la défendre contre les entreprises de la jalousie, contre un ennemi plus dangereux que tous les autres; il fallait lutter contre l'inconstance de Louis XV, surtout contre l'ennui, le morne ennui qui le dévorait, recommencer en quelque sorte tous les jours sa conquête, amuser cet homme, qui, selon l'abbé Galiani, faisait le plus vilain métier, celui de roi, le plus à contre-cœur possible. Elle songea à mettre en œuvre le talent qui lui avait valu de légitimes succès sur les théâtres d'Étiolles et de Chantemerle, afin d'offrir à son amant le ragoût de cette métamorphose continuelle qui la montrerait, elle, la meilleure comédienne de société de son temps, sous les aspects les plus variés. Réaliser l'idéal de l'unité dans la diversité, et, transposant le rêve de Néron, donner seule l'illusion de toutes les formes de la beauté, faire en sorte que celui qui vous aime croie aimer en vous toutes les femmes, n'est-ce pas le triomphe le plus rare, le secret des grandes domi-

natrices des cœurs ? Tour à tour paysanne, reine et déesse, elle prendrait tous les noms : Colette, Célimène, Pomone, Galatée, emprunterait à chaque héroïne de beauté ses vertus, créerait ainsi des modèles charmants qui la pareraient de leur prestige, et, toutes ces réalités aimables, toutes ces fictions poétiques, groupées comme en un bouquet, feraient d'elle cette perfection que les hommes recherchent éperdument et presque toujours en vain : la femme, la femme complète, l'idole, celle qu'on adore avec son âme, avec son corps, dans le passé, dans le présent, dans l'éternité, pour laquelle on soupire, au printemps, à l'été, à l'hiver de la vie, aussi rare que le génie et le bonheur.

Aussitôt qu'elle eut obtenu le consentement de Louis XV, madame de Pompadour ne perdit pas un instant : elle organisa son théâtre d'une manière savante, supérieure à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, elle en fit une machine de gouvernement et d'influence en exploitant les innombrables ressorts de la vanité humaine. Troupe de comédie et troupe d'opéra, chefs d'emploi et doubles, débuts sévères, congés et rentrées, orchestre de premier ordre, tailleurs et habilleuses renommés, magasins de costumes, décors et accessoires, rien n'y manque ; le roi paie et la dépense annuelle dépassera 230 000 livres. Une galerie du palais, attenant au Cabinet des médailles, se transforme en salle de spectacle qui prend le

nom de théâtre des Petits-Cabinets ; plus tard, on voulut une salle plus grande et on s'installa dans la cage du grand escalier des Ambassadeurs ; ce second théâtre était mobile, pouvait se défaire en quatorze heures, se rétablir en vingt-quatre. Pour être admis comme sociétaire, il faut prouver que l'on a déjà joué la comédie ; défense de refuser un rôle affecté à son emploi : seules les actrices jouissent du droit de choisir les ouvrages, d'indiquer le jour de la représentation, de fixer le nombre et l'heure des répétitions. Une amende punit le retardataire, mais les dames ont la demi-heure de grâce. — Voici la composition primitive de la très noble troupe : ducs d'Orléans, d'Ayen, de Coigny, de Nivernois, de Duras, comte de Maillebois, marquis du Courtenvaux, marquis d'Entraigues; marquise de Pompadour, duchesse de Brancas, comtesse d'Estrades, marquise de Livry, madame de Marchais. Les spectacles commencent au retour de Fontainebleau, vers le milieu de novembre ; mesdemoiselles Gaussin et Dumesnil, de la Comédie-Française, dirigent parfois les répétitions. Lorsqu'on aborda l'opéra, la troupe n'avait que trois acteurs capables de chanter : la marquise, la duchesse de Brancas, le duc d'Ayen ; on leur adjoignit madame Trusson, le comte de Clermont d'Amboise, le vicomte de Rohan, le marquis de La Salle. Elle a un directeur, le duc de La Vallière, et un sous-directeur, l'académicien Moncrif, lecteur de la reine, l'*historio-*

griffe des chats, un secrétaire-souffleur, l'abbé de La Garde, bibliothécaire de la Pompadour. L'orchestre, composé pour un tiers environ d'amateurs. pour deux tiers d'artistes de la musique du roi, est conduit par Rebel ; dans les opéras, le compositeur a le droit de battre la mesure quand on joue son ouvrage. Les chœurs chantants, sous la direction de Bury, sont divisés en deux parties [1] : côté *du roi*, côté *de la reine*, choisis à l'ancienneté, afin d'éviter toute jalousie sur la prééminence des talents. Sous

1. M. Adolphe Jullien a trouvé dans le manuscrit Clairambault et publié pour la première fois ces vers qui indiquent la rémunération des artistes.

C'est à vos bontés que je dois
L'honneur de vous donner quittance
Pour les cent francs que tous les mois
Le Roy par vos mains me dispense.
Jadis garçon, pareille somme
Aurait mis le comble à mes vœux ;

Mais d'une femme je suis l'homme,
Et père de cinq malheureux
Qui veulent que je leur partage
Quatre louis et quatre francs.
Le plus jeune fait du tapage
S'il n est traité comme les grands.

Cinq fois vingt francs font bien le compte
Mais l'or les a tous éblouis,
Plus de papa ! je les affronte,
Si chacun ne tient son louis.
Messieurs, la paix dans la maison
Dépend du sort de cette épistre ;
Vingt francs de plus sur le registre
Les mettrait tous à la raison.

Requeste de Godouèche, musicien ordinaire de la musique du roy, à messieurs les premiers valets de chambre de Sa Majesté.

les ordres de Dehesse, maître des ballets, s'élance un bataillon de figurants et figurantes, âgés de neuf à douze ans ; on ne compte que quatre danseurs seuls : le marquis de Courtenvaux, le comte de Langeron, le duc de Beuvron et le comte de Melfort.

Pour décorer le théâtre, on a fait appel à des artistes d'élite : Perronet dessine les costumes qu'exécutent Renaudin, Mériotte, Supplis et Romarin ; quant au département des coiffures, il revient de droit à Notrelle, celui-là même qui fit insérer dans un almanach cette délicieuse réclame : « Le sieur Notrelle, coiffeur des Menus-Plaisirs, du roi et de tous les spectacles, place du Carrousel, a épuisé les ressources de son art pour imiter les perruques des dieux, des démons, des héros, des bergers, des tritons, des cyclopes, des naïades, des furies, etc. Quoique ces êtres, tant fictifs que vrais, n'en aient pas connu l'usage, la *force de son imagination lui a fait deviner quel eût été leur goût à cet égard* si la mode d'en porter eût été de leur temps. A ces perruques sublimes il a joint une collection de barbes et de moustaches de toutes couleurs et de toutes formes, tant anciennes que modernes. »

Qu'ils jouent ou ne jouent pas, les acteurs ont leurs entrées dans la salle, et madame de Pompadour finit par l'obtenir pour les auteurs. Quant aux actrices qui ne jouent point, il y a pour elles une loge dans laquelle la marquise se réserve deux places dont

l'une est toujours occupée par la maréchale de Mirepoix : moyen ingénieux de tourner la consigne qui n'admet pas les femmes comme spectatrices pendant les deux premières années. Et voici le billet d'entrée, une carte mignonne, grande comme une carte à jouer, où la pointe spirituelle de Cochin a jeté sur un balcon de tréteaux Colombine, au corps de robe agrémenté de nœuds de rubans, qui minaude l'étonnement, joue de la prunelle et de l'éventail, tandis qu'à côté d'elle, Léandre en manchettes, le coude à la rampe et la main sur son cœur, déclare sa passion au nez de Pierrot, qui passe sa tête par le rideau du fond. Le roi s'est réservé le privilège de désigner les spectateurs, et il a bel et bien refusé au maréchal, au comte de Noailles, au duc de Gesvres et au prince de Conti des cartes pour la première représentation. En mettant à si haut prix cette faveur, il lui attribuait tout d'abord une valeur idéale, en faisait une force nouvelle au service de la favorite ; aussi l'octroi d'un bout de rôle, d'un billet devient-il une grosse affaire pour les courtisans et donne lieu à des marchés assez plaisants. Madame du Hausset avait pris le parti d'aller trouver le comte d'Argenson, ministre de la guerre, pour lui recommander un de ses parents : elle se retirait, après une réception assez froide, lorsque le marquis de Voyer, fils du ministre, la suit dans l'antichambre et lui tient ce discours : — « Vous désirez un commandement? Il y en a un de

vacant pour un de mes protégés, mais si vous voulez faire un échange de grâces, je vous le céderai. Je voudrais être *exempt de police* et vous êtes à portée de me procurer cette place. » — Madame du Hausset ayant demandé l'explication de la plaisanterie : — « Voici ce que c'est, reprit-il ; on va jouer *Tartufe* dans les Cabinets, il y a un rôle d'exempt qui consiste en très peu de vers. Obtenez de madame la marquise de me faire donner ce rôle et le commandement est à vous. » — Madame du Hausset réussit, elle eut son commandement, et M. de Voyer remercia madame de Pompadour comme si elle l'eût fait duc.

C'est avec *Tartufe* qu'on inaugura le théâtre des Petits-Cabinets. Le 17 janvier 1747, mesdames de Pompadour, de Sassenage, de Brancas et de Pons, MM. de Nivernois, d'Ayen, de La Vallière, de Croissy jouent cette comédie devant un public composé de quatorze personnes en tout : le roi, madame d'Estrades, madame de Roure, M. le maréchal de Saxe, MM. de Tournehem, de Vandières, Champcenetz et quelques autres. On donna ensuite *le Préjugé à la mode* de La Chaussée, *l'Esprit de contradiction*, de Dufresny, *les Trois Cousines* de Dancourt ; cette première saison se termina par la reprise du *Préjugé à la mode* et l'*Érigone*, de Mondouville. Madame de Pompadour, le duc de Nivernois montraient un réel talent, M. de Courtenvaux était un excellent danseur,

le roi subissait plus que jamais le charme et il disait à la favorite : « Vous êtes la plus charmante femme qu'il y ait en France[1]. »

L'anné suivante fut marquée par des incidents de quelque intérêt. Après avoir débuté par une comédie de Dufresny, le *Mariage fait et rompu*, suivie d'une pastorale de Moncrif, Rebel et Francœur, la troupe joua l'*Enfant prodigue* de Voltaire, que madame de Pompadour avait fait agréer, bien qu'il fût assez mal en cour. Le poète s'empressa de la remercier par des vers, dont sa vanité ne lui permit point de garder le secret :

Ainsi donc vous réunissez
Tous les arts, tous les dons de plaire ;
Pompadour, vous embellissez
La Cour, le Parnasse et Cythère.
Charme de tous les yeux, trésor d'un seul mortel,
Que votre amour soit éternel !
Que tous vos jours soient marqués par des fêtes !
Que de nouveaux succès marquent ceux de Louis !
Vivez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes !

1. Le jeudi 20 mars 1748, on joue *Erigone*, puis le prologue des *Fêtes grecques et romaines*, enfin l'acte de *la Vue* du *Ballet des sens* de Roy et Mouret, qui avait été brocardé assez joliment quand il fut donné pour la première fois.

Comment donc, à ce que je vois,
Il est bien mal en son harnois.
Il est sourd comme une statue.
Le *goût*, le *toucher*, l'*odorat*
Chez lui sont en mauvais état :
Il n'a rien de bon que la *vue*.

Mais voilà que le madrigal circule dans les sociétés de la reine et de Mesdames ses filles. On le commente, on l'épluche, on y découvre les intentions les plus noires. Comparer les conquêtes militaires du roi à celle de son cœur par sa maîtresse, attacher une parité de gloire à ces deux succès, quel crime impardonnable ! Chiffe, Loque et Graille courent chez leur père, le circonviennent, arrachent un ordre d'exil. La marquise dissimule son chagrin, sacrifie son poète[1], ce dont la reine et la famille royale lui surent quelque gré, et, pour la consoler, le roi, quelque temps après, la nomma surintendante du palais de la reine. Mais la malignité de ses ennemis se déchaîna en épigrammes et en chansons.

La contenance éventée,
La peau jaune et truitée,
Et chaque dent tachetée,
Les yeux fades, le col long,
Sans esprit, sans caractère,
L'âme vile et mercenaire,
Le propos d'une commère,
Tout est bas chez la Poisson, son, son...

Atteinte dans son orgueil de femme et d'actrice, la marquise riposta durement : ces couplets avaient été

1. Plus tard, en Suisse, Voltaire parlait à Marmontel des bontés que lui avait autrefois témoignées madame de Pompadour. « Elle vous aime encore, dit Marmontel, elle me l'a répété souvent, mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut ; car la malheureuse n'est plus aimée,

improvisés chez M. de Maurepas, il fut destitué, exilé, Pont de Veyle perdit une sinécure de 25 000 livres. Comblant de bienfaits sa famille, ses amis, ses clients, elle se montre implacable à ses ennemis, quand elle peut les frapper ; l'un d'eux, le commandeur de Souvré, reçut un ordre d'exil pour avoir admiré qu'elle voulût apprendre l'allemand, « pendant qu'elle ne faisait qu'écorcher le français ».

Avec Richelieu du moins, elle dut se contenter de louvoyer, et ne pas pousser jusqu'au bout ses avantages ; le duc ne l'aimait pas, il aurait voulu la remplacer par madame de Flavacourt, et ne négligeait aucune occasion de souligner ses travers, de la taquiner en ses goûts, de *la faire devenir chèvre :* il savait d'ailleurs son ascendant sur le roi, et que celui-ci ne détestait pas qu'on tourmentât ses maîtresses, faute de les tourmenter lui-même, comme lorsqu'il s'amusait à leur lire les sermons de Massillon. Le théâtre des *Petits Cabinets* faisant partie des *grands appartements*, les premiers gentilshommes de la chambre

et peut-être elle porte envie au sort de madame Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, s'écria Voltaire, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine ; elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux ! c'est là ce qu'il nous faut, reprenait Voltaire, comme enchanté d'avoir une nouvelle actrice. — Et en vérité on eût dit qu'il croyait la voir arriver. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire ; si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend. »

s'avisèrent qu'il relevait de leur juridiction, et que le duc de La Vallière empiétait sur leurs privilèges. Désigné pour être de service pendant l'année 1749, Richelieu entame aussitôt les hostilités : défense aux musiciens de *la chambre* d'aller nulle part sans son autorisation, refus de signer un ordre général pour que les voitures de la cour puissent querir à Paris musiciens et comédiens, pour que le *magasin des menus* fournisse les habits. Puis, rencontrant le duc de La Vallière, il le traite de haut en bas, *lui lave la tête :* « A-t-il, lui, duc de La Vallière, une charge de cinquième gentilhomme de la chambre ? Bon pour le duc de Gesvres qui avait reçu 35 000 livres afin de se départir des droits de sa charge, mais lui, Richelieu, n'en céderait pas une parcelle au prix d'un million. Et comme M. de La Vallière demeurait bouche bée : « Vous êtes une bête ! » ajouta le sermonneur, et *il lui fit les cornes*, ce qui n'est pas trop honnête, observe d'Argenson.

La corde était trop tendue, et le roi se décida à intervenir. « Monsieur de Richelieu, dit-il à l'improviste, combien de fois avez-vous été à la Bastille ? — Trois fois, sire. » Et Louis XV se mit à détailler les motifs des trois lettres de cachet. Le maréchal comprit et recula : une sorte de concordat intervint, paix armée qui, pour la forme, réservait les prérogatives des gentilshommes de la chambre, qui, en fait, donnait gain de cause à la marquise. Celle-ci dédom-

magea son directeur en obtenant pour lui le cordon bleu. Pendant la bataille, elle avait invité le lieutenant de police à laisser vendre partout, même dans les théâtres, des bijoux appelés : *Plaques de cheminées*, avec une chanson où l'on persiflait l'amant de madame de La Popelinière entrant chez celle-ci au moyen d'une plaque mobile pratiquée dans une cheminée[1]. Et, pendant un voyage à la Muette, sachant la favorite indisposée, et logeant au-dessus d'elle, le duc se vengeait en trépignant toute la nuit dans sa chambre ; ce qui ne l'empêche pas de lui imposer sa présence, de se faire *nommer* dans les voyages de la Celle, de Crécy, de Bellevue. Louis XV la consolait d'un mot piquant : « Vous ne connaissez pas M. de Richelieu ; si vous le chassez par la porte, il rentrera *par la cheminée.* » D'ailleurs elle triomphait sur les points essentiels, et il faut entendre d'Argenson prophétiser malheur à l'état gouverné par une coquette, tout en constatant avec amertume qu'il ne sert de rien de regimber contre l'éperon, et que les amis des solliciteurs conseillent de plus en plus d'avancer par elle et de lui rendre hommage.

Parmi les fêtes brillantes du théâtre des Petits Cabinets, citons le *Méchant*, de Gresset, joué après deux mois entiers d'études. Le duc de Nivernois brilla si fort dans le rôle de Valère, qu'on le déclara

1. *Mémoires* de Marmontel.

supérieur à Roseli qui l'avait créé, et qu'à une seconde représentation, la favorite obtint de faire venir cet acteur, qui aurait désormais imité l'amateur(?), et assuré mieux encore son succès auprès du public.

Le spectacle était à la fois sur la scène et dans la salle, car on trouvait dans la pièce des études faites d'après nature : « *Cléon le méchant* est composé du caractère de trois personnages, que j'y ai bien reconnus : M. de Maurepas pour les tirades et les jugements précipités, tant des hommes que des ouvrages d'esprit ; le duc d'Ayen pour la médisance et le dédain de tous ; et mon frère pour le fond de l'âme, les plaisirs et les allures. Géronte et Valère couvrent des noms trop respectables pour les articuler ici ; ce sont des âmes bonnes et simples, que séduit la mauvaise compagnie qui les entoure. Ariste est partout, ou doit être dans les honnêtes gens qui raisonnent bien ; Florise dans quantité de femmes trompées ; Pasquin est le président Hénault, bonne caillette, quoique avec l'esprit des belles-lettres, etc. Ainsi l'on doit dire : *mutato nomine de te fabula narratur*. » On voit, d'après ce passage de d'Argenson, que l'idée du roman à clef ne date pas d'hier, il a même des origines beaucoup plus anciennes, le roman de *la Rose*, les fabliaux du moyen âge. Jamais on n'empêchera l'écrivain de s'inspirer du milieu où il vit, des personnages qu'il coudoie, et

n'est-ce pas une des conditions essentielles du talent, un point de départ véritable duquel l'imagination s'élance pour composer un être fictif, un canevas sur lequel l'auteur brode ses arabesques ? Prendre à celui-ci un trait de caractère, à celui-là une parole, évoquer un paysage, rapporter en le transposant tel ou tel fait, ce n'est pas copier, ni démarquer, c'est proprement créer. Ici comme partout, c'est affaire de mesure, de tact ; tant pis pour les malins qui cherchent la petite bête, dépassent ou dénaturent la pensée de l'artiste.

Il semblait que la musique ne dût pas réussir comme le reste. Au premier opéra qu'on donna, on vit le roi bâiller et on l'entendit dire à un de ses voisins : « J'aimerais mieux la comédie. » Madame de Pompadour persiste, elle triomphe, et le 13 janvier 1750, sa troupe représente le plus bel opéra qu'elle ait joué sous le rapport des décorations : *le Prince de Noisy*, paroles de Bruère, musique de Rebel et Francœur[1]. L'intrigue, fort simple, servait de cadre à des ballets exécutés avec beaucoup d'ensemble. Poinçon-Pompadour, et l'énorme géant Moulineau se disputent la main de la princesse Alix, fille d'un druide : au premier acte, fête du gui sacré ; au second, un jeu de machines faisant descendre du

1. Manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal. — *Magasin pittoresque* de 1842.

haut du théâtre des gerbes de fleurs dont le parfum endort le géant, que le petit Poinçon tue pendant son sommeil. Au troisième acte, le temple de la Vérité, où les deux amants viennent consulter l'oracle, et pour terminer, un changement à vue; Alix et le petit Poinçon, reconnu prince de Noisy, prenant place sur un trône, dans une apothéose de lumières et de pierreries[1].

Une autre fois, dans *Acis et Galatée* de Lulli, Pompadour-Galatée était ainsi mise : grande jupe de taffetas blanc peinte en roseau, coquillages et jets d'eau avec broderie et frisé d'argent, bordée d'un réseau argent chenillé vert; corset de taffetas rose tendre; grande draperie, drapée de gaze d'eau, argent et vert à petites raies, avec armures d'autre gaze d'eau, bracelets et ornements du corps de la même gaze d'eau garnis de roseau argent chenillé vert; la mante, de gaze verte et argent à petites raies, bordée de bouffettes d'une autre gaze d'eau; la

1. Tout ceci, comme on pense, assaisonné de force compliments en l'honneur du roi et de la marquise. En voici quelques échantillons.

D'un peuple de héros le peintre et le modèle
Toujours avide de travaux,
Entend Bellone qui l'appelle.
Il va partir, il vole à des succès nouveaux...
Aimables filles de Mémoire,
Chères délices de sa cour,
Vous qui partagiez tour à tour
Les moments qu'il rend à la gloire,
A peine vous aurez jusqu'à son retour
Le temps de préparer tous vos chants de victoire.

mante et la draperie doublées en plein de taffetas blanc, tout le vêtement orné de glands et de barrières de perles.

Tout était à l'avenant, et cela ne laissait pas de coûter fort cher ; dans une seule année, on dépense plus de 100 000 écus. Tribou, maître à chanter de la favorite, reçoit une pension de 800 livres, puis il partage avec Dehesse les revenus d'une excellente sinécure dans les sous-fermes ; on créa pour Lagarde la place de maître d'orchestre de l'Opéra ; Jélyotte, pour avoir battu la mesure à l'orchestre des Petits Cabinets, reçoit une boîte d'or « dont la façon seule est pour le moins de 1 500 livres » ; le marquis de La Salle, un des bons chanteurs de la troupe, obtient, comme récompense de ses services, le gouvernement de la province de *la Marche*, que sollicitaient des maréchaux de France et nombre de lieutenants-généraux plus anciens que lui. Un peu ému sans doute de ces prodigalités, Louis XV décida, en 1750, qu'il n'y aurait plus ni ballets, ni comédies à Versailles et

Et pour madame de Pompadour qui représentait l'Amour dans l'acte de la *Vue*.

O vous, qui d'une aile légère,
Parcourez cent climats divers,
Partez, nymphe aux cent voix, volez, fendez les airs ;
Que le dieu qui règne à Cythère
Soit chanté dans tout l'univers.
Quand Psyché lui rendit les armes,
Ce n'était qu'un essai du pouvoir de l'amour :
Avait-il rassemblé, comme dans ce beau jour,
Tant de talents et tant de charmes ?

qu'on les jouerait désormais au théâtre de Bellevue, qui venait de coûter près de trois millions à la marquise, ou plutôt au Trésor royal, — une maison commode et charmante, *sans nulle magnificence*, — écrivait-elle à une amie. Aussi bien les mécontents de la cour et de la ville n'épargnèrent point les satires :

Parmi ces histrions qui règnent avec toi,
Qui pourra désormais reconnaître son roi ?

Dans *l'École de l'homme* ou parallèle des *Portraits du siècle* et des *Tableaux de l'Écriture sainte*, on lisait des attaques comme celle-ci : — « Lindor, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de coulisses, se satisfaisait en prince de son rang ; on lui bâtit une grande maison, on y élève exprès un théâtre où sa maîtresse devient danseuse en titre et en office ; hommes entêtés de la vanité des sauteuses, insensés Candaules, ne pensez pas que le dernier des Gygès soit mort en Lydie ! »

Le théâtre de Bellevue étant plus petit que les deux autres, il fallut restreindre le nombre des invités, se borner à la société intime de Louis XV et de madame de Pompadour ; ce qui ne l'empêcha pas de faire assez bonne figure. De 1750 à 1753, on y représente *l'Homme de fortune*, *la Mère coquette*, *les Trois cousines*, *M. de Pourceaugnac*, *Zélisca*, *Vénus et Adonis*, *Zélindor*, *roi des Sylphes : l'Homme de*

fortune semble avoir médiocrement réussi, le duc de Chartres n'était pas sûr de son rôle, la mémoire de la marquise travailla aussi, les acteurs ne se montrèrent pas, à beaucoup près, aussi fermes sur leurs étriers qu'ils auraient dû l'être : sans compter qu'il avait fallu retrancher des allusions à l'injustice des fortunes de finance, et des vers comme celui-ci :

Vous, fille, femme et sœur de bourgeois, quelle horreur !

En revanche, mesdames de Pompadour, de Marchais et M. de La Salle firent merveille dans *le Devin de village*, qui, d'après d'Argenson, coûta plus de 50 000 écus, au moment même où l'on ne payait plus aucuns gages dans la maison du roi.

Cependant les spectacles de Bellevue se faisaient plus rares qu'à Versailles ; l'auditoire semblait trop peu nombreux, le zèle se ralentit, la troupe s'égrenait peu à peu et tombait à rien. Aux opéras, aux comédies succédèrent les concerts, les feux d'artifices. Le théâtre de la marquise venait de durer six années consécutives : une tragédie, dix-huit comédies, trente et un opéras, dix ballets, soixante ouvrages, dont plusieurs furent joués cinq et six fois, témoignaient de l'activité de la fondatrice. Après l'avoir créé de toutes pièces, elle l'avait soutenu de son ardente volonté, abordant tous les genres, interprétant les œuvres de Molière, Quinault, Destouches, Gresset, Voltaire, Sainte-Foix, La Chaussée, Dancourt,

Dufresny, Lulli, Campra, Mondouville, Rameau, etc. Elle avait étendu de tous côtés son influence, affermi sa conquête, et, devenue de fait premier ministre, elle jouait, contre l'honneur et la grandeur de la France, le rôle de maire du palais d'une monarchie tombée en quenouille. Mais, hélas ! qui donc, parmi les hommes politiques du XVIIIe siècle, a été le maître de l'heure, qui a commandé aux événements ?

IV

On entre au théâtre de Trianon par une porte encadrée de deux colonnes ioniques, avec un fronton triangulaire, d'où s'élance Apollon sous la forme d'un enfant couronné de laurier et brandissant une lyre. La salle de spectacle est blanc et or, décorée avec goût, la voussure percée de douze œils-de-bœuf entre lesquels des Amours font la chaîne avec des guirlandes de fleurs et de fruits ; les balustres, piédestaux en brèche violette, les sièges, les appuis des balcons et des loges en velours bleu. Dans la partie centrale de l'avant-scène, deux Muses couchées portent l'écusson de la reine; à chaque coin, deux nymphes soutiennent un grand cornet garni de soleils, de roses, de lis, au milieu desquels brillent quatre-vingt-onze flammes de bougies. Tout autour des Grâces et des Muses, dans un Olympe de nuages,

le peintre Lagrenée a fait voltiger des Amours au plafond [1].

Commencé en juin 1778, le théâtre de Trianon s'achevait en juillet 1779, et sans parler des meubles, tentures, frais de menuiserie, coûtait la somme de 141 200 livres 4 sous 8 deniers. Marie-Antoinette allait pouvoir se livrer à son goût favori, celui qui après la musique, persista le plus; car, de toutes les passionnettes, courses de chevaux, danses, jeux, fêtes champêtres, bals de l'Opéra, qui hantèrent cette âme si frêle et si futile avant l'auréole du malheur, la comédie qu'elle ne comprenait guère, la musique qu'elle entendait mieux, furent seuls durables. Assez indifférente aux choses de l'esprit, elle protège avec discernement les compositeurs allemands, italiens et français, pensionnant impartialement Glück et Piccini, encourageant Grétry. Quant à son théâtre, il a en quelque sorte une double physionomie. Bien avant

1. Adolphe Jullien : *la Comédie à la Cour de Louis XVI;* J. Baux, éditeur, in-4°. — *Mémoires* de madame Campan, de Bachaumont, de Fleury. — Métra, *Correspondance secrète.* — *Recueil manuscrit de chansons de* 1744 *à* 1782, t. VIII, Archives du département de Seine-et-Oise. — *Correspondance secrète de Mercy-Argenteau avec Marie-Thérèse*, 3 vol.; Firmin-Didot. — De Goncourt, *Histoire de Marie-Antoinette.* — *Lettres du chevalier de l'Isle au prince de Ligne.* — G. Desjardins, *le Petit-Trianon.* Versailles, 1888. — Pierre de Nolhac, *la Reine Marie-Antoinette;* Boussod et Valadon. — *Souvenirs de la baronne d'Oberkirch*, 2 vol. — Duc de Lévis, *Souvenirs et Portraits.* — Geffroy, *Gustave III et la Cour de France.*

qu'elle monte elle-même sur les planches, car je ne compte pas une tentative secrète[1], du vivant de Louis XV, de concert avec ses belles-sœurs et beaux-frères, la Comédie française et la Comédie italienne sont fréquemment appelées à la cour; puis la Montansier obtient la permission de s'installer avec sa troupe à Versailles et le privilège de suivre le roi dans toutes

1. « Les jeunes princesses voulurent animer leur société intime d'une façon utile et agréable. On forma le projet d'apprendre et de jouer toutes les bonnes comédies du Théâtre-Français; le Dauphin était le seul spectateur; les trois princesses, les deux frères du roi, et MM. Campan père et fils, composèrent seuls la troupe; mais on mit la plus grande importance à tenir cet amusement aussi secret qu'une affaire d'Etat : on craignait la censure de Mesdames et on ne doutait pas que Louis XV n'eût défendu de pareils amusements s'il en avait eu connaissance. On choisit un cabinet d'entresol où personne n'avait besoin de pénétrer pour le service. Une espèce d'avant-scène, se détachant et pouvant s'enfermer dans une armoire, formait tout le théâtre. M. le comte de Provence savait toujours ses rôles d'une façon imperturbable; M. le comte d'Artois assez bien, il les disait avec grâce; les princesses jouaient mal. La dauphine s'acquittait de quelques rôles avec finesse et sentiment. Le bonheur le plus réel de cet amusement était d'avoir tous des costumes très élégants et fidèlement observés. Le Dauphin prenait part aux jeux de la jeune famille, riait beaucoup de la figure des personnages, à mesure qu'ils paraissaient en scène, et c'est à dater de ces amusements qu'on le vit renoncer à l'air timide de son enfance, et se plaire dans la société de la dauphine... Je n'ai su ces détails que longtemps après, M. Campan en ayant fait un secret, mais un événement imprévu pensa dévoiler tout le mystère. La reine ordonna un jour à M. Campan de descendre dans son cabinet pour chercher quelque chose qu'elle avait oublié; il était habillé en Crispin et avait même son rouge; un escalier dérobé conduisait directement de cet entresol dans le cabinet de toilette. M. Campan crut y

ses résidences[1]. En un seul trimestre, la Comédie italienne joue treize fois, la Comédie française vingt-cinq fois, ce qui à raison de 650 livres par séance, représente 24 050 livres. Tout d'abord, Louis XVI

entendre quelque bruit et resta immobile derrière la porte qui était fermée. Un valet de garde-robe, qui en effet était dans cette pièce, avait de son côté entendu quelque bruit, et, par inquiétude ou par curiosité, il ouvrit subitement la porte ; cette figure de Crispin lui fit si grande peur, que cet homme tomba à la renverse en criant de toutes ses forces : Au secours ! Mon beau-père le releva, lui fit entendre sa voix et lui enjoignit le plus profond silence sur ce qu'il avait vu. Cependant il crut devoir prévenir la dauphine de ce qui était arrivé ; elle craignit que quelque autre événement de la même nature ne fît découvrir ces amusements ; ils furent abandonnés (*Mémoires* de madame Campan).

1. Au grand scandale de l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, comme on peut le voir par la lettre qu'il écrivit au ministre Malesherbes : — « Conflans, 20 août 1775. Des personnes pieuses, monsieur, et qui respectent la religion, ont cru devoir m'informer qu'il est d'usage depuis quelque temps que la Comédie de la suite de la cour joue les jours de grande fête, tant à Versailles qu'aux grands voyages du Roy. Ces personnes voient avec la plus grande peine que la Direction de cette comédie affecte de choisir les jours de fêtes annuelles où les spectacles sont prohibés à Paris pour donner le sien à Versailles dans l'espérance d'y avoir plus de monde : ce qui est arrivé mardy dernier, jour de l'Assomption, une des fêtes annuelles du diocèse, tandis qu'elle aurait pu donner son spectacle la veille ou le lendemain de cette fête. Les honnêtes gens gémissent sur un usage aussi abusif, aussi contraire à la décence, et que le Roy étant dauphin désapprouvait fort, à ce qu'on m'a assuré. J'espère donc, Monsieur, de votre amour pour la religion et de votre zèle pour le bon ordre que vous vous porterez à faire cesser un pareil scandale : on ne peut rien ajouter au sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

manifestait beaucoup de répugnance contre les spectacles, mais en flattant son faible pour les parades et les parodies[1], on parvint à le désarmer. La comédie lui inspira même une critique ingénieuse des courses de chevaux dont se montraient férus le comte d'Artois et les jeunes seigneurs, à l'imitation des Anglais. Ce prince avait engagé et perdu des sommes considérables sur un cheval, tandis que le roi n'avait voulu risquer qu'un écu de trois livres, disant qu'il était père de famille de vingt-cinq millions de sujets. A quelque temps de là, les comédiens français venant représenter *Don Japhet d'Arménie*, Louis XVI recommanda aux coryphées de la cavalcade de reproduire les mines de son frère et de la reine à la course de Fontainebleau, et, afin de mieux assurer la ressemblance, il les fit lui-même répéter. Ceux-ci exécutèrent si bien la consigne que Marie-Antoinette et son beau-frère se reconnurent aussitôt; mais voyant l'affectation avec lequelle le roi applaudissait leur propre charge, ils n'osèrent se fâcher et prirent gaîment la leçon. Louis XVI fut tellement enchanté qu'il voulut que la troupe eût *bouche à cour* et il la fit copieusement régaler.

1. En 1777, on donne la parodie de l'opéra d'*Ermelinde*, du ballet de *Médée et Jason*, *la Princesse A E I O U*, parade tellement salée qu'on répandit le bruit qu'il avait fallu recourir aux poissardes les plus fortes en gueule pour styler les acteurs. Et les gazettes d'ajouter que ces dames sollicitaient une pension avec un titre analogue au privilège qu'elles avaient eu de travailler aux plaisirs de la cour.

Parmi les fêtes du Petit-Trianon, il faut mentionner celles qu'on donna successivement en l'honneur de Joseph II, du comte et de la comtesse du Nord, du roi de Suède. On joua *Iphigénie en Aulide* de Glück, *Zémire et Azor* et *le Dormeur éveillé*, de Marmontel et Grétry, le tout accompagné de concerts, illuminations, feux d'artifice et soupers pantagruéliques; à l'un de ces galas, on compte environ cent quatre-vingts plats de boucherie, volaille ou gibier. La reine avait banni l'étiquette de Trianon, elle arrêtait elle-même la liste des spectateurs, recevait et faisait placer. A la représentation d'*Iphigénie*, l'assemblée se composa de deux cent soixante-trois personnes auxquelles on distribua le libretto. Sageret avait brossé de superbes décors : un rideau d'horizon, chargé de nuages, avec la mer au bas ; pour l'orage, nouveau rideau avec transparents et appareil de nuées destiné à la descente de Diane ; le temple de la déesse, dans l'ordre dorique, le temple de Minerve, dans l'ordre ionique ; un palais avec des colonnes doriques cannelées; un autre palais souterrain, d'ordre toscan, avec une porte en bronze rehaussé d'or. Quand elle reçoit le tsarévitch, Marie-Antoinette donne aussi aux élus les livrets de l'opéra et du ballet : douze exemplaires ont été reliés en maroquin avec grande dentelle en or, aux armes de la reine et de ses hôtes. Une dame d'honneur de la comtesse du Nord, la baronne d'Oberkirch, portait

à cette fête une coiffure aussi originale que gênante : des bouteilles plates courbées dans la forme de la tête, contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs naturelles et les entretenir fraîches dans les cheveux. Qu'on juge des prodiges d'équilibre nécessaires pour conserver cette savante machine ; mais quand on en venait à bout, le printemps sur la tête au milieu de la neige poudrée produisait, paraît-il, un effet ravissant. La comtesse du Nord avait sur la tête un oiseau de pierreries qu'on ne pouvait regarder, tant il lançait de feux ; au moindre mouvement, il se balançait par un ressort en battant des ailes au-dessus d'une rose. Quant à Gustave III, lui offrir une fête mêlée de spectacles, c'est le prendre par son faible ; son délire théâtral ne va-t-il pas jusqu'à composer lui-même des pièces, et obliger des jeunes filles de haute naissance, des mères, des vieillards à les jouer avec lui ? Il donne des leçons de déclamation à ses acteurs, emploie à ces jeux les diamants de la couronne, et lorsqu'il fait représenter son *Comte d'Helmfeld,* il écrit de sa main les cinq cents billets d'invitation. Enfin, c'est à l'Opéra qu'il entretient les ministres étrangers, et vainement l'ambassadeur de France lui prêche-t-il une conduite plus politique, il répond que la révolution de 1772 a été préparée pendant une répétition d'opéra. Comme Marie-Antoinette, il a aussi le goût du jardinage, et ils échangèrent les plans des

paysages et des fabriques de Drottningholm et de Trianon .

Voir exécuter devant soi et pour soi les plus belles choses du monde ne remplace pas toujours le plaisir de les faire soi-même ; aller aux spectacles de Paris, avoir sans cesse à Versailles, Choisy, Fontainebleau les deux Comédies, ne suffisait pas à la reine qui depuis longtemps caressait le rêve de devenir elle-même actrice, et parvint à arracher le consentement du roi [1]. Cette fureur de dissipation inspire les plus sérieuses alarmes à Marie-Thérèse, tenue au courant par la correspondance secrète de son ambassadeur, le comte de Mercy-Argenteau qu'elle a placé à Paris comme mentor et attentif observateur de sa fille. Le diplomate s'acquitte avec tact de sa mission[2], mais

1. De son côté, lorsque la reine dut garder la chambre pour ses premières couches, on dressa en face de sa porte un théâtre qu'elle pouvait voir de son lit.

2. A la première occasion que j'eus de paraître devant la Reine..., j'en revins au langage du vrai zèle, et j'exposai quelques remarques sur les inconvénients des spectacles de société par tout plein de petites circonstances que la Reine daigna elle-même me confier. Je lui fis voir combien ses alentours cherchaient adroitement à mettre à profit les occasions de mêler des choses très sérieuses et de conséquence à des objets de pur amusement, et j'en revins à une vérité incontestable dans ce pays-ci, qui est que tous ceux qui approchent les souverains ont toujours quelque plan formé d'intrigue, d'ambitions ou de vues quelconques, soit pour eux ou pour les leurs, et qu'en mesure du plus petit nombre de gens qui obtiennent un accès presque exclusif, les intrigues en deviennent plus pressantes, plus difficiles à éclairer,

il a beau atténuer, employer les euphémismes les plus subtils, il ne peut dissimuler la surprise pénible que lui inspire cette reine de vingt ans, qui se met en avant sans le roi, va en cabriolet, aux chasses du bois de Boulogne, court les bals de l'Opéra en compagnie du comte d'Artois, de Monsieur, de jeunes seigneurs turbulents et libertins, passe ses soirées chez madame de Guéménée, « un vrai tripot où règne un air de licence et de mauvais ton », installe elle-même à la cour, au mépris des ordonnances, une banque de pharaon où l'on ponte trente-six heures de suite jusqu'au matin de la Toussaint. « La reine, écrit Mercy, a de l'esprit, de la pénétration, du caractère et des grâces infinies, mais l'emploi de si grands avantages n'est pas à beaucoup près tel que je m'en étais flatté et que je devais m'y attendre. » Quant à l'impératrice, elle ne prend pas le change, écarte les compliments et va droit à la plaie

par conséquent infiniment plus dangereuses. Une grande cour doit être accessible à beaucoup de monde ; sans cela les haines et les jalousies exaltent toutes les têtes, et font naître les plaintes, les dégoûts et une sorte d'aliénation. De semblables réflexions ne parurent point déplaire à la reine ; elle me dit qu'à l'époque du voyage de Marly, il ne serait plus question de spectacles, qu'elle n'avait jamais pensé qu'à en faire un amusement très passager, et que, pendant l'hiver prochain, elle s'était bien proposé de donner plus à la représentation et aux moyens de rendre la cour plus nombreuse à Versailles. » Il est seulement dommage que Marie-Thérèse et son ambassadeur mêlent à cette belle morale un souci trop apparent d'amener la jeune reine à servir la politique autrichienne.

saignante. Il semble que dès le début elle ait le pressentiment du terrible avenir : « Ma fille court à grands pas vers sa ruine ; trop heureuse encore si en se perdant, elle conserve les vertus dues à son rang... Ce n'est pas l'épithète de *bon*, mais de *pauvre homme* dont elle a régalé son époux. Quel style, quelle façon de penser ! » Sa fille lui adresse-t-elle un portrait où on l'a peinte avec la parure qu'elle affectionnait en 1775, la tête chargée de plumes larges et hautes, Marie-Thérèse répond un peu rudement : « Au lieu du portrait d'une reine de France, j'ai reçu celui d'une actrice. » Au reste, elle ne se dissimule point le peu d'effet des conseils de Mercy : « Comme elle n'est guère susceptible de réflexion, la conviction ne saurait non plus opérer sur son esprit, quelque docile qu'elle paraisse être à vos remontrances, qui sont d'abord effacées par son goût démesuré pour les dissipations et les frivolités. » Et de déplorer ses entours, son engouement pour madame de Lamballe, sa tendresse aveugle pour madame de Polignac, les dépenses excessives et les promenades nocturnes sur la terrasse de Versailles. Bref, elle semble n'avoir que le choix des regrets, et Joseph II partage d'abord ses alarmes quand il s'écrie que si l'on ne sait s'arrêter et prévenir, la révolution sera cruelle. Et puis il rend justice à ses qualités, il la déclare aimable et charmante, vertueuse, austère même, par caractère plus que par raisonnement.

« Son premier mouvement, observe-t-il, est toujours le vrai. »

Marie-Thérèse dut se repentir d'avoir donné à sa fille deux comédiens comme maîtres de déclamation, surtout quand elle apprit sa première tentative théâtrale, « car d'ordinaire ces représentations finissent par quelque intrigue d'amour ou quelque esclandre. » Sa mort, survenue quelque temps après (29 novembre 1780), émancipait Marie-Antoinette, en la débarrassant de la tutelle occulte de Mercy, en lui enlevant l'appui moral de la correspondance maternelle.

La troupe de Trianon avait débuté par la *Gageure imprévue*, de Sedaine, *le Roi et le fermier*, de Sedaine et Monsigny. Acteurs : la reine, Madame Élisabeth, la comtesse Diane de Polignac, le duc et la duchesse de Guiche, le comte d'Artois, le bailli de Crussol, M. d'Adhémar, dont la voix, assez belle jadis, mais devenue très chevrotante, excitait la gaîté ; Vaudreuil, Esterhazy, Dillon, Besenval. On connaît cette jolie pièce, où Sedaine voulut montrer qu'il pouvait rivaliser avec Marivaux, peindre aussi bien les finesses et les élégances de l'aristocratie que les fortes vertus du *Philosophe sans le savoir*. Une marquise s'ennuyant à la campagne, un jour de pluie, un de ces jours où l'on a le cœur bête, le désarroi de son imagination lui inspire un singulier coup de tête. Voyant passer un officier à cheval sur

la route, elle le fait monter, s'annonce sous un nom d'emprunt, et, sur le point d'être surprise à table, en fausse bonne fortune, par le marquis, elle l'enferme dans un cabinet. Jouant alors avec la jalousie de son mari, elle lui propose une gageure imprévue et l'amène à refuser lui-même la clef du cabinet qu'il avait impérieusement exigée, à demander pardon et payer le pari perdu. A son tour, un peu honteuse de son imprudence, elle confesse les torts de la finesse, et que le désir de montrer de l'esprit fait dire ou commettre bien des sottises. Ce rôle si nuancé, si difficile, madame de Polignac n'avait pas craint de l'aborder ; quant à Marie-Antoinette, elle avait celui d'une soubrette aussi émerveillée qu'effrayée de l'audacieuse dextérité de sa maîtresse. Et les spectateurs devaient s'étonner un peu en l'entendant, elle, reine de France, débuter par ces mots : « Nous nous plaignons, nous autres domestiques », — puis en la voyant broder des manchettes pour le valet Lafleur, un maître fourbe « qui reporte chez madame ce qui se passe chez monsieur ». Il est vrai que le comte d'Artois jouait ce personnage, il est vrai aussi que les spectateurs n'étaient pas nombreux, surtout au commencement ; on avait résolu de ne recevoir aucun jeune homme dans la troupe, de n'admettre comme spectateurs que le roi, Monsieur, les princesses royales ; et vainement les dames du palais, les grandes charges elles-mêmes, réclamèrent,

au nom de l'étiquette et des usages établis, contre l'exclusion ; leurs instances restèrent sans effet. Toutefois, pour animer un peu les acteurs, on fit occuper les premières loges par les lectrices, les femmes de la reine, leurs sœurs et leurs filles, des *espèces*, aux *airs de néant*, comme on disait alors, d'où partirent sans doute les commérages des gazetiers et des pamphlétaires ; en tout, une quarantaine de personnes. Plus tard, *la troupe des seigneurs* se lassant de jouer devant les banquettes vides, on étendit les invitations : d'où nouvelles jalousies, nouvelles récriminations ; les dénigrants comparaient la troupe de Marie-Antoinette à celles du duc d'Orléans, de la Guimard, et le parallèle n'avait rien de flatteur ; car, bien que Caillot, Dazincourt et Richer eussent contribué à la former, elle ne dépassa jamais, Vaudreuil excepté, le niveau d'une honnête médiocrité [1].

1. Les faiseurs de chansons n'épargnaient pas plus la reine qu'ils n'avaient ménagé madame de Pompadour ; on peut en juger d'après ces vers :

Reine de France en apparence,
Vous l'êtes plus réellement
Des ministres de la toilette,
Des comédiens, des histrions,
Et, bravant en tout l'étiquette,
Des filles vous avez le ton...

S'il est vrai que la Vaupalière
Doive paraître à votre cour,
Ma foi, dans cette pétaudière,
Faites figurer tour à tour

L'emploi de répétiteur, souffleur et ordonnateur ayant été confié à M. Campan, le duc de Fronsac, premier gentilhomme de la chambre, éleva les plaintes les plus vives. La reine se borna toujours à cette réponse : « Vous ne pouvez être gentilhomme quand nous sommes les acteurs ; d'ailleurs, je vous ai déjà fait connaître mes volontés sur Trianon : je n'y tiens point de cour, j'y vis en particulière. » Et, à la toilette de la reine, le duc ne manquait jamais de lancer quelque épigramme sur M. Campan, qu'il ne cessa d'appeler : *mon collègue Campan*. Marie-Antoinette se contentait de sourire et d'observer : « Il est affligeant de trouver un si petit homme dans le fils du maréchal de Richelieu. » Les hommes celèbres se voient souvent punis dans leurs descendants, qui n'empruntent que leurs défauts et en font tant qu'ils viennent à bout de leur nom.

Six autres pièces, *On ne s'avise jamais de tout*, *Les fausses Infidélités*, *l'Anglais à Bordeaux*, *le Sorcier*, *Rose et Colas*, *le Devin de village*, remplissent le reste de cette saison théâtrale. Le roi, tout à fait converti, s'occupait infiniment du jeu de la reine ; celle-ci croyait avoir une vocation décidée pour les emplois de bergère ou de paysanne. Elle eût voulu, pour mieux s'autoriser à prendre ce divertissement,

Ce que les comptoirs, les coulisses
Nous offrent de plus séduisant.
Avec des banquiers, des actrices,
Vous tiendrez votre appartement.

que Madame y prît part, et cette princesse aurait volontiers saisi cette occasion de faire cesser une nouvelle *piquanterie* survenue à propos de madame de Balbi. Mais, aux premières ouvertures, Marie-Antoinette se heurta à l'opposition formelle de Monsieur, et Madame fit chorus. « Cependant, dès que moi, reine de France, je joue la comédie, vous ne devriez pas avoir de scrupule. — Si je ne suis pas reine, je suis du bois dont on les fait. » Piquée du parallèle, Marie-Antoinette fit sentir à sa belle-sœur qu'elle regardait la maison de Savoie comme fort au-dessous de la maison d'Autriche, dont l'illustration, d'après elle, marchait de pair avec celle de la maison de Bourbon. A ce moment, le comte d'Artois intervint et dit : « Je craignais, madame, de me mêler à la conversation, vous croyant fâchée ; mais, pour le coup, je vois bien que vous plaisantez. »

La grossesse de la reine, le temps de ses relevailles après la naissance du dauphin, avaient interrompu les spectacles privés qui recommencèrent au printemps de 1782. *Le Sage étourdi*, de Boissy, *la Matinée et la Veillée villageoise* ou *le Sabot perdu*, de Piis et Barré, forment la représentation du 13 avril. Dans *la Matinée villageoise*, l'intrigue roule autour d'un sabot perdu pendant la nuit et retrouvé le matin par le magister. Grand émoi le soir, à la veillée, quand il parait avec le sabot accusateur : on l'essaie à toutes

les jeunes filles, puis aux mamans, et l'on découvre qu'il appartient à la vieille Thomas. Alors Babet confesse que sa mère, ayant prudemment caché ses sabots, elle lui a emprunté les siens pour aller à un rendez-vous, et qu'elle en a perdu un en revenant. Malgré qu'elle *ait vu le loup*, le magister persiste à vouloir l'épouser ; mais le père Thomas, en vrai philosophe, marie sa fille à Colin, car, conclut-il avec une saine logique :

Colin l'i a fait perdre ; il est clair
Que l'i seul peut le l'i rendre.

Marie-Antoinette, assure de l'Isle, s'acquittait à ravir de ce rôle de Cendrillon villageoise ; la comtesse Diane était la mère Thomas, mesdames de Guiche, de Polignac, de Polastron, les jeunes filles ; Esterhazy, Besenval, le comte de Coigny, etc., remplissaient les autres emplois.

Le 6 juin, la troupe des seigneurs joue trois petites pièces assez insignifiantes, *les Sabots*, *Isabelle et Gertrude*, de Blaise; *les Deux Chasseurs et la Laitière*, d'Anseaume et Duni. Pour la première, Duni fit successivement appel à Cazotte et à Sedaine. Cazotte avait écrit le livret ; mais, forcé de s'absenter, il ne put y mettre la dernière main : Duni le lit, s'aperçoit qu'il ne vaut rien, et l'idée lui vient de s'adresser à Sedaine. Mais la chose ne marche pas toute seule. Sedaine a un musicien attitré, il ne travaille que pour

Monsigny. Duni alors emploie ce joli stratagème : il lui dit un soir, à la Comédie, qu'il a dans sa maison un escalier qui menace ruine, et demande conseil. Sedaine, qui se souvenait avec plaisir de son ancien métier de tailleur de pierres, accepte, examine l'escalier, formule son avis. Après l'avoir fait dîner, Duni se met au clavecin et, sans affectation, chante le premier air des *Sabots*. Sedaine le trouve agréable, regarde le livret, qu'il déclare mauvais, indique des changements et revient quelques jours après pour diriger les travaux de l'escalier. Duni lui chante un autre morceau : Sedaine refait les paroles, corrige une nouvelle scène. Les visites se succèdent, et, en même temps que l'escalier s'arrange, la pièce se métamorphose presque entièrement ; et Duni de répéter en riant qu'il lui en avait coûté un escalier pour avoir une paire de sabots. A dire le vrai, Duni n'en avait point pour son argent, car Sedaine était resté au-dessous de lui-même ; mais Marie-Antoinette montra une prédilection marquée pour cette comédie à ariettes que, sur son ordre, Trial, Michu, madame Dugazon et Gontier vinrent aussi représenter à la cour.

La dernière tentative dramatique de la reine eut lieu le 19 avril 1785 : dans le *Barbier de Séville*, elle était Rosine ; le comte d'Artois, Figaro ; Vaudreuil, Almaviva : le duc de Guiche, Bartholo ; M. de Crussol, Basile. Jouer une telle pièce un an après le *Ma-*

riage de Figaro [1], quatre jours après l'arrestation du cardinal de Rohan, au milieu de l'émotion causée par l'affaire du Collier, admettre à cette fête Beaumarchais emprisonné jadis par Marie-Thérèse, comme auteur d'un libelle contre la reine de France, enfermé naguère encore à Saint-Lazare, lui accorder une telle marque de sympathie malgré les répugnances du roi, charger le comte d'Artois de lancer les répliques célèbres qui ont comme une odeur de révolution, et traduisent avec âpreté l'immortelle colère des petits contre les grands, c'était paraître provoquer l'opinion publique, fournir des aliments à la calomnie, pousser la maladresse au delà des limites permises. A propos de cette fâcheuse témérité, on a rapporté la réflexion de la Guimard assistant avec quelques-unes de ses pareilles à une représentation des *Courtisanes* : « Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. » Mais combien rares ceux qui savent profiter d'une leçon directe; combien plus rares ceux qui utilement reconnaissent leurs défauts dans un traité de morale, une comédie, un sermon, œuvres abstraites où l'amour-propre réédite sans cesse la parabole de la paille et de la poutre ! Le sens de l'opportunité est peut-être la première qualité des rois et des hommes d'Etat ;

1. *Le Prince de Ligne et ses contemporains*, in-18 ; Calmann Lévy, 2e édition.

faire une chose, mauvaise en soi, alors que personne ne la critiquera ou qu'elle se perd dans un rayonnement d'autres succès, cela ne tire pas à conséquence ; exécuter une action belle en soi ou indifférente, quand les circonstances la placent sous un faux jour, sera imputé à crime à son auteur, entraînera parfois des cascades de malheurs. Quarante ans plus tôt, les pièces de Beaumarchais n'auraient pas produit la dixième partie de l'agitation qu'elles excitèrent ; en 1785, les reins de la monarchie sont trop affaiblis pour supporter impunément de fortes secousses, et si elle se soutient encore, c'est par je ne sais quel miracle d'habitude. Louis XV avait épuisé le crédit de patience et d'amour que le peuple pouvait accorder à ses rois ; le respect avait disparu, détruit par les philosophes, plus encore par les courtisans et les princes du sang, premiers contempteurs de la majesté royale, incapables de comprendre que, pour éviter une révolution, il faut la faire. Le mot du coiffeur athée : « Parce que je ne suis qu'un pauvre carabin, ne vous imaginez pas que je croie en Dieu plus qu'un autre, » peut désormais s'appliquer à la royauté : et, par une de ces fatalités dont l'histoire offre tant d'exemples, la médiocrité vertueuse de Louis XVI, les étourderies de Marie-Antoinette, chargées de la responsabilité des vices de leurs prédécesseurs, de tous les abus de l'ancien régime, revêtiront le caractère de forfaits et les précipite-

ront vers la catastophe, comme ces petites pierres qu'un gros rocher, détaché du sommet de la montagne pendant un jour d'hiver, entraîne avec lui dans le gouffre.

LE THÉATRE
DES
PRINCES DE CLERMONT ET D'ORLÉANS

LAUJON ET COLLÉ

I

Dame Parade joue un rôle important dans les spectacles de société d'autrefois : c'est une manière de théâtre libre, de café-concert à domicile, ce sont les farces de la foire, de Tabarin et de Bruscambille, de l'ancien théâtre italien, transportées dans les salons, pour se reposer de la comédie sérieuse et du beau langage, pour donner pâture au Gaulois qui est en nous. Expressions grivoises et paysannes, parodies, allusions ridicules, style poissard, fausses liaisons, jeux de mots, calembours stercoraires, gaillardises truculentes composent son domaine : égayer et faire rire, trouver des spectateurs assez peu rigoristes pour

ne point raisonner leur plaisir, persuader à ceux-ci que là où la vertu règne ou semble régner, la bienséance est inutile, que la décence est presque toujours le masque du vice, voilà son programme. Parfois elle se rapproche de la comédie, comme dans *Zigzag*, *la Fille Capitaine*, *Dom Japhet d'Arménie*, et, il faut bien le reconnaître, la plupart des grands comiques, Aristophane, Plaute, Molière, Shakespeare lui-même, ont écrit des scènes de pure parade : on pourrait donc lui assigner de nobles origines, peut-être même plaider sa moralité ou son innocuité relatives, parce que *rire est le propre de l'homme*, et que ses effets sont moins dangereux que ces genres raffinés dont la délicatesse énerve l'âme, en la rendant plus prompte à la tentation. Le rire ne va qu'à l'oreille, tandis que le sentiment pousse droit au cœur.

La parade se glissait déjà sur le théâtre de la duchesse du Maine [1]; mais c'est vers 1730 qu'elle prend ses ébats et commence à envahir les spectacles particuliers. A cette époque, MM. de Maurepas, de Caylus, d'Argenson *la Guerre*, le chevalier d'Or-

1. Jules Cousin, *le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses*, 2 volumes. Sainte-Beuve, *le Comte de Clermont et sa cour*, t. XI. *Nouveaux lundis*, t. VII. — *Journal historique de Collé et correspondance*, 4 volumes. — *Journal de Barbier*. — *Mémoires du marquis de Valfons*. — *Œuvres de Laujon*, 4 volumes. — *Recueils manuscrits de Maurepas*, de Clairambault et du marquis de Paulmy. — De Goncourt, *Portraits intimes du* XVIII*e siècle*. — D'Alembert, *Éloge du comte de Clermont*. — *Mémoires de d'Argenson, de Bachaumont*,

léans, grand prieur de France, allaient souvent, sous la conduite de Sallé, aux préaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Vêtus de simples redingotes, la figure soigneusement cachée par de larges chapeaux, ils s'amusaient fort aux facéties gratuites des danseurs de corde : les scènes croustilleuses, la gaîté de ces baladins, les cuirs [1] dont ils émaillaient leurs dialogues faisaient rire « à gueule ouverte et à ventre déboutonné » ces beaux seigneurs; tant et si bien que Sallé eut l'idée d'imiter ces bouffonneries, pour servir de divertissement après « des soupers d'honnêtes femmes qui aiment ça ». Il composa le *Père respecté*, *Cassandre aux Indes*, *Blanc et Noir*, et bien d'autres farces qui, presque toutes, coururent le monde sous le pavillon de ses nobles amis; car, si l'on en croit cette mauvaise langue de Collé, ces

de Rochambeau, *du duc de Luynes*. — *Mélanges de Bois-Jourdain*. — Comte d'Haussonville, *le Salon de Madame Necker*, t. Ier, p. 264 et suiv. — *Théâtre des boulevards*, 3 volumes. — *Journal des inspecteurs de police;* bibliothèque de la ville de Paris. — *Journal des règnes de Louis XIV et de Louis XV*, par Pierre Narbonne. — *Journal de Mathieu Marais*.

1. « Zon appelle *cuirs*, parmi les comédiens de province, les mauvaises liaisons que font les acteurs qui n'ont pas zété à zune certaine éducation soigneuse, qui zont été, zavant d'monter sur le théâtre, d'aucuns garçons de billard, d'autres moucheux de chandelles, laquais de comédiens de Paris, etc. Voici zun exemple de *cuirs*, pris d'un prologue de la tragédie de Didon :

Za qui de commencer ? Ce n'est point za Didon.
Pas t'a vous, pas t'a moi, pas t'a lui, za qui donc ? (Collé.) »

messieurs inventaient leurs parades *sous sa dictée*, mais comme il ne reprenait jamais son esprit quand il l'avait donné, tout allait au mieux : ainsi pour le *Remède à la mode* dont il avait fait présent au duc de La Vallière qui finit par se persuader très sincèrement qu'il en était l'auteur. De même, *le Complaisant*, *le Fat puni*, *le Somnambule*, ces jolies comédies, n'auraient pas d'autre source : Pont de Veyle et sa tante, madame de Tencin, fournirent tout au plus le style qui, dans le dramatique, est l'habillement et non la création, non l'ordonnance du tableau ; mais le plan, la combinaison des scènes, l'invention des sujets et des caractères appartiendraient encore à Sallé[1]. Un tel trait de mœurs littéraires n'a rien de surprenant dans un temps où tel philosophe fabriquait des sermons pour certains abbés au prix de cinquante écus, où Piron pouvait répondre à cet évêque qui demandait s'il avait lu son dernier mandement : « Et vous, Monseigneur ? » Plus tard, sous les assemblées révolutionnaires, combien de discours manufacturés par celui-ci, prononcés par celui-là ! Et même, de nos jours, si chacun voulait reprendre son bien, ne verrait-on pas se produire de très nombreuses revendications de paternité ? Ce serait une curieuse histoire à raconter, celle des véritables héros, des inspirateurs réels de mille écrits, de mots

1. Sallé était secrétaire du comte de Maurepas.

célèbres : si l'on savait le fond des choses, combien de geais, réputés paons, perdraient aussitôt leur plumage ! Que de généraux, foudres de guerre aux yeux de la foule, incapables de la moindre initiative sans leur chef d'état-major ! Que de ministres doivent leur renom d'habileté à leur femme, le succès d'une négociation difficile à un premier commis !

Le secrétaire de Maurepas trouva des imitateurs, des émules, Moncrif, Collé, Favart, Laujon ; par eux, la parade a son art, ses règles, ses grâces, une gaîté inépuisable, un fond agréablement ordurier, mais les ordures ne doivent jamais paraître plaquées ou rapportées. Le monde réclame ces farces, ils les écrivent et l'offre ne dépassera jamais la demande : tantôt on alterne comédie et parade, tantôt on commence ou l'on termine un spectacle de comédie par quelque parade. Demoiselles de l'Opéra, grands seigneurs, princes du sang lui ouvrent la porte à deux battants. Gaussin, princesse tragique à la Comédie-Française, vient s'*encanailler* chez le comte de Clermont, où elle joue les rôles de *Cassandre et de Gilles niais* dans les parades ; le duc de Chartres les adore, lui-même est un excellent Gille, et dans *la Mère rivale*, dans *Isabelle précepteur*, il rend admirablement le personnage de madame Cassandre. Louis XVI prend un tel plaisir aux parades de Collé, représentées chez son frère, au château de Brunoy, qu'ayant appris que l'auteur avait encore en portefeuille un volume

entier de ces folies non imprimées, il dit devant M. Désentelles, intendant des Menus, qu'il désirait absolument les voir. Emporté par son zèle, ce trop parfait courtisan va le lendemain chez Collé, et, en son absence, se croit autorisé à forcer les serrures de l'appartement, du secrétaire; mais l'auteur a emporté son manuscrit à la campagne, il faut donc lui écrire, confesser... l'indiscrétion, et Collé de se venger doucement par cette réponse : « Monsieur, je suis bien vieux pour croire que vous avez reçu de Sa Majesté l'ordre de forcer toutes mes serrures pour trouver un recueil de vieilles parades : je n'en obéis pas avec moins de soumission. Il y a bien, dans la préface d'une de ces pièces, quelques mauvaises plaisanteries sur MM. les gentilshommes de la chambre ; comme je suis persuadé que ces messieurs ne prendront pas la peine de les lire, je n'hésite pas à vous envoyer l'ouvrage tel qu'il est. » Que ces farces se présentent sous l'aspect le plus rabelaisien, on ne s'en étonnera pas, en se rappelant avec quelle désinvolture, en plein XVIIe siècle, les gens les plus huppés emploient des mots qui nous semblent *incompatibles* : dans l'une d'elles, on voyait trois lits sur la scène pour six personnes, et, comme elle échoua misérablement, quelqu'un fit cette réflexion : « Il faudrait bassiner tous ces lits-là. » Lekain, dans une fête donnée en l'honneur de Mesdames Adélaïde et Victoire, jouait un rôle de Zirzabelle, femme

grosse, travaillée des douleurs de l'accouchement : dès qu'il parut, un rire homérique souleva la salle, gagnant les acteurs et lui-même au point qu'il ne put prononcer deux mots, et qu'il fallut, séance tenante, remplacer la parade par un proverbe. Le dialogue est à l'unisson des situations, et, à défaut d'une analyse de ces folies, analyse trop scatologique pour être tentée, même avec des voiles, voici quelques titres passablement significatifs, et qui promettent tout ce que contiennent les pièces elles-mêmes : *la Confiance des C...*, *Léandre hongre*, *le Marchand de m...*, *l'Amant poussif*, *Isabelle grosse par vertu*, *Léandre étalon*. Point d'euphémismes, point de ces tournures délicates qui, pour la nudité des choses, sont comme les feuilles de vigne devant certaines statues, et tendent en quelque sorte un rideau entre la décence et la réalité : on va droit au fait, les mots les plus gras circulent librement dans cette orgie scénique, et, remontant vers l'antique brutalité, évadée de la prison où règnent les conventions théâtrales et les convenances, grossière et lascive, semblable à ces dieux mythologiques qui bannissaient toute pudeur de leur culte, la farce se rue, victorieuse, dans la société la plus policée qui fut jamais, et avec son cortège de trivialités, s'impose par la loi des contrastes et des appétits blasés.

II

Parmi les théâtres princiers où la parade eut ses coudées franches et marcha de pair avec les autres spectacles, figurent ceux du duc d'Orléans et du comte de Clermont. Arrière-petit-fils du grand Condé, frère puîné du duc de Bourbon, cet agioteur, du comte de Charolais, un véritable scélérat, voué par son rang de cadet aux dignités ecclésiastiques qu'un tempérament chevaleresque, voluptueux et frivole le rendait radicalement impropre à exercer, le comte de Clermont réunit en sa personne une quintessence d'abus et comme une synthèse de vices sociaux. Une existence aussi singulière donne la clef d'une époque, démontre un régime entier, le juge, le condamne, et, disons-le, justifie son écroulement. Écrémer dès l'enfance, à défaut d'apanage, les plus beaux biens d'église, être en même temps abbé de Saint-Germain-des-Prés (moitié plumet, moitié rabat), soldat par la grâce d'un pape[1] et la volonté du roi, se faire nommer académicien, grand-maître de la franc-

1. « On n'avait point vu en France, dit Voltaire, depuis les cardinaux de La Valette et de Sourdis, d'homme qui réunît la profession des armes et celle de l'Église. Le prince de Clermont avait eu cette permission du pape Clément XII, qui avait jugé que l'état ecclésiastique devait être subordonné à celui de la guerre dans l'arrière-petit-fils du grand Condé. »

maçonnerie, se laisser dominer, ruiner par des filles d'Opéra, gaspiller ainsi trois cent mille livres de bénéfices ecclésiastiques, finir dans la dévotion, après un mariage secret[1], tant de disparates, quoi qu'on en ait, choquent la raison la plus sereine, donnent très exactement la mesure de ce qu'on pouvait se permettre alors. Tout ceci ne va pas au reste sans un amalgame de qualités aimables qui accentuent encore les oppositions : affable, spirituel, bonhomme, brave sur les champs de bataille, bienveillant jusqu'à la faiblesse, magnifique dans ses plaisirs et fidèle à ses amis, ce grand seigneur épicurien ne subit que trop l'influence de son milieu, et l'on se prend à rêver que dans un autre cadre il eût fourni une carrière toute différente. Il s'en faut de si peu souvent que nos défauts de nature ne tournent à bien, que nos vertus initiales ne dégénèrent par l'excès ou ne se rouillent par le non-usage : les uns et les autres sont devant le monde, devant les circonstances, comme le marbre brut devant le sculpteur, et très rares surgissent ceux qui n'abdiquent rien d'eux-mêmes, et qui, au lieu de subir l'empreinte des choses, les pétrissent à leur gré.

Au sujet de ses défaites, de ses maîtresses, on

1. Certain gazetier affirma faussement qu'un prêtre, pour le dégoûter de la Leduc, lui aurait procuré une fillette de quinze ans, par cette belle raison que les plus grands péchés aux yeux de Dieu sont les péchés d'habitude.

chansonnait Clermont, en attendant mieux... ou autre chose : pénitence assez douce pour le général-abbé qu'on voyait sans le moindre mystère passer de la duchesse de Bouillon à la Quoniam, de la Quoniam à la Camargo, cette *admirable gigoteuse, grande croqueuse d'entrechats*, puis s'embarquer dans un faux ménage avec la demoiselle Leduc, qu'il fit marquise et finit par épouser. Le 17 mars 1742, cette nouvelle sultane alla se promener aux Ténèbres de Longchamp, dans une calèche peinte en bleu, tous les fers en argent, attelée de six chevaux nains pas plus gros que des ânes, avec un petit postillon et un petit hussard habillés l'un en veste rouge toute couverte de galons d'argent, l'autre en robe bleue, sabre et bonnet garnis de plaques d'argent. Toute chamarrée de diamants, elle tenait les guides des chevaux, escortée par deux valets de pied déguisés. Cette magnificence blessa si fort les amours-propres féminins et la pudeur publique que les brocards recommencèrent à pleuvoir, et le roi lui-même décocha, dit-on, une épigramme rimée à son cousin M. l'abbé. Quelques jours après, dans la grande loge des danseuses, on examinait les avantages et les inconvénients d'une fortune rapide ; l'une d'elles ayant opiné que les diamants sont la croix de Saint-Louis de cet état, mademoiselle Cartou prit la parole et s'adressant aux envieuses de la Leduc : « Hé ! mes pauvres filles, s'écria-t-elle, vous n'entendez rien à

votre bonheur ; au métier que nous exerçons toutes tant que nous sommes, il est mille fois plus agréable de faire sa fortune sou à sou que d'un seul coup. » Cependant ces extravagances de grands seigneurs s'entassaient obscurément dans l'âme du peuple, contribuant à composer le dossier d'où sortira l'acte d'accusation de la vieille monarchie. Il faut, lorsqu'on étudie le XVIIIe siècle, avoir sans cesse sous les yeux ces onze dernières années qui se dressent en face de l'ancien régime comme la conclusion après les prémisses, comme le juge devant le coupable. Une conclusion extraordinaire en apparence, un juge passionné, d'une âpre logique, qui ignore les circonstances atténuantes, la douceur du pardon et les injustices du droit strict.

Ami des lettres plutôt que vraiment lettré, Clermont eut de bonne heure le goût des choses de l'esprit. D'Alembert raconte qu'à vingt ans il avait, sous le titre de *Société des arts*, institué une espèce d'académie qui devait embrasser tout ensemble les lettres, les sciences et les arts mécaniques. Pour suivre ce projet grandiose, les rédacteurs des statuts prétendaient non seulement marier chaque art mécanique à la science dont cet art peut tirer des lumières, ainsi l'horlogerie à l'astronomie, la fabrique des lunettes à l'optique, mais, par une conception baroque qui rappelle un peu les utopistes de l'île de Laputa, ils avaient imaginé d'accoler chacun de ces

arts à la partie des belles-lettres qu'ils croyaient s'y rapporter le mieux : le brodeur à l'historien, le teinturier au poète. Ce qui est plus sérieux, c'est que notre prince eut toujours la curiosité éveillée de ce côté : il crut même avoir un jour composé une pièce de théâtre, *Barbarin* ou le *Fourbe puni*, œuvre assez médiocre que Collé, sans autre forme de procès, attribue à son secrétaire des commandements, M. Dromgold ; il commença par l'appeler *notre pièce*, puis *ma pièce*, on la joua couramment sous le titre de *la Pièce du Prince*, et il en reçut des compliments, de Collé tout le premier. Quelques années après ce grand travail, il voulut (que ne voulut-il pas ?) entrer à l'Académie française : Duclos, d'Alembert et quelques immortels mis dans le secret, se chargèrent de patronner cette candidature insolite, non sans se demander si l'égalité qui règne dans les séances académiques s'étendrait jusqu'à un prince du sang ; lui, souscrivait à tout, et le roi, consulté, donna son agrément. Les prôneurs manœuvrent, ne divulguent qu'au dernier moment la prétention et leur candidat est élu à la pluralité, non à l'unanimité des suffrages. Le public applaudit, les académiciens se félicitent d'autant plus de cet hommage rendu aux lettres, que Clermont avait affirmé sa volonté d'être reçu en séance publique et communiqué à quelques-uns son discours : il y parlait de « sa vénération pour l'Académie, de son estime pour ceux qui la

composent ». Mais on avait compté sans la conjuration domestique de ses frères et cousins, révoltés à l'idée qu'un des leurs fît acte et profession d'égalité : même ils composèrent un mémoire pour établir qu'un prince du sang ne saurait entrer dans aucun corps sans y occuper un rang distingué, une préséance marquée qui le *tirât de la foule*. Ainsi tiraillé entre l'étiquette et son goût personnel, Clermont s'avisa d'un expédient qui lui permit d'escamoter tant bien que mal la difficulté : un jour d'académie, il se présente à l'improviste, prodigue les caresses à *ses confrères*, les appelle ses amis, leur dit qu'il n'a pu se résoudre à rendre sa réception publique à cause de sa timidité extrême, timidité qu'il n'a jamais pu surmonter quand il a dû parler en public ; pendant toute la séance, il parle de son *respect* pour l'Académie, reçoit les jetons de présence, assure qu'il voudrait en porter un sur lui d'une manière ostensible, comme marque distinctive d'un titre dont il se trouve infiniment flatté ; ce jeton, ajoute-t-il, serait ma croix de Saint-Louis d'académicien. Conclusion : le prince ne revint plus, une fois seulement il fit fonction de directeur, pour présenter à Louis XV un vœu de sa compagnie, et le poète Roy, furieux de cette nomination, qu'il briguait pour son propre compte, décocha au prince cette épigramme [1] :

1. Palissot affirme que Roy mourut des coups de bâton que lui valut son épigramme : ce qui donne créance à cette inven-

Trente-neuf joints avec zéro
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante.
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés assis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

Examinons un peu le style et l'orthographe de cet étrange académicien, qui n'eut que des commencements, et s'arrêta au seuil de toutes choses. Une orthographe fantaisiste, digne de madame Geoffrin et de la duchesse de Chaulnes, défaut très commun alors chez les gens de qualité, brouillés en quelque sorte par droit de naissance avec les règles de la syntaxe, science roturière et de mince intérêt. Voici comme Clermont orthographie un billet à son général en chef, Maurice de Saxe, qui, sans écrire plus correctement, songea aussi à l'Académie : « A Cedan, le 7 avrille 1747 : Je vient dariver monsieur le maréchal et me voila pret a exequter les ordres que vous voudres bien madresser personne ne peut les suivres avec plus de desir de remplir exactement vaux inten-

tion, c'est que Clermont, malgré son caractère paterne, avait, quelques années avant, fait bâtonner un commis de l'octroi coupable d'avoir rempli son devoir vis-à-vis de lui, et que la bastonnade avait entraîné la mort de la victime. (Voir l'excellente étude de M. Jules Cousin, t. Ier, p. 182, t. II, p. 85.)

tions que moy parceque personne ne vous eime M. le marechal plus tendrement que L... » Un style débraillé, style de décadence et de parade, où plaisanteries populaires, images triviales, locutions communes, semblent s'être donné rendez-vous, qui, à lui seul, confesse un abîme entre la société de la duchesse du Maine et celle de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés : « 12 juillet 1747 : Je vous remercie, pays, du compliment que vous me faites sur la dernière bataille, écrit-il à un de ses amis. Je m'y suis démené comme un diable dans un bénitier, et j'ose dire que mes peines n'ont point été inutiles. J'étais goutteux comme un vieux braque ; cela ne m'a pas empêché d'être alerte comme un... de noce (ici un mot ordurier)... Je crois qu'on en dit de bonnes à l'arbre de Cracovie (au Palais-Royal, où se tenaient les faiseurs de nouvelles). Je voudrais bien être sur une des chaises de la brune, à côté de toutes les perruques rousses, pour entendre le haricot qu'ils font de nous tous, et aussi pour y voir passer des paniers. Je crois que cela me réjouirait le blanc de l'œil. Faites mes compliments à tout le monde, dites-leur que je me porte comme le Pont Neuf ou le Pont Royal, selon que vous jugerez celui des deux qui se porte le mieux ; ce sera certainement comme celui-là que je me porte. J'ai fait l'acquisition de deux corbeaux qui sont gros comme des dindons, qui sont noirs comme des taupes, et qui se battent comme

deux diables... Ils viennent de faire la paix sans mon entremise ; mais voilà ma martre qui veut manger ma pie ; ces diables d'animaux-là me feront tourner la tête, ce qui fait voir combien il est difficile de concilier les différentes nations. » Mais n'admirez-vous pas ce chef de corps d'armée qui traîne en campagne toute une ménagerie, sans doute en souvenir de ce singe favori dont, enfant, il avait mené les funérailles à grand renfort de lettres de faire part, d'épitaphes rimées, et en lui élevant un mausolée ?

Un autre favori du prince, mais celui-là témoigne en faveur de sa bonté naturelle, sinon de ses aptitudes au rôle de père adoptif, est ce comte de Billy, fils du premier gentilhomme de sa chambre, élevé, Dieu ou le diable savent de quelle manière, sur les genoux de mesdemoiselles Camargo et Leduc, fieffé mauvais sujet à l'âge de seize ans, nommé colonel du régiment d'Enghien « au sortir de la jaquette », musicien agréable et bon comédien de société, qui meurt épuisé à vingt ans, après avoir fait au lit de mort sa première communion. Clermont, dans ses lettres, le morigène fort doucement, traite ses folies d'enfances mal concertées, exprime l'espoir qu'il finira par épurer sa philosophie en ne donnant à chaque chose que son étendue, et qu'il se lassera « de l'habiller du costume des différentes mascarades qui réjouissent successivement ses différentes idées ». Il voudrait le marier à une riche rotu-

rière, car on n'a point d'état que l'on ne soit riche, et, dans ce siècle d'airain, avec du bien on est de tout, avec de la pauvreté on n'est de rien ; mais les parents de la demoiselle ont eu vent du personnage, et, aux ouvertures du prince, ils objectent fort judicieusement qu'en femmes, Billy ne connaît que des filles ; en gens de condition, que des écervelés ; en bourgeois, que des musiciens. Et voilà le zèle du tuteur mis à néant ; et, si cela continue, se lamente-t-il, « on sera rejeté même de la plus modique héritière des montagnes de Savoie, dont le bien, cependant, ne consiste qu'en une marmotte dormant six mois de l'année dans une boîte de sapin ». Quant au reproche d'aimer la comédie, le prince excuse Cupidon-Billy, car c'est un plaisir aussi innocent que le jeu d'oie renouvelé des Grecs, et, ne pouvant s'empêcher de mêler la note grivoise aux sages conseils, il observe: « Cet exercice émeut les passions, attendrit le cœur, et la dame ne peut que se trouver bien de ces deux effets, qui en procurent un troisième qui a beaucoup de connexité avec l'œuvre de propagation. » Singulière esthétique, bien digne d'un directeur temporel qui va jusqu'à permettre à son pupille *un peu de libertinage, rien qu'un peu*. Le pauvre prince a beau se fâcher parfois, monter sur ses grands chevaux, essayer du style sermonnaire, il se sent mal à l'aise dans ce rôle si nouveau pour lui, et craint peut-être que Billy ne lui oppose sa propre conduite, car la

meilleure leçon est encore la leçon de l'exemple, et on risque de ne pas inspirer la contrition parfaite au pécheur quand on se contente de paraphraser cette maxime commode : « Faites comme je vous dis, ne faites pas comme je fais. » Aussi notre Mentor se contente-t-il de prêcher une morale facile, et se trouve-t-il bien mieux dans son élément lorsque, par exemple, abandonnant le genre prédicant, il raconte les fêtes de Berny, veuves de son aimable Cupidon : « Éole, suivi des aquilons furieux, ravageait encore nos vallons, quand la fièvre impitoyable vous força d'abandonner Melpomène, Terpsychore, Thalie et les marionnettes. La prévoyante saignée, la secourable émétique et la sage rhubarbe vous rendront sans doute brillant de corps, pétillant d'esprit, aux vœux de la troupe, qui a un extrême besoin de vous pour pouvoir commencer les répétitions des jeux prémédités pour le carême prenant. Polichinelle vous appelle à son secours, dame Gigogne vous attend à sa toilette, et Legrand-Maamoubatchoulicaraca, dit le père Duchemin, n'a qu'un cri après vous. Votre tante (mademoiselle Leduc) s'arrache une boucle du chignon chaque fois qu'elle pense qu'elle est éloignée de son neveu ; elle y pense cent fois dans les vingt-quatre heures : c'est cent boucles qu'il lui en coûte par jour, elle n'en a que cinq cents à son chignon : voilà trois jours que vous êtes absent, ce sont donc déjà trois cents boucles qu'elle s'est

arrachées ; il ne lui en reste plus que deux cents. Si vous êtes encore deux jours absent, vous trouverez la pauvre Mathurine chauve comme un chien turc. Mais parlons de vos menuets ; j'assemble actuellement les virtuoses... » — Le style de Gilles niais, comme on disait alors, style macaronique ou graveleux, voilà le domaine ou s'épanche librement la verve du *général des bénédictins.*

Ce n'est pas le lieu de le suivre dans toute sa promenade à travers l'existence, ni de dessiner sa physionomie militaire : vaillant au feu, médiocre ou nul comme stratégiste et tacticien, heureux devant Namur, à Lawfeld, à Raucoux, lorsqu'il a pour chef un Maurice de Saxe, pour conseillers Valfons, Beauvau, Lowendal ; battu à plates coutures lorsque le souffleur s'appelle Mortaigne [1] ; il lui manque le feu sacré, la ténacité, les vertus de réflexion qui font les hommes de guerre. Parfois un éclair, un élan, dignes de son aïeul, quand il va trouver Louis XV malade à Metz, et prend sur lui d'entrer sans permission dans sa chambre ; un mot bien français, lorsque, après la prise d'Anvers, on lui demande s'il imitera le duc de Chartres, le prince de Dombes, le comte d'Eu, le duc de Penthièvre, qui s'apprêtaient à quitter l'armée à la suite du roi : « Il n'y a que les princes qui partent, moi je reste. » Et puis la moquerie de

1. Jomini, *Traité des grandes opérations militaires*, 4e édit., t. II, p. 1 à 38.

soi-même et de son conseiller Mortaigne, tandis qu'il le laisse maître absolu de conduire l'armée de Hanovre à la déroute de Crefeld [1] ; bien avant, le découragement rapide, l'amour-propre blessé, parce que, pour le siège de Berg-op-Zoom, alors réputé imprenable, on lui a préféré Lowendal, un vrai capitaine celui-là, dont la chanson, écho de l'opinion publique, célébrait plaisamment la valeur :

Cti-là qui pincit Berg-op-Zoom
Est un vrai moule à *Te Deum*

Donc, boudant l'ombre de la gloire, Clermont se retire sous la tente en 1747 et s'enterre à Berny [2],

1. « Ce n'était pas la peine à M. de Belle-Isle de m'envoyer un tuteur ; j'en aurais bien fait autant tout seul, disait-il après la défaite. » — En prenant le commandement de l'armée, il écrivit à Louis XV : « J'ai trouvé l'armée de Votre Majesté divisée en trois corps très différents. Le premier est sur la terre ; il est composé de voleurs, de maraudeurs, tous gens déguenillés depuis les pieds jusqu'à la tête ; le second est sous la terre et le troisième dans les hôpitaux. » — En conséquence, il demandait des instructions pour savoir s'il devait ramener le premier corps ou s'il devait attendre qu'il fût allé rejoindre les deux autres. — C'est le cas de répondre : trop d'esprit, c'est-à-dire pas assez : cette frivolité, cette insouciance, ce perpétuel besoin de tourner en plaisanterie les choses les plus graves portent bien l'empreinte du XVIIIe siècle, j'entends de cette partie de la société qui avait perdu son assiette morale.

2. « Berny, maison de campagne du prince, était pour les lettres ce que Sceaux avait été du vivant de la duchesse du Maine... Les auteurs étaient plus empressés d'y faire jouer leurs pièces que sur les théâtres de la capitale, parce qu'ils

maison de campagne de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où, narguant la règle de saint Benoît, il va, pendant dix ans, mener la vie la plus joyeuse et la moins édifiante ; mademoiselle Leduc (l'Altesse) y passe les trois quarts de l'année, fait les honneurs de la table, tient une petite cour. Musique, comédie, figurent au premier rang des plaisirs de Berny ; un orchestre organisé de la même façon que celui de la chambre du roi ; des artistes attitrés, sous la direc-

savaient qu'ils n'auraient besoin d'autre protection pour les faire recevoir que de leur seul mérite, et qu'ils y trouveraient des spectateurs sans partialité et des juges sans prévention : le chevalier de Laurès composa plusieurs divertissements pour ce théâtre ; il y fit représenter une comédie en un acte, en prose, la *Statue*, imprimée depuis peu d'années, et qui reçut du public un accueil aussi favorable que celui qu'elle avait obtenu à la représentation. Les succès de cette comédie et de ses odes l'engagèrent à s'exercer dans le genre du drame lyrique. Il composa pour le théâtre de Berny la *Fête de Cythère*, petit opéra en un acte... Sans intrigue, sans ambition, il se reposait sur la faveur de M. le comte de Clermont, sans songer que la faveur des princes ne dépend pas toujours d'eux, parce qu'ils dépendent eux-mêmes de tout ce qui les environne. Aussi est-il plus dangereux de déplaire à leurs courtisans qu'à eux-mêmes. Le chevalier de Laurès l'éprouva. Dans la distribution des rôles de la comédie de la *Statue*, il donna le principal à la célèbre Gaussin, et ne s'aperçut point qu'une autre actrice très protégée aurait voulu en être chargée. Peu de temps après, un dérangement survenu dans les affaires de M. le comte de Clermont rendit indispensable une réforme dans sa maison, et l'auteur de la comédie fut le premier sacrifié ; il perdit son asile et sa pension, et ne regretta que l'amitié du prince » (*Nécrologe des hommes célèbres* 1780). N'est-ce pas le cas de rappeler ce mot de Jean-Jacques : Les gens de lettres doivent faire trois vœux : pauvreté, liberté, vérité ?

tion de Michel Blavet, flûtiste célèbre et compositeur ; une troupe formée par Duchemin, Rosely et Gaussin, que Collé, dans une note écrite pour lui seul, déclare supérieure à celle de la comédie italienne. Les chefs-d'œuvre du répertoire alternent avec les pochades de Dancourt, les parades de Laujon et Collé. On y joua aussi une comédie de Marivaux, *la Femme fidèle*, demeurée inédite, dont M. Jules Cousin a retrouvé quelques fragments dans un manuscrit de l'Arsenal[1]. Un marquis, prisonnier des Maures, s'échappe fort à propos et rentre au logis, où, après l'avoir pleuré pendant dix ans, convaincue de sa mort et pressée par sa mère, la marquise va épouser Dorante. Présenté sous un déguisement, tremblant de retrouver un cœur oublieux et conquis par un autre, il se fait enfin reconnaître dans une scène où ses sentiments et ceux de sa femme, leurs appréhensions et leurs regrets se déroulent avec délicatesse pour se fondre dans un bonheur sans mélange.

Quant aux bouffonneries de la parade, une lettre de Collé à mademoiselle Leduc donne une idée très claire du jargon spécial qui est propre à ce genre. « Vous m'excuserais, si vous plaît, mamzelle, si l'reste de c'te lett'-ci n'a pas t'un certain stile élégant, c'est que, su vot' respect, je l'écris bonnement et comm' ça m'vient. Zil ne s'agit donc plus que de r'mercier Son

1. Voir à l'Appendice, p. 267.

Altesse de ses bontés qui ont zété si grandes en mon endroit, que quand j'dirais qu'elles ont été extrêmes, ignia là personne pour me démentir, ou faudrait que ce fût zune bête qui n'ait rien vu de ce qui s'a passé, pas vrai ? — Or qu'est-ce qui résulte de là ? Je m'en va t'avoir l'honneur de vous l'dire, mamzelle ; c'est que comme j'suis t'un bon cœur, ma reconnaissance pour Mr le prince sera zéternelle ; c'est-zàdire qu'elle durera non-seulement jusqu'à la fin finale de mes jours, mais t'encore par delà s'il y a pied ; car faut toujours mettre ste condition-là, c'a n'fait point d'mal.

» Quoique j'sois philosophe comme z'un chien, ca n'm'a pas empêché d'avoir des attaques d'amour-propre sur ma pièce ; mais si zelle a évu du succès, je l'dois t'encore plus t'aux acteurs que za la pièce, rapport zà ce qu'ceux qui l'ont jouée sont des comédiens pareils aux Roscius des Grecs ; et zils sont bien différens des comédiens français d'astheure qui sont tous des Rosces modernes. Je n'parle point là des comédiennes qui, zau contraire sont succulentes au Théâtre-Français, pisque les anciens n'se sont jamais servi d'femmes en plein théatre, mais tant seulment d'hommes ; c'qu'est cause, zà mon avis, q'saint Augustin a condamné les espectaques rapport za c't'infamie. »

Dans la troupe de Berny, comme dans les autres grandes troupes de société, chaque acteur a son

emploi, selon ses aptitudes ou ses prétentions. Ainsi Clermont joue : les paysans, rôles à manteau sérieux, financiers ; M. de Montazet : les amoureux sensés, les amis ; M. des Soupirs : les rôles chantants de comédie ou d'opéra ; M. Dromgold : les amoureux, les baillis, les Gilles braillards dans les comédies poissardes ; M. du Blaizel : les grands et petits amoureux ; le baron de Ray : les paysans, les valets, les pères, les grisons, les ivrognes ; Laujon : les valets, les marquis ridicules, les Crispins, les niais, les Isabelles dans les parades, les abbés, les robins et les rôles de charge ; Mademoiselle Leduc cadette (l'Altesse) : les meunières, les soubrettes, les coquettes ridicules, les Cassandres dans les parades ; Mademoiselle Lamy : les premières amoureuses. MM. de Fumel, de Polignac, de Varenne, de Boulainvilliers, de Bonnac, d'Aiguirandes, de Laurès[1] prenaient part à ces divertissements où ils coudoyaient acteurs et actrices de profession, alors comme aujourd'hui fort à la mode dans les salons, plus encore dans les boudoirs. On sait les succès de Jélyotte, de Chassé, et la réflexion d'une vieille duchesse à propos de ces empressements : de mon temps, on recevait quelquefois ces gens-là dans son alcôve ; dans son salon, jamais !

1. *Mémoires* de madame Campan, de Marmontel. — D'Haussonville, *le Salon de Madame Necker*, t. Ier. — Garat, *Mémoires historiques sur Suard*, t. Ier. — *Mémoires* de Madame Necker, t. II. — *Essai sur les femmes*, par Thomas.

Une des étoiles de ce théâtre, madame de Marchais [1], qui brilla aussi dans la troupe de madame de Pompadour, mérite une mention spéciale. Toute petite et mignonne, beaucoup de physionomie, une taille et un pied de poupée avec une tête énorme et de magnifiques cheveux cendrés, aucun de ses traits, observe Marmontel, n'était celui que le pinceau aurait choisi, mais tous ensemble offraient un agrément que le pinceau n'aurait pu rendre. De l'entregent, un esprit subtil et nuancé, l'intelligence très cultivée, un penchant décidé vers les problèmes économiques dont elle savait parler avec grâce, tenant tête aux savants et catéchisant sans pédanterie les ignorants, l'art du silence, le mot propre à la

1. Horace Walpole ne partage pas tout à fait l'enthousiasme général qu'inspire cette femme séduisante. « Madame du Deffand a comblé ses vides et me fournit assez de nouveautés françaises. Vous seriez enchanté de l'une d'entre elles, madame de Marchais ; elle n'est pas parfaitement jeune, elle a la figure d'un colporteur juif, sa personne a quatre pieds de haut, sa tête en a à peu près six, et sa coiffure dix. Son front, son menton et son cou sont plus blancs que ceux d'un meunier, et elle porte plus de guirlandes naturelles que toutes les figurantes de l'Opéra ; son éloquence est encore plus abondante et ses *attentions exubérantes*. Elle parle des volumes, elle écrit des in-folio, en *billets* bien entendu, elle préside l'*Académie*, elle inspire des passions, et elle n'a pas assez de temps pour guérir le quart des blessures qu'elle fait ! Elle a une maison dans une coquille de noix, qui est plus pleine d'inventions qu'un conte de fée ; son lit est au milieu de la chambre, parce qu'il n'y a pas d'autre endroit où il puisse tenir, et il est entouré d'une telle perspective de glaces que, de la première antichambre, vous pourrez voir tout ce qui s'y passe. » (Lettre du 16 septembre 1775 à Georges Selwyn.

chose, au moment, à la personne, tant de dons lui servirent à instituer un salon où grands seigneurs et femmes de qualité ne fréquentaient pas autant qu'elle eût voulu, où dominaient plutôt avec Quesnay les économistes et gens de lettres : c'est le salon du produit net. Lisant beaucoup, elle était la première à railler son goût afin de ne pas laisser aux autres le temps de se moquer : « Je lis tout ce qui paraît, bon ou mauvais, comme cet homme qui disait : que m'importe que je m'ennuie pourvu que je m'amuse ? » Telle qu'elle est, elle paraît délicieuse par elle-même, et belle de la beauté des autres : car il y a des femmes qui savent tirer parti des avantages physiques de leurs amies, de même qu'il y a des beautés d'intelligence, des beautés d'âme et une beauté sociale faite de tous les agréments que procurent une table bien servie, d'élégantes toilettes, une position élevée, des équipages de prix. Ajoutez-y le besoin de plaire, de charmer, une obligeance un peu voulue peut-être, mais effective, une conversation caressante où n'éclatent jamais ces boutades familières à mesdames du Deffand, de Chaulnes, de Luxembourg ; jamais par exemple elle n'eût dit d'une femme dont la crainte de se trouver devant elle paralysait l'esprit : cette crainte-là est la conscience des sots ; elle est bien plutôt de l'école de mesdames de Tencin et Geoffrin. Beaucoup de personnes subirent l'attrait de cette volonté de séduction : Madame Necker, qui entretint

avec elle un tendre commerce d'amitié, la regardait comme une de ces fées enchanteresses qui réunissent à la fois tous les dons de la nature et de la magie. Dans cette prose un peu guindée qui n'exclut pas la finesse, que Voltaire écrasa d'un mot : *le galithomas*, Thomas la présente comme le modèle de la femme aimable telle que la comprit ce siècle. De la femme aimable, oui, mais non de la femme honnête, à moins de se contenter pour celle-ci de cette définition : celle qui n'a eu qu'un amant, ou du moins qu'un amant à la fois. Femme d'un des premiers valets de chambre du roi, situation qui était alors une sorte de charge de cour, Pomone (ainsi l'appellent ses contemporains à cause des superbes corbeilles de fruits de ses jardins dont elle ornait sa table et celle de ses amis), demeura pendant quinze ans l'amie décente et fort impérieuse du comte d'Angivilliers, menin du dauphin, puis directeur général des bâtiments civils. Et, piquante antithèse, on vit l'*ange Gabriel*[1] réaliser, tant que vécut madame de Marchais, le type de l'amant malheureux, troublé lorsqu'elle lui adressait la parole, balbutiant ses réponses, lui dont la conversation, en son absence, avait de l'enjouement, de la chaleur, dont le caractère respirait la fierté ; puis lorsqu'elle l'eut épousé, changement complet, toute l'autorité passant à l'époux, la maîtresse d'hier deve-

1. Surnom de M. d'Angivilliers.

nant aux yeux de tous pleine de déférence et de respect, jusqu'à la révolution s'entend, car à cette époque elle ne voulut point quitter la France, et le laissa fort bien émigrer tout seul. Ce qui permet de supposer que le public, toujours esclave des apparences, prit un jeu savant, le décor de la soumission pour la soumission elle-même. Laisser au mari tous les dehors de l'autorité, le conduire aveuglément en lui persuadant qu'il demeure maître absolu, ne jamais confesser à personne, pas même aux amis intimes, qu'on garde la direction occulte de toutes choses, n'est-ce pas le premier principe de la diplomatie féminine ?

Pour faire face à cette fureur d'amusement qui enivre le beau monde, la verve des inventeurs de plaisir se distingue de mille manières : on imagine des *journées de campagne* où les femmes s'amusent à prendre l'habit et jouer le rôle de maîtresses de café, avec des domestiques vêtus de vestes et bonnets blancs qu'on appelle *garçons ;* le tout émaillé de musique, de pantomimes et proverbes. En 1754, Collé donne à Berny la *Foire du Parnasse*, fête mêlée de parades dont son ami Panard lui a fourni la première idée ; il a, dans le jardin, établi une véritable foire : au fond, en face de la grande rue, un mont Parnasse, au sommet un Pégase, en bas une boutique avec un transparent sur lequel on lisait : « Magasin de chansons. Le sieur Lejoyeux tient la manufacture des

lanlas, des mirlitons, des flonflons, des lanturelus et de tous les vaudevilles anciens et nouveaux, faits et à faire. » Plus bas, à l'entrée d'un des préaux, un opérateur distribue ses drogues sous forme de paquets contenant des plaisanteries innocentes ; vis-à-vis de l'opérateur, un docteur dans une chaire sur laquelle étaient posées les *balances merveilleuses du mérite*. On y pesait les ouvrages des auteurs anciens ou modernes, et le poids servait à déterminer leur mérite : Collé avait glissé du plomb dans la couverture d'un petit Virgile qui, de la sorte, valait plus à lui seul que *le Tasse*, *Télémaque*, *la Henriade* et *le Paradis perdu*. Un petit *Cinna* pesait plus que tout le théâtre des Grecs, une *École des maris* plus que cinq volumes de Regnard, cinq de Destouches et de La Chaussée. Collé ne perdait pas une occasion de marquer ses préférences et ses antipathies littéraires.

On trouvait ensuite huit boutiques pareilles à celles des petites foires parisiennes, où les plus jolies femmes de chambre et des laquais appelaient le client en imitant les boniments des marchands; chacune portait un écriteau illuminé, décoré d'attributs et d'inscriptions. En voici la distribution : 1re boutique à droite : cabaret du Parnasse. A l'enseigne du cocher de M. de Verthamont, vin d'hypocrène à la glace, etc. — 1re à gauche : café du Parnasse, eau glacée du sacré vallon, comédies à la glace, tragé-

dies froides et toutes sortes d'autres rafraîchissements. — 2e à droite : magasin d'hyperboles et de mensonges ; le sieur de Léthargie, poète suivant la cour, compose des odes à la louange de tout le monde. — 2e à gauche : magasin d'amphigouris. Le sieur Galimatias, Allemand, fait tous les opéras nouveaux, les tragédies d'été. — 3e à droite : magasin de fadeurs ; mademoiselle Fadasse, marchande de madrigaux et de pain d'épices, de bouquets pour Iris, etc. — 3e à gauche : la veuve du sieur *de Profundis* fait et vend toutes sortes d'épitaphes à la dernière mode et des épithalames pour les mariages. — 4e à droite : magasin d'ordures ; le sieur Libertini, Italien, fabrique des contes plus forts que ceux de La Fontaine et des épigrammes à la Rousseau. — 4e à gauche : le sieur Roué (Roy), poète satirique, fait et vend des épigrammes au feu d'enfer, du sublimé corrosif et toutes sortes de libelles diffamatoires. — Collé avait composé force chansons, vaudevilles plus ou moins grivois, bouquets, contes, stances que les initiés de la compagnie débitaient alternativement devant chaque boutique. La fête se termina par une parade affichée en ces termes au bas de la loge des danseurs de corde : « la grande troupe des danseurs, sauteurs et voltigeurs du Bas-Parnasse, qui a ennuyé les neuf sœurs et fait bâiller Apollon lui-même avec un succès si prodigieux, ouvrira son théâtre par la première représentation d'*Isabelle précepteur*. » Inu-

tile d'ajouter que les préceptes d'Isabelle n'avaient pas grands rapports avec la morale.

On pourrait dire de Laujon que sa vie fournit un argument en faveur du libre arbitre et de l'utilité de la création : tant de malheurs immérités déposent, hélas ! contre cette croyance ou cette fiction si nécessaire, tant d'incertitudes semblent nous réduire au rôle d'humbles marionnettes conduites par une aveugle fatalité ! Mais voici un homme heureux, et qui, tout compte fait, mérite son bonheur : bienveillant, doux et timide, incapable de faire du mal à une mouche et de goûter la volupté de l'ingratitude, d'une gaîté saine et robuste qui sait résister à la visite passagère de l'adversité, fidèle à ses patrons, complaisant de caractère et de principes, au point qu'il mit cette qualité en axiomes : un vrai trésor pour la société, à la fois auteur, acteur et chanteur, toujours prêt à improviser n'importe quelle bluette en n'importe quel délai, car sa verve, très naturelle et parfois gracieuse, ne s'élève guère au-dessus de la bagatelle, et, de toute son œuvre on relit encore sans ennui sa *Poétique de la chanson* [1], deux petites comédies, *le Couvent*, *l'Amoureux de quinze ans*, quelques jolies chansons : *Ah ! monseigneur*, *n'ayez pas peur !* *le Mot et la Chose* : et c'est tout. Aussi bien, quand

1. Voici, par exemple, la définition qu'il donne de la Chanson, de l'Amphigouri et du Pot-pourri : « La chanson est un petit poème, composé d'une suite de couplets, dont le premier

on écrit pour le monde, on passe avec les applaudissements du monde auquel on s'adresse. Je dirais volontiers que Laujon a le génie du médiocre amusant. Lui-même nous avertit qu'il a abordé tous les genres : *rien par excès, de tout un peu*, et il prend soin de définir sa manière. Les occasions les plus fréquentes des fêtes de société, grandes ou petites, sont en général des objets d'éloges présentés avec gaîté : s'assurer avant tout du ton qui convient le mieux à ses auditeurs, s'informer de leur caractère, de leurs talents et surtout de leurs prétentions, tâcher de saisir quelques nuances, quelques traits oubliés, éviter les redites et particulariser la louange, voilà sa devise, son procédé. Ne lui objectez pas que le temps ne fait rien à l'affaire : c'est son excuse familière, celle qui lui a le plus souvent réussi. Point de

annonce le sujet et le rythme qui doit servir de modèle aux couplets suivants. Chacun de ces couplets doit avoir son exposition, son nœud et son dénoûment, de manière que le dernier soit toujours le plus saillant et que la réunion de tous gradue l'intérêt jusqu'au moment qui complète le sujet indiqué par le titre de la chanson. — L'amphigouri est une parodie composée d'un mélange bizarre et burlesque de mots qui ne présentent que des idées sans ordre et qui, n'ayant aucun sens suivi ni déterminé, ne sont remarquables que par l'extrême régularité des rimes, par l'observation la plus fidèle de la prosodie musicale, de ses césures, et des repos et suspensions auxquels l'air asservit le parodiste. — Les chansonniers entendent par le pot-pourri un mélange, plutôt parodie que chanson, composé de plusieurs airs de différentes mesures et réunis pour compléter le sujet qu'ils traitent, genre qui prête au comique plus qu'au sérieux.

compliments parasites : a-t-il affaire à un général heureux, un favori du dieu Mars, comme on disait jadis, qu'il célèbre ses traits de bienfaisance, ses vertus sociales ; une femme est-elle l'héroïne de la fête, qu'il vante les charmes de son esprit, ses talents, plutôt que sa beauté. C'est ainsi que Laujon écrivit son *Amoureux de quinze ans*, composé pour Chantilly, en l'honneur du mariage du duc de Bourbon avec Mademoiselle, fille du duc d'Orléans ; celle-ci avait six ans de plus que son très jeune époux ; ce gentil et frêle ouvrage réussit au théâtre, parce qu'il était sans prétention, bien joué, et rempli de vaudevilles, qui, observe Grimm, tournent toujours la tête au parterre. C'est ainsi qu'il donna *le Couvent*, la première comédie sans hommes qui ait paru au théâtre, où, prenant exemple sur Gresset, il peint avec agrément les graves riens, les mystiques vétilles de la vie religieuse (*il est aussi des modes pour le voile*). Elle fut intercalée dans une *fête de convalescence* offerte à Madame Élisabeth par ses compagnes et amies qui s'improvisèrent garde-malades pendant son inoculation, actrices après la guérison. Avec une fidélité scrupuleuse, Laujon rappelle les passages successifs de la crainte à l'espérance, de la sécurité à la joie ; il met en scène la première promenade de la princesse, sa visite à la maison des sœurs de charité ; on le présente lui-même, avec une escorte de villageois, sous le titre de vieux concierge, il la

régale de chansons rustiques, raconte en vers sa maladie, lit la lettre d'un amoureux anonyme de Madame Élisabeth, qui n'est autre que Caffé, son cheval favori. Comme on voit, cet aimable homme n'est jamais pris sans vert, et sa tête fait l'effet d'un bazar universel de plaisirs mondains, où les articles à vingt-neuf sous occupent presque tous les rayons.

Dès l'enfance, il a la vocation du bonheur et de la poésie : au collège Louis-le-Grand, il devient pour la vie l'ami de Turgot, surnommé *le jeune penseur ;* à peine adolescent, déjà passionné de spectacles, de chansons, il obtient ses entrées à l'Opéra-Comique, compose une parodie de Thésée, qui, grâce à la collaboration de Favart, a cinquante-deux représentations sur le Théâtre de la Foire. Son père, qui le destine au barreau, lui inflige mainte semonce au lieu de compliments, lorsqu'il apprend que, prôné par Duclos et Crébillon chez MM. d'Argental, Hénault et d'Ayen, son héritier a été présenté à madame de Pompadour par madame de Villemur. Cependant la marquise ayant parlé de Laujon à Clermont, celui-ci manifeste le désir de l'entendre ; mais, devant lui, Laujon se trouble au point de ne pouvoir articuler une parole. Sachant par lui-même ce que la timidité ôte de ressources, le prince s'empresse de le réconforter : « Il faut, dit-il gracieusement, lui laisser le temps de rasseoir ses sens. Grave auteur, quand nous aurons dîné ensemble, vous serez moins ému. »

Au dessert, Laujon, un peu ragaillardi, chanta quelques chansons fort applaudies, et lorsque Prault voulut le ramener à Paris, Clermont, qui l'avait pris en goût, déclara qu'il coucherait à Berny. « Ah ! monseigneur, objecte Laujon, mon père, ne me voyant pas revenir, sera inquiet. — Soyez tranquille, je charge Prault de le prévenir que je vous garde encore quelques jours et que je vous ferai conduire chez vous. — Ah ! monseigneur, quelle joie ! mais comme je ne m'attendais pas à tant de bonheur, je n'ai pas apporté mon bonnet de nuit. — Nous vous en prêterons, » s'écrient les gentilshommes du prince, et tous de le cajoler, de lui faire leurs offres de service, en peignant les plaisirs de Berny. Le lendemain, après une partie de chasse, le nouveau favori confesse sa répugnance pour le droit ; vite une lettre du prince déclarant qu'il désire se l'attacher comme secrétaire de son cabinet ; et le père Laujon d'ouvrir de grands yeux, et de s'émerveiller à l'idée qu'une chanson conduit plus vite à la fortune que la profession d'avocat. Pour comble de bonheur, *Daphnis et Chloé* fut trois mois après représenté à l'Opéra, et si bien accueilli que le roi désigna Laujon comme un des trois auteurs destinés à travailler pour ses Petits Cabinets. Secrétaire des commandements du prince en 1750 [1], secrétaire général de son gouvernement

1. Il avait eu pour prédécesseurs dans cette charge Moncrif, Pelletier, Delaunai. Moncrif tenait de sa mère une rare habi-

de Champagne et de Brie, il trouva la même charge, à la mort de son protecteur, auprès du duc de Bourbon, fils du prince de Condé. Dès lors, il organisa

leté à se pousser dans le monde et ses ennemis prétendirent que Mercure n'avait pas moins qu'Apollon contribué à sa rapide fortune. Sa candidature académique fit surgir nombre d'épigrammes, et voici l'une des plus honnêtes :

AUX ACADÉMICIENS.

Si vous ne choisissez Moncriffe,
Clermont vous montrera la griffe,
Mais quand Moncrif sera reçu,
Apollon montrera le...

Moncrif fut élu le 27 décembre 1733. Tout n'était pas complaisance dans son caractère, mais sa droiture lui servait autant que sa souplesse. Il avait averti la duchesse douairière, mère de Clermont, pour qu'elle empêchât son fils de se faire nommer généralissime en Allemagne et de se ruiner en frais de représentation. Le prince abbé eut vent de ce qu'il regardait comme une trahison, et le congédia. Sa disgrâce tourna au mieux, car il devint lecteur chez la reine et l'homme indispensable, le Malézieu des petits appartements.

Voltaire lui écrivait en 1732 : « Il faut se lever de bon matin pour voir les Princes et messieurs leurs confidents. Il n'y a pas moyen, mon cher Moncrif, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une proposition hardie, c'était de m'aider à travailler auprès de Son Altesse pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de sa présence. Madame de Fontaine-Martel disait à ce propos.

Puisse-t-il sans cérémonie,
Au saint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les arts dont lui seul est l'appui.
Ah ! s'il venait dans cet asile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui.
Que des trois rois de l'Evangile...

Les soupers littéraires de madame de Fontaine-Martel ne

toutes les fêtes de Chantilly [1]. La révolution détruisit sa position : bien qu'il n'eût rien amassé, il n'importuna personne, et, dans les heures critiques, il ven-

furent pas moins courus que ceux de madame de Graffigny et de madame Geoffrin. Voltaire les célébrait avec enthousiasme

Vous aurez au lieu de Vigiles,
Des soupers longs, gais et tranquilles ;
Des vers aimables et faciles
Au lieu des fatras inutiles
De Quénel et de Le Tourneur ;
Voltaire, au lieu d'un directeur ;
Et, pour mieux chasser toute angoisse,
Au curé préférant Campra,
Vous avez loge à l'Opéra
Au lieu de banc à la paroisse. »

1. Ch. Brifaut (Passe-temps d'un reclus) raconte très agréablement de quelle manière Laujon entra à l'Académie; le récit est un peu long, mais il a bien de la grâce et fait honneur à Laujon non moins qu'à Brifaut et Delille. « *Cinna*, *Cinna*, est-ce une bonne tragédie, me demandait la princesse T..., noble Sarmate, sortant d'une représentation du vieux chef-d'œuvre. — Mais, lui répondis-je, la pièce a cette réputation depuis cent cinquante ans; il serait difficile de la lui ôter, à cause de la prescription. Cependant si vous voulez qu'elle soit mauvaise ! — Mauvaise ou non, elle m'a ennuyée à tel point que j'en bâille encore. — C'est un grand tort de l'auteur. J'en suis fâché pour lui. Que voulez-vous ? On n'a pas toujours la main heureuse; s'il revenait au monde, il ferait sans doute mieux, ce bon Corneille. — Je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit, c'est fini. Votre Corneille et moi nous n'aurons plus de rapports ensemble. — Quelques jours après, je la vis enchantée, ravie, enthousiasmée d'*Héraclius*, qu'elle était allée voir malgré son parti pris. « Ah ! voilà une pièce, s'écriait-elle. A la bonne heure ! C'est ainsi qu'il faut les accommoder. On n'a pas le temps d'y respirer, vraiment. J'en ai les nerfs dans un état d'agacement, moi qui ne sens jamais mes nerfs. De huit jours je ne m'en remettrai. Quel plaisir ! Vive Corneille ! » — Le lendemain, dînant chez M. Sage, je rendis compte de ces deux dialogues devant un vieillard aimable et gai qui avait voué un culte à

dait ses livres qu'il rachetait parfois plus cher qu'il ne les avait cédés. Sa femme lui reprochait de chanter encore des chansons : il les composait en cheminant, et les rues devenaient ainsi pour lui *les sentiers du Parnasse.* En 1807, Laujon fut élu membre de l'Institut à la place de Portalis : présenté à l'empereur, il perdit la mémoire et ne sut pas même décliner son nom ; on peut croire que Napoléon ne lui sut pas mauvais gré de cette émotion ; les grands croient volontiers à l'éloquence de la timidité qui leur semble le frappant témoignage de leur prestige, de la véné-

Corneille. C'était le chansonnier Laujon... Lui et tous les convives rirent de bon cœur des goûts et des dégoûts de la grande dame, ce qui donna occasion de passer en revue les tragédies du grand homme. Quand on en vint à *Rodogune*, le joyeux faiseur de flonflons nous intéressa vivement par le récit d'une anecdote inconnue, et qui mérite place dans l'histoire du théâtre français. « J'avais dans ma bibliothèque, nous dit-il, un curieux roman écrit en latin, au moyen âge, par un moine qui ne manquait pas de talent, comme vous allez voir. Sa fable, très intéressante et très fortement conduite, sauf d'assez nombreuses invraisemblances, offrait des rapports si remarquables avec le sujet de *Rodogune*, qu'il était difficile de ne pas croire que Corneille avait eu connaissance de l'ouvrage. Les incidents de la grande scène du poison, le dialogue même, tout dénonçait le plagiat, chose permise quand elle est avouée, *sinon*, *non*. Je ne sais, ajoute Laujon, comment M. de Voltaire apprit que j'étais possesseur de ce trésor littéraire. Or vous jugez bien qu'il ne perdit point de temps, lui, commentateur de Corneille, pour m'en faire demander communication, promettant de le garder très précieusement et de me le renvoyer au plus tôt. Comme je me défiais de l'usage auquel il destinait l'œuvre en question, je refusai net. Instances, prières, cajoleries, louanges, tout échoua devant mon inébranlable résolution. Il eut beau recourir aux mille ruses de son esprit

ration qu'ils inspirent. Il n'en allait pas de même avec un autre académicien qui, interrogé par un autre césar si Brifaut avait du talent, répliqua hardiment : « Sire, nous avons tous du talent. »

III

Voici un autre divertisseur du XVIIIe siècle, le *Corneille de la parade*, Collé [1], nature morale moins

charmant, m'offrant de plus tout l'argent que je voudrais, tout le crédit dont il disposait. Plus il redoublait ses instances, plus mes soupçons augmentaient. Je tins ferme, mais je n'en restai pas là : pour que le précieux ouvrage tant convoité ne donnât pas lieu à quelque scandale dramatique après ma mort, pour qu'il ne fût pas commis, par défaut de précaution de ma part, aucun crime de lèse-majesté cornélienne, je le brûlai. » — Ce bon petit homme, nous lui battîmes des mains, nous le remerciâmes à frais communs de l'à-propos de son autodafé ; entre autres notre aimable abbé Delille qui embellissait cette table de sa présence. Peu après, celui-ci sut prouver très efficacement à Laujon l'estime qu'il lui avait conservée pour son honorable procédé. — Une place vaquait à l'Académie française. Notre Laujon s'avisa de la lorgner avec envie. Il se mit sur les rangs, armé de son mince recueil de couplets. Son ambitieuse candidature allait être repoussée par l'immense majorité des dieux de l'Olympe littéraire. Le chêne prit la défense du roseau. — « Eh ! Messieurs, dit Virgile second, nous savons tous où il va ; laissons-le passer par l'Institut. (Laujon avait quatre-vingt-trois ans.) Ce mot heureux fit tomber la couronne sur le front de l'octogénaire. »

1. *Journal et Mémoires* de Charles Collé, 3 volumes in-8°. Firmin-Didot, 1868. — *Correspondance* inédite de Collé, 1 vo-

aimable (ses coups de boutoir secrets envers ses bienfaiteurs donnent meilleure opinion de son esprit que de son cœur), talent fort supérieur à Laujon, et, s'il était permis de hasarder une telle comparaison pour des écrivains de second ordre, il y a entre eux toute la distance de l'original à la copie, de la gravure en relief à la gravure en creux. Encore n'ai-je entendu blâmer que son attitude à l'égard de certains personnages qu'il flagornait par devant, décriait par derrière, estimant sans doute que leurs grâces trop chèrement payées n'étaient que des restitutions du hasard à l'intelligence, et raisonnant à la façon de Duclos qui prétendait que les puissants craignent les gens de lettres comme les voleurs craignent les réverbères. Un disciple de Gall eût vainement cherché sur son crâne la bosse du respect, mais la causticité railleuse et la gaîté, le sens pratique et de solides vertus bourgeoises devaient marquer ce cerveau de leur forte empreinte.

Gaîté sincère et débordante, qui sort du plus profond de l'être, que Collé inspire et qu'il éprouve,

lume in-8°, Plon. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. VII. — Trois articles de mademoiselle de Meulan dans le *Publiciste* de l'an XIV. — Recueil complet des chansons de Collé, Paris, 1807. — *Théâtre de société*, 3 volumes. — *Vie de Piron*, par Rigoley de Juvigny. — Lenient, *la Comédie en France au* XVIIIe *siècle*, t. II. — *Parades inédites* de Collé, in-12, 1864, — *Théâtre des boulevards*, 3 volumes. — Barrière, *la Cour et la Ville*. Voir, dans le tome Ier du journal historique de Collé, la liste complète de ses ouvrages.

gaîté d'action, de parole et d'écriture, qui va d'un pôle à l'autre, du sourire des délicats à la licence, à la charge populaire [1]. Un jour qu'il cheminait dans la rue avec un de ses amis, ils voient arriver deux aveugles qui marchaient ensemble, se conduisant l'un l'autre. L'idée peu charitable de se réjouir à leurs dépens surgit dans la tête de Collé, et nos bons drilles l'exécutent sans désemparer. Tous deux, en véritables disciples de la gaie science, tenaient à la main un bouquet de roses ; le premier attache le sien au bout de sa canne, le second plonge la sienne dans certaine substance qu'ils rencontrent à point nommé. Leur plan bien tiré, les voilà qui commencent à marcher à reculons, bien doucement, tenant à deux mains leurs cannes qu'ils portent le plus près possible du nez des deux aveugles. — « Voilà une bien mauvaise odeur, remarque aussitôt un aveugle. — Comment ! s'étonne l'autre, c'est l'odeur de la rose. Eh ! mais, quoi donc ? Effectivement, je commence à m'apercevoir que cela pue beaucoup. » Les deux mystificateurs avaient changé de canne, et les deux mystifiés de sensation. « Tu as raison, opinait le premier, je crois qu'il y a aussi de la rose. — Non, plus à présent, » reprenait l'autre. Nouveau changement de cannes,

1. « Je le vois encore d'ici, ce bon Collé, avec son grand nez et sa petite perruque, sa mine étonnée, son air grave et son imperturbable et sérieuse gaîté, se divertissant de tout et ne riant de rien. » (PAULINE DE MEULAN.)

nouvelles exclamations, et les possesseurs de ces odorats désorientés auraient fini par se prendre aux cheveux si les deux amis n'avaient laissé ces pauvres gens tranquilles en leur octroyant une large aumône.

Collé avait, avec Piron, Monticourt, Crébillon fils et Gallet, fondé le premier dîner du Caveau [1]. Un de leurs statuts ordonnait que chaque convive fût tour à tour l'objet d'une épigramme ; la jugeait-on bonne, le patient buvait un verre d'eau à la santé de son censeur ; si mauvaise, l'auteur lui-même devait l'avaler. Sentence pénible assurément pour des gaillards accoutumés à mépriser le vin des grenouilles et à humer la purée septembrale ; il fallait entendre Panard, le père du vaudeville moral, se lamenter plus tard qu'on eût enterré Gallet, son inséparable, au Temple, sous une gouttière, lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu un verre d'eau. Un soir donc qu'ils avaient copieusement fêté Bacchus, Collé et Gallet

1. Une épigramme de Crébillon fils contribua à dissoudre cette société. Duclos ayant demandé à Crébillon père quel était le meilleur de ses ouvrages : « La question est embarrassante, répondit-il, mais (montrant son fils) voici le plus mauvais. — Pas tant d'orgueil, s'il vous plaît, monsieur, riposte celui-ci, attendez qu'il soit prouvé que tous ces ouvrages soient de vous. » (La calomnie les attribuait à un chartreux.) La compagnie ordonna le verre d'eau pour tous les deux ; Crébillon fils but le sien, mais son père, outré de l'allusion, sortit et ne revint plus. Parmi les autres sociétés joyeuses qui, au XVIIIe siècle, propagèrent la chanson, il faut mentionner encore les dîners du fermier général Pelletier, le second dîner du Caveau, les Dîners du chirurgien Louis, les Mercredis ou gobe-mouches et les Dîners du Vaudeville.

offrirent à Piron de le ramener à son logis ; il refuse, ils insistent, lui représentent que les rues ne sont pas sûres, que son bel habit de velours pourrait tenter les voleurs. « Ah ! s'écrie Piron, c'était mon habit que vous vouliez reconduire! Que ne le disiez-vous plus tôt. Tenez, le voilà ! » Et de gagner le large, tandis que ses compagnons se pâment. Quelques instants après, le guet le ramène, les prend pour des voleurs, et comme Piron se garde bien de détromper les archers, le sergent leur fait mettre les menottes, jurant qu'ils seront pendus, *s'il ne leur arrive pis.* Piron change alors de ton, essaie vainement de dissuader l'escouade, on arrive chez le commissaire, le clerc qui le remplace fait à son tour la sourde oreille, annonce qu'il va dresser procès-verbal. « Dépêchez-vous donc ; je vous aiderai à le mettre en vers si vous voulez ? — Pas tant de verbiage ! Votre nom ? Que faites-vous ? — Des vers. — Vous vous moquez encore de moi ! Et vous ! — Des chansons, répond Gallet, je suis chansonnier et épicier en gros. » Collé à son tour : « Ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage ; mais lorsque les couplets de ce monsieur sont bons, je les chante, et aussitôt il entonne ce refrain :

Avoir dans sa cave profonde
Vins excellents en quantité,
Faire l'amour, boire à la ronde,
Est la seule félicité.

Montrant ensuite Piron : « Et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame. » Et soudain il déclame :

J'ai tout dit, tout, seigneur, cela doit vous suffire ;
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En même temps, Collé s'avance en héros vers la garde qui rit à gorge déployée. Ahuri, suffoqué de colère, le clerc seul ne comprend point, et court éveiller le commissaire. Celui-ci descend enfin et recommence l'interrogatoire. « Votre état ? demande-t-il à Piron. — Poète. » Et Piron lui reproche de ne pas le connaître, lui l'auteur des *Fils ingrats* et de *Callisthène*. « Que parlez-vous de pièces de théâtre ? s'exclame le commissaire ; savez-vous que Lafosse est mon frère et qu'il en a fait d'excellentes ? » Plus sagace que son clerc, il eût bien vite démêlé l'imbroglio et invita les trois compères à venir le samedi suivant dîner et manger des huîtres, « Oh ! mes amis, dit Piron, rien ne manque à ma gloire ; j'ai fait rire le guet. » Le lieutenant de police ayant eu vent de la plaisanterie, fit venir Piron qui l'amusa infiniment.

De semblables historiettes portent l'estampille d'un caractère. Collé adore Boccace, Rabelais, Molière, Clément Marot, les contes de La Fontaine, les chansons d'Haguenier ; tout, dans le creuset de son intelligence, se fond en parades, chansons, facéties, et, Corneille excepté, il ne verra dans la plus belle tragédie qu'un sujet de plaisanterie. D'ailleurs, il ne

sent point le prix des beaux vers et ne fait guère plus de cas d'un poète que d'un homme qui *soufflerait dextrement des pois dans une sarbacane*. Il parodie Alzire, il parodiera la scène d'Athalie et de Joas [1], il aurait parodié la création, le jugement dernier, et comme la cour et la ville se délectaient de ses grivoiseries, il allait toujours son train [2]. Il y a des gens auxquels une fleurette révèle le royaume de l'idéal ; il en est d'autres qui après avoir fait le tour du monde, n'ont distingué qu'un singe et retenu que sa grimace.

Malgré deux tentatives honorables dans le domaine de la comédie sérieuse et de la comédie historique,

1. Transformé en sacristain et interrogé sur ses passe-temps, Joas répond :

> Je sers la messe aussi dans les belles églises,
> Et j'en chasse les chiens quand ils font des sottises.

2. Haguenier, secrétaire des commandements du régent passait pour le meilleur chansonnier de son temps ; il avait composé le couplet suivant pour les petits soupers du prince :

> Dormir est un temps perdu :
> Bien fou qui s'y livre.
> Prends, sommeil, ce qui t'est dû,
> Mais attends que je sois ivre !
> Saisis-moi dans ce moment,
> Fais-moi dormir promptement ;
> Je suis pressé de vivre.

Le régent le remercia : « C'est mon caractère que tu as voulu peindre et je le trouve fort ressemblant ; j'ai même donné ces vers comme de moi hier à souper et je crois que tu en seras fort aise. — Point du tout, monseigneur, puisque je m'en suis fait honneur vis-à-vis de mes amis. » La dispute

Collé se considéra toujours comme un soldat de fortune dans les lettres, et très modestement il refusa une candidature à l'Académie française que lui offraient en 1763, après le grand succès de *la Partie de chasse d'Henri IV*, Duclos et le duc de Nivernois. Ce Gaulois de vieille roche ne songeait pas tout d'abord à être auteur ; seul l'attrait du plaisir enfante ces parades, ces chansons, cette tragédie burlesque de *Cocatrix* et *autres breloques*, qui rappellent les *Fatrasies* de Rutebeuf, les *Coq-à-l'âne* de Marot, et jaillissent de son imagination, en dépit des solennels arrêts de Ronsard, Malherbe et Boileau. Un de ses amphigouris eut l'honneur de mettre en défaut la sagacité de Fontenelle.

Qu'il est beau de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est beau de se rendre !
Quand le bonheur est suspendu !

s'échauffe, le régent menace Haguenier de lui retirer sa place. « Monseigneur, je ne sortirai jamais de chez Votre Altesse par une plus belle porte. » Le prince, outré, le congédia, avec défense de se dire l'auteur de la chanson, et Haguenier se vengea par ce couplet :

Son Altesse me congédie
Après l'avoir vingt ans servie ;
Ce trait nous fait très peu d'honneur,
Nous devions tous deux nous connaître,
S'il perd un foutu serviteur,
Ma foi, je perds un foutu maître.

Voltaire, plus difficile à satisfaire que d'autres juges, prétendit que les vers d'Haguenier étaient des *chansons à boire... de l'eau.*

Par un discours sans suite et tendre,
Egarez ce cœur éperdu ;
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

« Eh ! grosse bête, sourit madame de Tencin, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias ? — Il ressemble si fort à tous les vers que j'entends lire et chanter ici, reprit le bel esprit, qu'il n'est pas surprenant que je me sois mépris. »

Encouragé par Crébillon fils et ses amis, Collé prit son essor et s'éleva rapidement jusqu'au genre où il devait exceller : la petite comédie satirique et réaliste. Lisez *la Vérité dans le vin*, *la Tête à perruque*, *le Galant escroc* [1] : dans cette peinture trop crue, poussée jusqu'à la caricature, des mœurs qu'il devait le mieux connaître, celles des gens de robe, abbés, jeunes seigneurs, libertins, dans ces scènes où la folle verve et la malice du dialogue accentuent encore la hardiesse des confessions, on retrouve un trait

1. Dans *le Galant escroc*, le comte emprunte au mari deux cents louis pour avoir sa femme qui a mis cette condition, puis il s'amuse à lui vanter ses charmes secrets, fait rendre par celle-ci les deux cents louis et chante cette définition de l'amour tel qu'on le comprenait dans un certain monde :

Se prendre et se quitter sans cesse,
S'arranger par désœuvrement,
Enfin pour faire quelque chose,
Changer tous les huit jours d'amant ;
Avant ce temps souvent être infidèle ;
N'est-ce pas dans le monde de ce jour
Ce qui s'appelle de l'amour ?

commun à toutes ses œuvres, l'absence complète du sens moral en littérature, ce goût de la gravelure qui persista chez lui au point qu'il ne peut s'empêcher de parsemer de grivoiseries les conseils pratiques que, vieillard, il adressait à un jeune parent quasiment adopté par lui. Voilà la tare indélébile, le péché originel dont il ne saurait se purger. Henri Heine, parlant d'un peintre belge, regrette que ses plus nobles tentatives vers l'idéal demeurent presque toujours gâtées par quelque grossièreté imprévue, et il lui semble que l'artiste, en s'envolant au ciel, traîne attaché à ses jambes un quintal de fromage de Hollande. Sans aucune vergogne, Collé intitulera le recueil de ses pièces : *Théâtre de société*. Quelle société ? dira-t-on. Hélas ! la meilleure, celle du duc d'Orléans, du comte de Clermont, et les femmes elles-mêmes assistaient quelquefois à ses spectacles de parade. Qu'il accommode sa prose au goût du public, j'y consens ; mais, pour Dieu, qu'on ne l'appelle plus, en manière d'excuse, un *cynique mitigé !* Qui donc, à ce compte-là, serait un cynique sans épithète ?

Dans *la Tête à perruque*, nous voyons deux femmes de robe, la baillive, l'élue prendre des libertés *honnêtes*, *mais gaillardes*, avec un vicomte et un chevalier invités par elles à souper (les libertés honnêtes de Collé ressemblent fort aux *honnestes grandes dames* de Brantôme). Pour mieux se divertir, les quatre amoureux ont placé sur un fauteuil la tête et la

robe du bailli; mais ledit bailli, qu'on croyait absent revient à la sourdine, se cache dans sa robe et avec une patience de chat, il écoute sans sourciller les lazzis dont on l'accable. Par exemple, la baillive régale l'auditoire de ce couplet :

Jean, c'est comme on nomme mon homme.
Est un Jean... écoute s'il pleut,
Son père le fit gen... tilhomme,
La nature Jean... qui ne peut.
Sa valeur... un Jean qu'on assomme,
Un Jean de Nivelle, un vrai Jean;
Moi, cher amant, vous savez comme
Avec vous, encore hier, j'en
J'en fis un Jean,
J'en fis un Jean.

Et le vicomte de répondre sur le même air :

Nos dieux dans le bel âge
Sont l'amour et les ris,
Mais le seul cocuage
Est le dieu des maris.

La baillive s'adressant à la perruque : « A ta santé, cocu! » Le bailli passant la tête par la fente de la robe : « Je te remercie, coquine! » Tous s'enfuient, et la pièce finit sur cette belle moralité. D'après cette comédie de Collé, on jugera aisément du ton de ses parades. D'ailleurs, il imite à miracle le cailletage insipide de ces femmes qui, voulant attraper les belles manières, se font un jargon et un *diable de*

style tout cousu d'exagérations, d'hyperboles et de superlatifs : plus d'une fois les précieuses ridicules de son temps l'ont heureusement inspiré.

La *Vérité dans le vin*, son chef-d'œuvre, contient quelques scènes fort joliment filées, celle par exemple où, mécontent de voir sa femme rompre avec l'abbé, le président lui reproche de le brouiller sans cesse avec ses amis : depuis deux ans, onze ou douze ont ainsi défilé, qui ne remettent plus le pied chez lui et n'ont pas même l'air de le reconnaître quand ils le rencontrent. Madame la présidente, déjà arrangée avec un autre, essaie-t-elle de le dégoûter de l'abbé en lui parlant de ses entreprises galantes, rien ne peut ébranler sa confiance, et lorsque, au milieu des effusions de l'ivresse, l'abbé s'accuse en pleurant de l'avoir trahi, ce parangon des maris s'indigne et le chasse comme un vil calomniateur. C'est par cette comédie que Collé entra dans la familiarité du duc d'Orléans. Le prince lui avait fait exprimer le désir qu'il la lût : mais il ne se souciait plus autant de *s'enducailler ;* ayant éprouvé des mortifications d'amour-propre, il se repentait de s'être jadis *commis*, *lui*, *naïf plébéien*, *dupe de sa naïveté*, avec quelques jeunes seigneurs, *fous et ingrats patriciens ;* l'un d'eux, le confondant avec Gallet, ne l'avait-il pas traité d'usurier. Il s'était promis, leur avait déclaré qu'il ne *voyagerait* plus avec des gens de condition, et se tint parole du mieux qu'il put, en refusant les sou-

pers qu'ils ne cessaient de lui proposer. Le voilà donc qui rumine un prétexte adroit pour ne pas lire sa pièce, et celui qu'il imagina éclaire assez bien cet esprit positif, ennemi des vaines spéculations; on y retrouve le fils de l'ancien procureur au Châtelet, le commis à gros appointements de M. de Meulan, receveur général de la généralité de Paris, son premier protecteur et son hôte. Il répondit à M. de Montauban, l'envoyé du prince, qu'il ne méritait pas tant d'honneur, que sa comédie n'était nullement d'un goût qui pût convenir à son altesse ; ce n'étaient que mœurs bourgeoises, une *polissonnerie*, une *farce*, il n'avait plus le sot amour-propre de montrer ses ouvrages et ne voulait point ajouter ce ridicule aux autres; toutefois si M. le duc de Chartres voulait donner sa parole de demander pour lui des sous-fermes pour cinquante ou soixante mille livres, ce motif, *d'une ambition raisonnable*, le déterminerait sur-le-champ à lire tout ce qu'on voudrait. Le bon apôtre n'oublia point d'intéresser M. de Montauban au succès en lui promettant le tiers des sous-fermes qu'il obtiendrait. Le soir même, à sa grande surprise, il apprit que le prince consentait. « J'allais m'asseoir, observe Collé, sans que M. de Chartres m'en eût donné la permission, lorsque, me prenant sur le temps, M. de Montauban lui dit avec précipitation : « *Le prince veut-il bien permettre qu'il soit assis pour lire?* » M. de Chartres répondit : « *Qu'il s'assoie* », et ma foi, je

crois que je l'étais déjà, ou du moins, je m'asseyais dans l'instant. »

Un faux-fuyant brusque et baroque, voilà donc l'origine de la fortune de Collé, la cause de son bonheur : cent mille livres environ qu'il tira de la ferme d'Orléans le mirent en état d'épouser une femme qui fit le plaisir et la félicité de sa vie : pendant quinze ans, à partir de 1748, il devient le pourvoyeur patenté du prince et fait jouer ses pièces sur ses divers théâtres, à Bagnolet, faubourg Saint-Antoine, faubourg du Roule. La salle du faubourg du Roule, construite sous les ordres de Pierre, premier peintre du prince, figurait une espèce de ruine d'un amphithéâtre romain ; comme on la trouvait trop noble et taillée dans le grand, Pierre répondit qu'il l'avait faite pour le maître et non pour les comédies qu'on devait y jouer. Au spectacle d'inauguration, le 7 février 1755, on donna *les Adieux de la parade*, prologue en vers libres, suivis de *Nicaise*, un compliment de *Léandre*, des annonces [1] et *l'Amant poussif*.

1. Voici quelques-uns des couplets chantés par le duc d'Orléans dans les annonces :

Amans qui marchez sur les traces
Des jeunes seigneurs de la cour,
Ayez de l'esprit et des grâces ;
Il en faut pour faire l'amour.
Tout consiste dans la manière
Et dans le goût,
Et c'est la façon de le faire
Qui fait tout.

sif, parade : les rôles dans *Nicaise* étaient remplis de la manière suivante : *Bartholin*, M. le duc d'Orléans; *sa femme*, mademoiselle Gaussin ; madame Jérôme, mademoiselle Fouel. Quatre garçons de noce : MM. de Montauban, le vicomte de La Tour-du-Pin, Saint-Martin et Collé. C'était l'usage alors de faire précéder les comédies de société d'un compliment. Collé débita celui-ci *ridiculement en tremblant comme un enfant :*

« Messieurs, la comédie à grands sentiments peint les femmes telles qu'elles ne sont pas, telles qu'elles n'ont jamais été et telles que, pour leur plaisir, les hommes ne doivent pas désirer qu'elles soient. Dans *Nicaise*, comédie de société qu'on va risquer devant vous, l'on a essayé de peindre les femmes telles qu'elles sont, telles qu'elles ont toujours été, et telles que les gens galants doivent souhaiter qu'elles soient toujours. Si l'on trouve dans cette pièce des traits hardis, des peintures vives, des situations hasardées, des caractères un peu trop vrais, et

Pour faire un bouquet à Lucrèce,
Suffit-il de cueillir des fleurs ?
Il faut encore avoir l'adresse
D'en bien assortir les fleurs,
Tout consiste, etc...

De deux jours l'un, à ma bergère,
Je fais deux bons petits couplets ;
Et ma bergère les préfère
A douze qui seraient mal faits.

Tout consiste, etc...

1. Th. du Boulevard, Tome 2

si enfin les dames n'y sont point épargnées, on est bien sûr cependant qu'elles pardonneront à l'auteur dès qu'elles sauront qu'il est mort. Oui, messieurs, *Nicaise*, qu'on va vous donner, et quelques autres petites comédies du même genre qu'on vous donnera par la suite, si celle-ci a le bonheur de vous plaire, sont les œuvres posthumes d'un écrivain que l'inquisition d'Espagne fit brûler, pour son bien, au mois d'août 1750, par un temps fort chaud. Peut-on vous présenter un motif plus puissant pour obtenir votre indulgence? Et n'est-ce pas une satisfaction bien pleine et bien entière pour vous, mesdames, de pouvoir dire : — « L'auteur de ces gentillesses, qui a fait de nous l'objet de ses satires, a été un peu brûlé? » — Il n'y a pas de mal à cela, et je serai tout le premier à convenir qu'il le méritait bien assurément. »

Il n'était besoin de ces précautions oratoires, et Collé le savait de reste, mais en mettant ses gaudrioles sur le compte d'un mort, il faisait d'une pierre deux coups, allait au-devant de la censure et amusait son public. A certains égards, on peut le considérer comme un précurseur de Beaumarchais : il fait applaudir, mieux encore il fait jouer par les satirisés eux-mêmes leur propre satire, et, l'amour-propre des auditeurs aidant, la gaîté lui sert de passe-partout et de condiment. Non qu'il ait le goût ou l'intuition révolutionnaires : il se contente d'aimer les vieilles

libertés françaises et ne voit rien au delà de l'opposition des parlements, mais ce champion du tiers état nourrit contre les abbés de cour et les beaux seigneurs, *ces ambrés*, comme il les appelle, une rancune et séculaire et personnelle, la rancune du bourgeois éclaboussé de leurs dédains, de leur politesse *protectionnelle*, dans sa race et dans son individu : les dauber lui semble donc un régal des plus savoureux. D'ailleurs il est satirique jusque dans les moelles et tous les satiriques font plus ou moins œuvre révolutionnaire : en ameutant les esprits, ils deviennent les auxiliaires des hommes d'action. Un livre, un pamphlet, une simple chanson ont souvent opéré de grandes réformes ou... déplacé bien des abus. Les faits sont-ils autre chose que des pensées solidifiées?

Parmi les fêtes les plus originales que Collé organisa en l'honneur du duc d'Orléans, rappelons une *facétie chamberlane*, fête de chambre, de salon, ainsi nommée par opposition sans doute aux fêtes données en public, qui eut lieu au mois d'avril 1766.

Voici d'abord une *ode dramatique*, poème de son invention, où il introduit des personnages qui, en parlant, se peignent eux-mêmes, dessinent leurs caractères par des traits qui leur échappent, ainsi qu'il arrive dans les comédies :

LES DIFFÉRENS ÉTATS

Ode dramatique.

—

EXPOSITION DU SUJET

Les temps prédits par la folie,
Marqués par le dieu des travers,
Sont arrivés. Que l'on publie
Qu'on ne va plus parler qu'en vers.
Le bénéficier, la bourgeoise,
La princesse et la villageoise,
Le petit duc fat et galant,
Marlborough, Bourvalais, Érasme,
Vont lutter en enthousiasme,
Et tous vont rimer en parlant.

LA VILLAGEOISE OU LA FERMIÈRE NAÏVE

A vous aimer je suis trop prompte;
Mais malgré moi vous me charmez.
Je voudrais bien, monsieur le comte,
Être sûre que vous m'aimez... —
Ah! ma reine, je vous adore;
Faut-il que je dérobe encore
Les faveurs que vous m'accordez? —
Je crains que ma mère ne monte.
Finissez donc, monsieur le comte,
Finissez donc; vous me perdez.

LE GÉNÉRAL D'ARMÉE

Je suis le rival du tonnerre ;
Je ne connais de Dieu que Mars.
Grands rois, faites toujours la guerre,
Mais sans pitié, mais sans égards ;
Rappelez-vous cet apophthegme
Qu'un grand prince dit avec flegme
Au milieu du sang et des cris :
Au champ de bataille où nous sommes,
Que perdons-nous ? douze mille hommes ?
Ce n'est qu'une nuit de Paris.

LE FERMIER GÉNÉRAL

Ce commis n'est point assez ferme :
Ses recouvrements sont manqués
Messieurs, pour le bien de la ferme,
Je crois que vous le révoquez.
Tant mieux : qu'on installe à sa place
Quelqu'un qui n'ait jamais fait grâce,
Qui ne dorme ni jour ni nuit,
Et dont l'activité vorace
D'autre chose ne s'embarrasse
Que de centupler nos produits.

LE PETIT DUC

L'on ne peut plus, dans le commerce,
Être civil, on n'y tient pas.
Eh quoi ! tout tombe à la renverse !
L'on a vingt femmes sur les bras,
Sur une simple politesse.
Je vois la barbare comtesse

Croire qu'on en est amoureux.
D'honneur ! l'usage est trop bizarre
Que l'instant où l'on se déclare
Soit l'instant où l'on est heureux

LE SAVANT EN ÈS ET EN US

Horace, et vous, divin Homère,
Je vous lis toujours à genoux !
Rome, Athènes, ma double mère,
Rien n'est bon, s'il n'est d'après vous.
O mon Sophocle, ô mon Virgile,
Se peut-il qu'un siècle imbécile,
Dans un parallèle insensé
Ose comparer vos merveilles
A des Miltons, à des Corneilles,
Qui par eux-mêmes ont pensé ?

LA BOURGEOISE TIMORÉE

A un abbé dont l'éloquence est tout à fait tombée.

Mettons un terme à ma faiblesse,
Le monde en est scandalisé ;
Je ne dois qu'au ciel ma sagesse,
Non à votre cœur épuisé.
Mes remords ne peuvent se taire,
J'éprouve une peur solitaire ;
L'éternité me fait rêver.
Ah ! puisque Dieu me fait la grâce
Que votre feu pour moi se passe,
L'abbé, j'ai mon âme à sauver.

Après l'ode, Collé demande à lire un poème épique qui paraissait énorme, tandis qu'il n'y avait réelle-

ment que quatre feuilles écrites, et encore en très gros caractères : *les Coudées franches, poème épique, en autant de chants qu'il me plaira.* Dans une préface *ratière*, l'auteur avertit l'auditoire que les vers sont de tous pieds, de toutes couleurs, de tous genres ; des monosyllabiques, des vers comiques et tragiques, canoniques, lyriques et soporifiques, poétiques et prosaïques, satiriques et diaboliques ; alors il décrit fort gaîment le tombeau de sa famille, un tombeau admirable où gisent les ancêtres, tantes fort galantes de leur vivant, force maris trompés (tout n'est pas mort). Mais c'est surtout Dorie, cette furie, qui rend le tombeau cher à ses yeux :

C'était ma femme.
Que Lucifer
Grille son âme
Au feu d'enfer !..
Moi je m'écrie :
Vierge Marie,
Rien n'est si beau
Que son tombeau !

Laujon succède à Collé : avec mademoiselle Marquise et M. de Tourenpré, il chante des couplets de sa façon. Enfin, on joue un proverbe intitulé : *Il y a un dieu pour les ivrognes.* L'ivrogne de Collé se trouve, par son défaut même, jeté dans une série de dangers dont le préserve sa bonne étoile : il laisse chez le traiteur un portefeuille rempli d'effets, on le lui

Th. de société - Tome 2.

rapporte ; une princesse étrangère, dont il a parlé un peu légèrement, a aposté des bravi pour le tuer, la police avertie les arrête et on fait déguerpir la dame ; étant ivre, il a perdu au jeu cinq cents louis, un prêtre vient les lui restituer. Un grand seigneur fort séduisant courtise sa femme ; admirez le miracle ; sage sans bigoterie, pieuse sans pruderie, celle-ci aime son mari ou du moins sait rester fidèle. Enfin, on lui a promis, moyennant mille livres, les prémisses d'une fillette, mais fort à propos son chirurgien l'avertit de ne point s'y fier. C'en est trop : l'ivrogne ne boira plus, il deviendra le modèle des maris. Enfin, Collé avait si bien masqué son proverbe que peu de personnes de la société du prince en devinèrent l'application : peut-être la difficulté de deviner provenait-elle de l'embarras du choix.

Le *Journal historique* et la *Correspondance inédite* comptent, à bon droit, parmi les documents curieux de l'époque : on y trouve d'abord un style simple, franc de collier, nourri d'expressions qui font image et exhalent comme un parfum de vieux terroir gaulois, des portraits à l'emporte-pièce, tracés un peu au hasard, à la billebaude, d'après l'inspiration du moment, l'histoire intime des théâtres et des comédiens, une nuée d'anecdotes piquantes. Collé a le sens de l'agréable, qualité plus rare qu'on ne croit, absolument indispensable aux faiseurs de mémoires, qui excuse ou atténue l'absence d'autres dons ; car il

ne suffit pas toujours d'écrire des livres fortement pensés, de combiner dans un ordre savant des raisonnements bien enchaînés ; il faut encore, si l'on veut faire balle sur le public, l'assaisonnement, le charme, et, pour un Pascal, un Bossuet, qui, à force de grandeur, entraînent tous les esprits dans le torrent de leur génie, combien d'écrivains, et parmi les plus illustres, n'ont pas dédaigné de plaire afin de mieux convaincre ! Sachons donc quelque gré aux talents secondaires des heures aimables qu'ils nous procurent : n'ont-ils pas aussi cette utilité de nous initier à des lectures plus austères, comme les livres d'images habituent les enfants à aborder sans ennui les ouvrages sérieux ?

Voulez-vous un échantillon de portrait anecdotique de Collé ? Voici comment il nous présente l'abbé de Boismorand, surnommé l'abbé *sacredieu*, parce qu'il jurait comme un païen ; homme d'esprit, prédicateur éloquent et joueur déterminé : « C'est lui qui a fait les factums pour les jésuites dans l'affaire de Lacadière et du Père Girard ; mais ce que bien des gens ignorent, c'est que la traduction du *Paradis perdu* de Milton est de lui, quoiqu'il ne sût pas l'anglais. M. Dupré de Saint-Maur, assisté de son maître d'anglais, lui rendait les phrases, et cet abbé mettait leur français en français véritable et y donnait cette âme, cette vie et cette chaleur que Dupré est incapable d'y mettre ! C'est pourtant cette préten-

due traduction qui a valu l'Académie à cet automate... L'abbé de Boismorand a fait beaucoup d'ouvrages pareils qu'on sait ne pas être de lui... Le soir d'un matin qu'il avait prononcé un sermon très pathétique et qu'il perdait son argent au jeu, il regardait le ciel en donnant ses derniers écus et disait : — *Eh ! oui, mon Dieu !... oui !... oui !... je t'enverrai des âmes.* — Une autre fois, après une perte considérable, il mit, par une forte gelée, son crucifix sur sa fenêtre et l'y laissa passer la nuit, afin de le punir du malheur qu'il n'avait pas empêché. Quelque grand jureur qu'il fût, il reconnaissait comme supérieur dans cet art un certain Passavant : un jour que tout son argent était parti, ne pouvant plus inventer de jurons, il regardait le ciel avec fureur en s'exclamant : *Mon Dieu ! mon Dieu ! je ne te dis rien, je ne te dis rien, mais je te recommande à Passavant.* — Enfin, ne se possédant plus : *Je révélerai le secret de l'Église*, répétait-il en frappant sur la table à jeu, *je révélerai le secret de l'Église.* Il acheva de perdre tout son argent : — *Eh bien ! l'abbé*, lui dit-on, *révélez-nous donc le secret de l'Église.* — *Il n'y a pas de purgatoire !* cria-t-il, et il s'enfuit. »

Sous couleur d'écrire pour lui seul, de *parler à son bonnet de nuit*, Collé, dans le *Journal historique*, donne libre cours à sa bile, et sa morosité sarcastique s'épanche à larges flots sur le genre humain. Admettons que cette humeur chagrine,

apanage ordinaire de la vieillesse, ait augmenté avec les ans, mais, en vérité, ses ruades de franchise dépassent toute mesure et le goût ne trouve pas toujours son compte à ses fautes de goût. On pourrait presque intituler ce *Journal :* mes contradictions, mes mépris, mes rancunes. Ne lui parlez ni des musiciens, « qui sont tous des bêtes », à commencer par Rameau et à continuer par Philidor ; ni des comédiens, ces *maroufles d'histrions* dont l'impertinent aréopage juge à tort et à travers de la valeur des pièces : Préville, « le plus faux et le plus menteur des hommes, même des comédiens » ; mademoiselle Dangeville, « un petit automate » ; Lekain, ce monstre à figure humaine, ne sera jamais qu'un mauvais acteur : pas d'entrailles, fort peu d'intelligence, voilà son bilan en deux mots. Dévots, jésuites, philosophes, princes, gens de cour et de robe ; comédies larmoyantes et romanesques, pièces à ariettes, innovations de tout genre passent sous la férule et reçoivent les étrivières, à commencer par ce public imbécile qui ne sait même plus siffler ; fait-il l'éloge de ses amis, il l'entremêle de réserves pénibles, révèle fort gaîment leurs turpitudes intimes : presque seuls, M. de Meulan et les siens échappent à ce massacre, mais comment eût-il médit d'amis auxquels il dut pendant près de vingt ans sa position, l'hospitalité la plus délicate, qui unissaient aux dons de l'intelligence d'exquises

vertus sociales et familiales ? Non qu'il soit foncièrement méchant ou faux bonhomme, mais il accumule contre lui les apparences. A l'entendre, la réputation de Jean-Jacques n'aurait pas duré trente ans ; Voltaire est un lâche, un odieux Arétin, un Archiloque enragé qui a perdu le théâtre français, ses deux poèmes épiques : une congestion et une indigestion de beaux et jolis vers ; et d'éreinter avec une féroce volupté toutes ses pièces, de rapporter les épigrammes qu'on lui décoche, de dénoncer ses petitesses ; ce qui ne l'empêche pas, après avoir exécuté *Sémiramis*, d'ajouter cet aveu : « Mais c'est du mauvais Voltaire, je n'en ferais pas autant, ni l'abbé Leblanc non plus. » Quant à Crébillon père, grand homme au théâtre, il est dans la société un très petit homme, bien servile, bien bas, sans mœurs, sans esprit [1], sans agrément dans son commerce. Mais, à propos de ce *Catilina* qu'il mit vingt ans à composer, Collé reprenait plaisamment Crébillon fils, qui, selon sa coutume, raillait son père avec quelque méchanceté : « Il est bien ridicule à vous, monsieur, de plaisanter monsieur votre père, un homme de mérite, un grand

1. On peut du moins citer une spirituelle réponse de Crébillon à son médecin, qui, pendant une grave maladie, lui adressait cette étrange requête : — « Monsieur de Crébillon, si vous mourez, laissez-moi ce que vous avez fait de *Catilina*. » — Le poète repartit fièrement avec ce vers de *Rhadamiste :*

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

homme, qui a fait *Atrée et Thyeste*, qui a fait *Rhadamiste*, qui a fait, qui fait et qui fera toujours *Catilina* ! » Pour clore ce triste chapitre, Collé traite fort cavalièrement Louis XV, qui lui accorda une pension de six cents livres, récompense excessive d'une médiocre chanson, le comte de Clermont, qui le combla de prévenances, et il n'épargne guère le duc d'Orléans, qui se l'attacha comme lecteur aux appointements de dix-huit cents livres après l'avoir enrichi [1] dans les sous-fermes, mais commit le crime impardonnable de ne pas lui continuer l'intérêt qu'il avait dans celles-ci ; donc ses autres bienfaits n'étaient qu'un leurre, on le *pipait* [2]. Aussi comme il regrette ses épîtres dédicatoires, car il n'aime pas *louailler* ! au reste, ces épîtres sont une espèce de récitatif obligé, et notre homme confessera que pensions et sous-fermes font que *ses breloques* (ses ouvrages) sont vingt fois plus payées que ne l'ont été les ouvrages de Corneille. Et de répliquer à ceux qui lui repro-

1. Un mot qui devait lui plaire beaucoup, c'est celui de Samuel Bernard à ce grand seigneur qui l'aborde en ces termes : « Je vais bien vous étonner ; je ne vous connais pas et je viens vous emprunter cinq cents louis. — Je vous étonnerai bien davantage, repartit le financier, je vous connais et je vais vous les prêter. »

2. « Le peuple de valets qui habitent Versailles, et il y en a ici beaucoup, a peur apparemment de manquer de maître. Les rois et les grands doivent nous être aussi indifférents que nous le leur sommes ; sans leur souhaiter ni bien ni mal, aimons-les autant qu'ils nous aiment, rien n'est plus équitable et ne sera moins gênant. » (*Journal historique*, t. Ier, p. 218.)

chaient de ne pas draper assez ses portraits : « Comment voudriez-vous reconnaître une vieille édentée si on lui donnait la figure d'une nymphe de quinze ans? »

Lasciva est nobis pagina, vita proba est. A l'encontre de ces auteurs qui mettent la vertu dans leurs livres plutôt que dans leurs actions, Collé réserve tout son libertinage pour ceux-là : galant homme dans sa vie privée, il a le sentiment de la dignité littéraire, tient à la considération personnelle, et, loin de considérer le mariage comme un *droit furieux dont la mode passera*, il adore sa femme qui fut pour lui une amie, une maîtresse, une conseillère toujours écoutée. « C'est à elle, écrit-il[1], que je dois le peu de vertu que j'ai ou que je n'ai pas. L'extrême douceur de son caractère avait réprimé l'impétuosité et la violence du mien; la sagesse de ses vues arrêtait la précipitation des miennes et mon étourderie en affaires; sa prudence seule avait arrangé complètement notre fortune ; son économie seule réglait notre maison en la tenant toujours de la façon la plus honorable. Menant ses domestiques avec fermeté, elle avait trouvé l'art de s'en faire craindre, respecter et adorer. Elle joignait à l'esprit d'agrément celui des détails d'un ménage, ne dédaignant pas de descendre jusqu'aux moindres. Dans les affai-

1. Collé ne lui survécut que deux ans; il mourut en 1783, âgé de soixante-quatorze ans, de mélancolie plutôt que de vieillesse, quelques-uns même croient à un suicide.

res épineuses et difficiles, son grand sens lui fournissait les meilleurs conseils et son imagination les meilleurs expédients. C'est par ses avis que je jouis du peu de santé que j'ai ; c'est à sa raison que je dois la mienne qui était souvent, et très souvent, emportée par les écarts d'une imagination bouillante ; c'est à son goût exquis et à ses délicates critiques que je dois le peu de réputation littéraire que je laisse ; et je compte pour très peu de chose ce dernier article. Enfin, je n'ai jamais pu lui trouver d'autre défaut que sa mauvaise santé : j'ai été pendant trente ans sa garde-malade... »

Autrefois comme aujourd'hui le nombre des mauvais ménages était bien moindre que celui des bons : j'entends par bons, cette moyenne que la médiocrité humaine peut atteindre ; mais ces derniers font partie de la majorité silencieuse qui n'attire point les regards, et trouvât-on chez les grands les vertus de famille, elles ne tentent guère la plume des auteurs, puisqu'elles ont la douceur, la monotonie sereine des lacs, et ne se prêtent guère aux descriptions brillantes dont vit le roman, aux péripéties du drame. Le bonheur conjugal intéresse ceux qui en jouissent, peu ou point le voisin, l'observateur, il ne commence à entrer dans l'histoire que lorsqu'il est menacé, compromis ou perdu : sans le serpent tentateur, personne n'aurait parlé d'Adam ni d'Ève. Le cas de Collé était plus rare : rencontrer Philémon et Baucis

au XVIIIe siècle, dans la maison d'un écrivain anacréontique, le voir donner à plein collier dans ce préjugé du tien et du mien que la femme de Piron estimait si ridicule, tracer une barrière infranchissable entre sa vie intime et sa vie littéraire, entre son foyer et les salons mondains, une telle antinomie vaut qu'on la signale aux partisans de l'unité des caractères, aux détracteurs d'une époque qu'on juge d'une manière trop sommaire, mais qui, tout bien pesé, présente à son actif la même quantité de mauvais, de passable et de bon que celle qui la précède ou celle qui la suit.

IV

Mademoiselle Marquise, ci-devant danseuse à l'Opéra, était depuis neuf ans la maîtresse du duc d'Orléans : sa conduite envers lui, l'excellente éducation qu'elle donna aux trois enfants nés de cette liaison, la franchise de son caractère, son obligeance, un esprit naturel orné de goût lui conciliaient maint suffrage parmi les familiers du Palais-Royal. Mais le sentiment du prince avait subi la loi du temps : ses quarante ans avaient sonné, les femmes de sa cour désiraient le *décazaner*, le faire vivre avec elles, il tomba sous le charme de la marquise de Montesson.

Celle-ci venait de jouer avec lui la comédie à Villers-Cotterets, et l'impression produite fut aussi vive que profonde. Peu après, comme il allait partir pour la chasse avec Marquise, le duc de Chartres se présente inopinément (d'aucuns crurent la surprise fort bien concertée), sollicite la permission de l'accompagner, fait mille politesses à la favorite ; quelques jours plus tard, elle reçoit une lettre, où, invoquant des motifs de décence, le prince la prie de ne plus revenir ni à Bagnolet, ni au Palais-Royal. La lettre, montrée à quatre ou cinq courtisans, devient aussitôt la fable des salons : et de gloser, de croire ou d'affirmer que monseigneur est arrangé avec madame de Montesson. Celle-ci étale une belle douleur, gémit, jure qu'elle ne paraîtra plus au Palais-Royal, et rencontre bien des incrédules.

Les sceptiques avaient en apparence beau jeu : mais cette émule de madame de Maintenon visait plus haut qu'un titre de maîtresse. Femme de gouvernement, plus intelligente que spirituelle, plus intéressante que sympathique, sa vie entière peut passer pour un chef-d'œuvre de raison calculée et de prudence. On ne lui connaît pas d'*amant couchant* [1], observe crûment Collé qui ne l'aimait guère. Toute

1. *Mémoires de madame de Genlis, de madame d'Orberkirch. — Journal historique de Collé. — Souvenirs du duc de Lévis. — Correspondance de Grimm, de madame du Deffand. — Honoré Bonhomme : le dernier abbé de cour.*

jeune, elle avait épousé le marquis de Montesson, déjà vieux, presque en enfance, *pour le nom et pour le bien*. Ayant donc inspiré un *amour effréné* au duc d'Orléans, elle sut, par un mélange habile de coquetterie et de dignité, le renvoyant toujours mécontent, jamais désespéré, l'amener insensiblement à lui offrir son nom. Sans parler des unions morganatiques, les mariages secrets, compromis entre les scrupules de la pudeur et l'élévation du rang, jouissaient alors d'une grande vogue : cette fois, il ne s'agissait plus de secret ; le prince voulut ou crut vouloir épouser publiquement : commentaires et brocards allaient leur train, et madame du Deffand, fort irrévérencieuse de son naturel, donnait à ses amis de Chanteloup un logogriphe à deviner : le mot de l'énigme était *Bourbon-Buse*. On ne manqua point de clabauder le propos tenu par la Du Barry lorsque le duc vint la prier de l'appuyer auprès du roi : « Épousez toujours, gros père, nous verrons après. » Enfin, après bien des démarches, Louis XV donna son consentement, mais l'autorisation ne contenait que ces mots : « Monsieur l'archevêque, vous croirez ce que vous dira de ma part mon cousin le duc d'Orléans. » Il voulait que « le mariage restât secret autant que faire se pourrait ». Ainsi, tout le monde le connaissait en fait, personne n'avait le droit de le connaître, et le marquis de Caraccioli résuma l'opinion des gens du monde en disant que le duc d'Orléans, ne pouvant faire

madame de Montesson duchesse d'Orléans, s'était fait M. de Montesson [1].

Laissons cependant la parole à madame de Genlis qui raconte les préliminaires de ce mariage de la manière la plus piquante : « Depuis mon mariage, ma tante me témoigna beaucoup d'amitié, et j'en avais pris une si vive pour elle, que ce sentiment avait triomphé de mes souvenirs et de mes rancunes. J'attribuais la dureté de ses procédés avec ma mère à sa légèreté, et à une avarice que je ne pouvais me dissimuler, qui était son défaut dominant ; d'ailleurs, elle avait une grande égalité d'humeur, de la gaieté ; je la croyais franche et sensible, elle me caressait excessivement, j'étais persuadée qu'elle avait en moi la plus grande confiance et je l'aimais à la folie ; elle m'avait confié que M. le duc d'Orléans était amoureux d'elle, et qu'il était jaloux du comte de Guines. Madame de Montesson n'avait pu nier cet attachement mutuel ; elle protesta qu'il avait toujours été platonique, elle assura que le sentiment qu'elle avait pour lui ne finirait que par le changement du comte de Guines. Elle me disait toutes ces choses, ainsi qu'à M. le duc d'Orléans, et je les croyais comme lui. J'ai oublié de dire qu'avant notre

1. Louis XVI, par lettres patentes du 26 août 1781, autorisa madame de Montesson à procéder, tant devant les tribunaux que dans les actes et contrats volontaires, sous ses seuls noms de famille.

départ de l'Isle-Adam, M. le duc d'Orléans y vint passer sept ou huit jours; durant ce temps, le comte de Guines parut tout à coup uniquement occupé de la comtesse Amélie de Boufflers; ma tante me le fit remarquer en ajoutant qu'elle en mourrait de douleur. Je lui représentais bonnement qu'elle devait tout faire pour triompher d'une passion toujours si condamnable, malgré la pureté de ses mœurs, puisqu'elle était mariée et que le comte l'était aussi. M. de Montesson avait quatre-vingt-sept ans, mais la comtesse de Guines était jeune. Ma tante parlait fort bien de la vertu, je lui voyais même des sentiments religieux, elle gémissait de sa faiblesse, et je la plaignais sincèrement. Quant à M. le duc d'Orléans, elle me disait qu'elle avait pour lui une tendre amitié, et qu'elle faisait tous ses efforts pour le guérir d'une passion malheureuse... Il était persuadé qu'elle avait des talents miraculeux. Ce prince, très faible, et qui n'était pas doué du caractère et de l'esprit d'Henri le Grand, ne savait rien juger par lui-même; il ne voyait que par les yeux des autres. Toutes les anciennes amies de M. le duc d'Orléans, sans aimer madame de Montesson, entraient parfaitement dans ses vues, mais par un intérêt particulier...

« Ma tante, qui voulait terminer de voyage de Villers-Cotterets par quelque chose d'éclatant, eut l'idée la plus singulière. Elle voyait que M. le duc d'Orléans était dans l'admiration de ses talents, mais il ne

pouvait avoir la même opinion de son esprit ; il s'agissait d'en acquérir une tout à coup, qui effacât celle de mesdames de Boufflers, de Beauvau et de Grammont. Mais comment faire ? Ma tante était d'une ignorance extrême, elle n'avait pas la moindre instruction, elle n'avait lu dans toute sa vie que quelques romans. Elle savait fort mal l'orthographe, et elle écrivait très mal une lettre. Cependant elle eut la pensée de devenir auteur : ne pouvant rien inventer, elle imagina de faire une comédie du roman de *Marianne* de Marivaux ; les conversations si multipliées de cet ouvrage lui donnaient une quantité de scènes toutes faites, d'ailleurs le sujet lui plaisait : c'était l'*amour triomphant des préjugés de la naissance et rapprochant toutes les distances.* Mais ma tante ne se dissimula pas qu'en donnant cet ouvrage sous son nom, elle aurait à combattre des prétentions que nul intérêt ne fait abandonner, et que les femmes qui depuis longtemps passaient d'un avis unanime pour les plus spirituelles de la société, ne lui céderaient pas cette gloire. Ma tante se tira de cette difficulté avec l'adresse la plus spirituelle qu'elle ait eue de sa vie. Elle fit la pièce en prose et en cinq actes, c'était un ouvrage au-dessous du médiocre, mais un drame qui n'avait rien de ridicule, et dans lequel se trouvaient quelques jolies phrases, et quelques entretiens agréables littéralement copiés du roman de Marivaux. Elle ne fit part de cette entreprise qu'à M. le

duc d'Orléans ; elle me la cacha ainsi qu'à tout le monde. Quand la pièce fut achevée, elle la lut tête-à-tête à M. le duc d'Orléans, qui, quoiqu'il n'en fût pas bien sûr, dit qu'il la trouvait charmante. — Eh bien, reprit ma tante, je vous la donne, je jouirai mieux de votre succès que du mien, d'ailleurs je ne veux point qu'on sache que je suis auteur. Lisez cette pièce comme si elle était de vous, et, si on en est content, gardez-vous de me trahir, que l'on croie à jamais que vous en êtes l'auteur, et nous la jouerons pour dernier spectacle... M. le duc d'Orléans fut touché jusqu'aux larmes de cette *générosité*, il ne voulait pas en profiter, elle insista fortement, il y consentit. J'ai su par la suite tout ce détail de lui-même. M. le duc d'Orléans déclara donc qu'il avait fait une comédie, ce qui ne causa pas un médiocre étonnement que madame de Montesson eut l'air de partager, en persuadant à tout le monde qu'elle ne la connaissait pas et montrant *naïvement* beaucoup de crainte pour l'ouvrage. On se demandait en secret comment M. le duc d'Orléans avait pu faire une comédie, et l'on pensa généralement que Collé en avait apparemment fait le plan et corrigé le langage... On indiqua le jour (de la lecture), et l'on y invita tous les hommes et toutes les femmes de la société qui passaient pour avoir le plus d'esprit, la curiosité était extrême. Enfin ce grand jour arriva. Je fus admise à la lecture, mais non sans quelque peine, ma tante ne se souciait

pas que j'y fusse... Le succès fut complet ; jamais lecture de Molière n'en eut un pareil ; on était en extase ; on prodiguait à chaque scène les éloges les plus outrés, on n'entendait que des exclamations. M. le duc d'Orléans en était si ému qu'il eut continuellement les larmes aux yeux... Quand la lecture fut finie, tout le monde se leva pour l'entourer, plusieurs femmes hors d'elles-mêmes lui demandèrent la permission de l'embrasser, toutes parlaient à la fois, on ne s'entendait plus ; on ne distinguait que ces mots répétés mille fois en refrain : *ravissant, sublime, parfait.* Ma tante, pâlissant, rougissant, pleurant, ne s'exprimait que par son trouble et des larmes. Tout à coup, M. le duc d'Orléans demande un moment de silence (et du ton le plus solennel) ; on se tait, alors d'une voix émue, mais très forte, il dit ces paroles : — Malgré ma promesse, je ne puis usurper une telle gloire !... Ce bel ouvrage n'est point de moi ; l'auteur est madame de Montesson. — A ces mots ma tante s'écria d'une voix languissante : « Ah ! Monseigneur » Elle n'en put dire davantage, la *modestie* la suffoquait, elle tomba presque évanouie dans un fauteuil. Toute la compagnie resta pétrifiée ; il est impossible de donner une idée de l'effet de ce coup de théâtre, et du changement subit de presque toutes les physionomies ; le dépit de plusieurs femmes fut très visible, mais le mal était sans remède, on ne pouvait rétracter toutes ces louanges données avec tant

d'exagération, et, pour ne pas avouer la flatterie la plus outrée, il fallait soutenir que la comédie de *Marianne* était un chef-d'œuvre. Ce triomphe acheva d'enthousiasmer M. le duc d'Orléans pour ma tante, à laquelle il crut de ce moment un esprit prodigieux. J'étais loin de penser que ma tante, qui avait trente ans, ferait sept ou huit ans après des *tragédies ;* il est vrai qu'elle ne les aurait pas faites, toutes mauvaises qu'elles fussent, sans le secours de M. Lefèvre.

» Au voyage de l'Isle-Adam, le comte de Guines afficha de la plus étrange manière *son sentiment* pour la comtesse Amélie, et ma tante eut de fréquentes attaques de coliques, mais toujours en se retirant chez elle pour se coucher, ce qui ne la privait d'aucun des plaisirs de la société. Comme, avant de quitter le salon, elle se plaignait tout bas à ses amis, et surtout à M. le duc d'Orléans, nous la suivions dans sa chambre. Là elle se couchait sur un canapé et gémissait pendant trois quarts d'heure, ni plus ni moins. Durant ce temps, madame de Choisi, une de ses amies et moi, nous lui faisons chauffer des serviettes dans un cabinet voisin ; M. le duc d'Orléans, les larmes aux yeux, restait auprès d'elle... Enfin je devinai le plan de cette comédie, ma tante était malade de l'infidélité du comte de Guines. Elle montrait avec franchise toute sa sensibilité à M. le duc d'Orléans, et en même temps elle lui donnait l'espérance que l'étrange conduite du

comte de Guines la guérirait d'une passion aussi malheureuse qu'elle était pure. Le maintien de ma tante au milieu de tout cela était à mes yeux la chose la plus comique, surtout le lendemain de ses coliques. La mine attendrie et mystérieuse des femmes qui lui demandaient de ses nouvelles, les soupirs étouffés de ma tante, ses airs languissants, sont des choses qui ne peuvent se décrire...

» ...Le lendemain matin, j'allai chez elle, je la trouvai seule et dans son lit ; elle me dit sur-le-champ, en mettant la main sur son cœur, que *son mal était là*, et qu'elle en mourrait ; je lui dis quelques lieux communs de consolation. Alors elle me montra une lettre du comte de Guines qui, en faisant un grand éloge de sa vertu et de grandes protestations d'estime, d'admiration et d'attachement, lui déclarait qu'il n'avait plus de passion pour elle, et qu'enfin il en aimait une autre. Ma tante ajouta qu'elle n'avait caché à M. le duc d'Orléans ni sa douleur, ni cette lettre (je m'en doutais) ; que M. le duc d'Orléans était *charmant pour elle*, et que, par sa conduite dans cette circonstance, il avait acquis les plus grands droits sur son cœur. Je répondis toujours les mêmes niaiseries, que j'espérais qu'enfin elle guérirait... Elle dit que, sans les procédés inouïs du comte de Guines, elle aurait porté cette fatale passion au tombeau, mais qu'elle avait encore besoin d'une longue absence, qu'elle l'avait avouée à M. le duc d'Orléans,

en le conjurant d'obtenir pour le comte de Guines l'ambassade de Prusse. Je compris alors pourquoi le comte de Guines s'était prêté à tous ces artifices... il eut l'ambassade et partit deux mois après. »

En cette situation bizarre, presque unique, d'épouse sans titre, où la guettaient le ridicule et l'envie, madame de Montesson sut désarmer l'un et l'autre, capter la considération par un tact infini. C'est le propre du génie dans tous les ordres de dominer la position que l'on tient du hasard, de s'imposer aux hommes et aux choses, en créant au fur et à mesure, pour chaque circonstance, le mot, l'idée, l'acte qui légitiment la conquête : madame de Montesson eut le génie social, le génie de la domination insinuante et douce. Sa maison, observe le duc de Lévis, présentait une magnificence sans faste tempérée par cette élégance qui réconcilie avec le luxe; sa société devint une école de bon goût et de politesse. Une fortune personnelle assez considérable, mais surtout celle du duc d'Orléans, lui permirent d'encourager les sciences et les arts ; elle aime les lettres, les cultive, joue agréablement de la harpe ; élève de Van Spoon, elle compose des tableaux de fleurs [1], et plus tard, elle

1. Elle écrivit un conte allégorique, *Rosamonde*, poème en cinq chants, précédé d'une dédicace au duc d'Orléans, où elle va jusqu'aux dernières limites de l'hyberbole : « O vous, mortel auguste et surtout adoré, qui m'avez inspiré ces vers, je n'ai pas besoin de vous nommer ; non seulement le siècle présent, mais encore la postérité la plus reculée, conservant

prendra des leçons de physique, de chimie avec Berthollet et Laplace admis jusqu'à sa mort dans son intimité. Madame de Choiseul, qui la reçut en 1779 à Chanteloup, écrit ces lignes qui attestent l'empire qu'elle conservait sur son époux, six ans après le mariage. « Je suis fort contente de mon gros prince ; il est très bonhomme. Je ne le vois que pour faire sa partie de trictrac ou le voir jouer au biribi, tandis que je joue au pharaon : le reste du temps, il chasse ou se promène. Il paraît content de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il fait. Il a le mérite de laisser l'âme en paix. Sa chaste et modeste épouse est douce, polie, réservée jusqu'à la contrainte[1]. Elle remplit son cœur et il remplit sa tête ; cela leur suffit à l'un et à l'autre, et à moi aussi[2]. »

le souvenir de vos vertus, ne peuvent manquer de vous y reconnaître ! Puisse ce faible hommage du plus sensible cœur éterniser de même sa vénération pour vous, sa tendresse, sa reconnaissance, et, s'il se peut, justifier au moins par tous ces sentiments le suprême bonheur dont vous le faites jouir !... » Dans l'intimité, on se dédommageait en l'appelant parfois : Gros père ! — Le prince était très corpulent. Un jour, il racontait qu'il avait failli rouler dans un fossé en tombant de voiture : « Monseigneur, repartit quelqu'un, il en eût été *comblé !* »

1. A la mort du prince, Louis XVI, soufflé par la duchesse de Bourbon, l'empêcha de draper ses carrosses et lui ordonna de se renfermer à l'Assomption, et d'y rester derrière les grilles, où « elle put prendre à son aise des façons de princesse sans être dérangée ».

2. Pendant l'hiver si rigoureux de 1788-1789, elle fit enlever les arbres de son orangerie, les fleurs de ses serres et trans-

C'est par son talent de comédienne qu'elle commença d'enguirlander le prince, et ce même talent contribua peut-être à assurer la durée de son règne. Ses contemporains vantent la grâce et la finesse de son jeu, Collé le trouve plein d'art et la compare à Clairon ; peut-être n'a-t-elle pas le sentiment, mais elle le joue à miracle. Et puis, ses prôneurs, Monsigny et Sedaine ont pour consigne de ne lui donner que des louanges aux répétitions où se trouvait le prince, et de ne présenter des critiques qu'en particulier. Seule, madame de Genlis, sa nièce, apporte une note discordante : à l'entendre, dans la comédie comme en toute chose, elle manquait de naturel, mais elle montrait beaucoup d'habitude et l'espèce de talent routinier d'une comédienne de province, parvenue par son âge aux premiers emplois. A l'Isle-Adam, chez le prince de Conti, elle tenait le rôle de Baucis dans *Philémon et Baucis :* après les

forma ces bâtiments en salles de travail ouvertes aux pauvres, ils y trouvaient la nourriture et des secours. Elle avait connu madame de Beauharnais, qui, devenue la femme de Bonaparte, s'adressa à elle pour reconstituer une France élégante et policée ; à son retour d'Egypte, le général, parcourant les papiers de Joséphine, remarqua plusieurs lettres de madame de Montesson et, dans l'une d'elles, cette phrase : « Vous ne devez jamais oublier que vous êtes la femme d'un grand homme. » Dès lors ses bonnes grâces lui furent acquises : il fit restituer son douaire et combla ses protégés de faveurs. Elle conserva jusqu'au bout son cercle distingué d'amis et mourut à Paris en 1806, montrant par son exemple combien d'écueils peut éviter la science de la vie, combien de satisfactions elle ménage aux initiés.

deux premiers actes, elle passa dans sa chambre pour se costumer en jeune bergère. Elle avait, paraît-il, une épaule plus grosse que l'autre et son corset de bergère accusait pleinement l'imperfection. Madame de Genlis risqua une observation, mais la femme de chambre ayant soutenu que l'habit allait à merveille, madame de Genlis prit un miroir et le plaça derrière sa tante de façon qu'elle pût se rendre compte. A sa grande surprise, madame de Montesson adopta l'avis de la camériste et *joua ainsi, ce qui fut trouvé fort étrange.* Après la représentation, madame de Boufflers ne manqua point de gronder la nièce de n'avoir point averti Baucis, et celle-ci de se justifier en rapportant la scène de la chambre qu'elle raconte tout au long dans ses Mémoires. Aux femmes seules et à certains diplomates il appartient de donner à leurs perfidies le ragoût de la vraisemblance, et, en tirant parti de tout, même de la vérité, de forger avec celle-ci un stylet empoisonné contre l'objet de leurs rancunes ou de leur jalousie.

Tant que madame de Montesson se bornait à expulser du théâtre d'Orléans la parade et la comédie grivoise[1], de jouer avec des amis ou de faire jouer par les comédiens de profession le *Barbier de Séville*,

1. « Sur son théâtre, il y avait pour le clergé un peu dissipé une loge dans laquelle M. l'archevêque de Toulouse (Loménie de Brienne), M. l'évêque de Rodez, M. l'archevêque de Narbonne, M. l'évêque de Comminges m'avaient fait admettre » (*Mémoires de Talleyrand*, t. Ier).

Aline reine de Golconde, *la Servante maîtresse*, les opéras de Grétry, etc., on ne pouvait qu'applaudir; elle ne s'en tint pas là et, piquée à son tour de la tarentule littéraire, elle composa successivement seize pièces, vers et prose, tragédies et comédies, que le néant de l'intrigue, la platitude du style et du dialogue n'empêchaient pas d'obtenir le succès le plus vif. Le dénoûment, dit un panégyriste, arrivait au bout des cinq actes, comme les morts de vieillesse, parce qu'il faut bien que tout finisse; alors on éprouvait pour la première fois un mouvement de gaîté en songeant au bon souper qui suivait cette froide représentation. C'est du théâtre larmoyant et sentimental : beaucoup de berquinades, un cours de morale en action, jamais rien de choquant ou de ridicule, pas un trait heureux, pas un mot piquant : on serait tenté de croire que l'auteur n'a point de beaux esprits à ses gages, point de rebouteurs littéraires, ou qu'elle les choisit bien mal[1]. Elle prend ses sujets un peu partout; *l'Heureux échange* par exemple est tiré du *Spectateur*, *la Comtesse de Bar* des *Anecdotes secrètes de la cour de Bourgogne* : *Robert Sciats* vise à consacrer une belle action de Montesquieu.

1. « Ma tante porta à l'excès l'ambition d'auteur ; elle prit chez elle M. Lefèvre, auteur de quelques tragédies ; elle le logea, le maria, lui assura une pension de six mille francs, le tout pour lui donner, disait-elle, quelques petits conseils littéraires, et elle se mit à faire des tragédies » (Madame de Genlis).

Il fallut donc que la vanité littéraire imprimât un ridicule à cette femme si bien défendue contre la moquerie : elle osa même risquer une pièce au Théâtre-Français, *la Comtesse de Chazelles*, comédie en cinq actes et en vers, inspirée des *Liaisons dangereuses* et de *Clarisse Harlowe*. Elle voulait garder l'anonyme, mais, plusieurs jours avant la représentation, le public la désignait, en même temps que d'autres personnes, Montesquiou, Ségur, la comtesse de Balbi, Monsieur, frère du roi. *La Comtesse de Chazelles* tomba à plat, malgré les promesses de Molé qui avait conseillé cette équipée, et madame de Montesson n'hésita plus à se déclarer; même elle publia ses œuvres en huit volumes à un petit nombre d'exemplaires. « Mon caractère, écrit-elle, ne pouvait se prêter à la fausseté continuelle dont il aurait fallu m'armer pour sauver mon amour-propre. » Elle ne prétendait pas défendre son esprit, elle demandait seulement qu'on rendît justice au but moral qu'elle poursuivait, et bravement, en appelait du parterre au lecteur. Ce dernier, hélas ! ratifia la sentence, et, à l'exception d'une petite pièce en un acte, *l'Aventurier comme il y en a peu*, son théâtre parut aussi ennuyeux que décent.

On écrirait une jolie comédie sur le danger de prendre pour argent comptant les bravos mondains, bulles de savon qui se transforment en ballons dans la pensée de l'artiste, de l'auteur; et non seulement

une comédie, mais un gros volume, s'il fallait raconter l'histoire des déceptions qu'engendrent ces griseries d'amour-propre. Oui, certes, il faudrait commencer par rabattre les trois quarts de ces éloges de convention et croire qu'au fond de l'âme l'auditeur rabat encore les deux tiers ou le tout du quart qu'il vous octroie si bénévolement; oui, le monde, la civilisation même ont pour bases la réserve, la politesse, je ne dis pas l'hypocrisie; ni l'un ni l'autre ne subsisteraient si chacun se croyait tenu d'imiter l'homme aux rubans verts, et c'est Philinte qui aura toujours raison dans la querelle du sonnet. Chaque métier, chaque corps d'état ne garde-t-il pas son idiome, ses traditions, ses épreuves d'initiation? En entrant dans un salon, vous dépouillez forcément la surface de vos idées pour prendre le jargon de ceux qui vous y précèdent : sous peine de passer pour un malotru ou un sauvage, vous devez vous plier à mille usages, assez ridicules en apparence, respecter les préjugés de vos hôtes, admirer des prétentions un peu vaines. La franchise radicale devient brutalité, la raideur du langage est comme cette liberté absolue tant vantée par les philosophes du XVIIIe siècle, qu'on ne trouve pas plus dans les huttes des tribus primitives que dans la maison du bourgeois moderne ou le palais des rois. Sans doute ces petits mensonges sociaux ont déterminé de cruelles mortifications, mais a-t-on établi la liste des

joies innocentes qu'ils ménagent à des milliers d'honnêtes gens qui ne demandent pas davantage ? Et si des génies comme Napoléon, des esprits avisés comme madame de Montesson, ont eu le vertige en respirant la fumée d'encens qui montait vers eux, si le seul fait de vivre avec ses semblables entraîne une diminution d'indépendance, en enchaînant la parole et l'acte, ne convient-il pas de considérer avec une philosophie tolérante ces rites mondains et ces piperies de gloriole, contre lesquels l'ironie solitaire peut s'exercer à loisir, mais qui, en somme, ont peut-être fait plus d'heureux que de malheureux?

UNE

FEMME DU MONDE AUTEUR

AU XVIIIe SIÈCLE

MADAME LA COMTESSE DE GENLIS[1]

On a beaucoup disputé on disputera longtemps, toujours peut-être sur le génie artistique et littéraire des femmes : de hauts et puissants esprits, partisans des théories de Joseph de Maistre, le nient sans autre forme de procès, invoquant le consentement universel des nations, la nécessité sociale, l'expérience du passé. La thèse a ses docteurs et ses humoristes, qui ont mis en ligne l'artillerie dogmatique et l'arme légère de la plaisanterie, décrété d'ostracisme, chassé les femmes de la république des lettres. Ne leur

1. Née le 25 janvier 1746, morte en 1830. — Sainte-Beuve *Causeries du lundi*, t. III. — De Sevelinges, *Madame la comtesse de Genlis en miniature*. Paris ; Dentu, 1826. — Honoré Bonhomme, *Madame la comtesse de Genlis*. — *Correspondance*

objectez pas qu'ils s'érigent juges et parties, ne leur rappelez pas le mot d'une femme d'autrefois : « On voit bien, à la manière dont nous avons été traitées, que Dieu est un homme ! » Gardez-vous de leur montrer ce sexe tenu en tutelle, presque en esclavage pendant des milliers d'années, à peine affranchi depuis quelques siècles, son intelligence comprimée par des lois masculines, le problème ravalé à une question de force musculaire, des préjugés tenaces formés par la lente prescription du temps, par l'alluvion insensible des rites, des codes et des habitudes. Les choses sont ainsi, parce qu'elles doivent être telles : les femmes n'ont jamais fait, ne feront jamais *les Provinciales*, *le Roi Lear*, *la Vénus de Milo*, *Notre-Dame*. Les plus logiques les enferment dans ce dilemme brutal : ménagères ou courtisanes ; d'autres leur concèdent le charme de la vie sociale,

de Grimm. — Brifaut, *Œuvres*, t. I et II. — Comte d'Estourmel, *Souvenirs de France et d'Italie*, *Derniers souvenirs*. — *Mémoires de Talleyrand*, t. I; *Mémoires de Tilly*, *de Marmontel*, *de Palissot*, *de Clermont-Gallerande*, *de la duchesse de Gontaut*, *de Mesdames d'Oberkirch*, *Campan*, *de Rémusat*. — Vicomte de Ségur, *Œuvres diverses*. — *Mémorial de Gouverneur-Morris*, traduit par Augustin Gandais, 1842. — *Mémoires de madame de Genlis et Souvenirs de Félicie*, 10 vol. — *Souvenirs* (apocryphes) *de la marquise de Créqui*. — *Vie de la princesse de Poix*, par madame de Noailles. — Alfred de Vigny, *Quitte pour la peur*. — De Goncourt, *la Femme au* XVIII*e siècle*. — *Mémoires du duc de Montpensier*, 1834, in-8. — Rivarol et Champcenetz : *le Songe d'Athalie*. — Biographie Michaud. — Quérard, *la France littéraire*, etc...

l'amour, le dévoûment, l'abnégation ; mais qu'elles n'écrivent point, qu'elles ne peignent point, qu'elles ne sculptent point ; puisqu'elles ont une fibre de moins dans le cerveau, elles demeurent fatalement vouées à la médiocrité dès qu'elles franchissent leur sphère d'action légitime ; et qui ne sait que médiocrité prétentieuse est pire qu'ignorance modeste ?

Le consentement universel ? Mais ce consentement n'est-il pas la voix des hommes eux-mêmes, intéressés peut-être à empêcher la concurrence, à prévenir des rivalités de talent ? L'expérience du passé ? Mais, pour avoir débuté tardivement, les femmes ont protesté d'une manière éclatante contre les dédains de leurs détracteurs, et madame de Sévigné, madame de Staël, George Sand, Rosa Bonheur, George Elliot témoignent assez clairement des aptitudes de leur sexe ; d'ailleurs, le même argument eût pu jadis se retourner contre les esclaves, les serfs, contre tout progrès accompli. Le véritable danger de cet envahissement des fonctions auxquelles les hommes paraissaient appelés de droit divin en quelque sorte, ce serait le relâchement des liens de famille, le foyer conjugal déserté, l'enfant négligé par la mère, celle-ci courant après le superflu, oubliant le nécessaire, ce qui est son domaine propre, son bonheur, sa vraie gloire. Seulement, l'ambition de l'art, des métiers virils ne sera jamais que le fait d'une élite, et la force des choses, l'éternelle loi d'ironie rétabliront toujours l'équilibre en

remettant chacun à sa place. Mais n'est-ce rien que des femmes aient excellé dans la politique, qui est une science, un instinct et un art à la fois ? N'est-ce rien qu'un si grand nombre aient déployé un véritable génie dans le gouvernement de ces salons où elles ont inspiré, sinon dicté tant de beaux ouvrages ? N'est-ce rien d'avoir fait passer leurs âmes dans celles de leurs enfants, d'avoir *écrit* avec leurs veilles, avec leur santé, ce chef-d'œuvre : un grand homme, un grand artiste ? N'est-ce rien enfin d'avoir été La Fayette, Lambert, Lespinasse, Tencin, d'Epinay, d'avoir peint les passions humaines, son époque dans des lettres, des romans, des mémoires ? Ce sont là, dira-t-on, des genres subalternes. S'il en est ainsi, admettons du moins que les femmes y peuvent réussir, et attendons patiemment qu'elles aient leur Sainte-Beuve, leur Racine, leur Augustin Thierry, leur Descartes.

I

La femme qu'on voudrait présenter aujourd'hui au lecteur n'avait point de génie littéraire, mais elle montra une réelle supériorité dans ses *Mémoires*, et d'autres titres la désignent à la curiosité. Quand on a traversé les règnes de Louis XV et Louis XVI, la Révolution, l'Empire, la Restauration, éprouvé

les fortunes les plus diverses, cultivé tous les arts, écrit quatre-vingt-quatre volumes, romans, livres d'histoire, d'éducation, de théologie, de polémique, quand on a suscité des haines furieuses, inspiré des admirations passionnées, élevé cinq princes et princesses du sang, on a pu collectionner un riche trésor d'observations, raconter... ou taire bien des choses. Taire ses idées, ce n'est pas le propre de madame de Genlis, mais plutôt, obéissant à la loi de sa nature personnelle ou héréditaire, elle leur donne un vêtement romanesque, et, comme madame de Staal-Delaunay, prend soin de ne se peindre qu'en buste : il est vrai qu'elle réserva pour ses ennemis les portraits de la ceinture aux pieds.

Un père original, une mère extravagante, une éducation invraisemblable, en faut-il davantage pour expliquer les inconséquences de cette femme remarquable ? L'histoire de cette famille est un perpétuel roman. On sait que, jusqu'à Jean-Jacques, c'était une mode assez répandue dans les grandes maisons de peu s'occuper des enfants : les laisser plusieurs années en nourrice, les confier ensuite à des subalternes ou les envoyer au couvent, au collège, deux entrevues quotidiennes, en cérémonie, où la fillette aura bien soin d'embrasser sa mère sous le menton pour ne pas effacer son rouge, le respect de l'amour filial poussé jusqu'au tremblement, de tels errements semblaient naturels à des personnes élevées elles-

mêmes de la sorte, absorbées par les charges à la cour, à l'armée, considérant le mariage et ses accessoires comme une institution sociale indispensable pour perpétuer la race plutôt que comme un ressort de bonheur. Dans la famille de notre héroïne, l'abus prend des proportions presque monstrueuses ; sa grand'mère, madame de La Haie, à peine remariée, voit avec horreur les enfants de son premier mariage, envoie l'un, comme *mauvais sujet*, en Amérique ; il se réfugie chez les sauvages, apprend leur langue, subit l'opération du tatouage, devient leur chef, fait la guerre aux Espagnols et négocie avec eux en latin. Puis il passe à leur service, se marie richement, finit par être nommé gouverneur de la Louisiane, et, de retour en France, raconte ses aventures à sa petite-fille émerveillée. Quant à l'autre, une fille, elle est, dès l'âge le plus tendre, reléguée au couvent, où, deux fois l'an, elle écoute, transformée en statue et ne recouvrant qu'après les fonctions de la vie, les sermons maternels sur les dangers du monde et les douceurs du cloître. A quatorze ans, madame de La Haie lui fait prendre le voile ; à seize ans, elle exige que sa fille prononce ses vœux, mais, le jour de la cérémonie venu, celle-ci déclare qu'à l'église, si on l'y traîne, elle dira : non. Il fallut céder : on la laissa au couvent, où la vit par hasard M. du Crest qui l'aima, la demanda en mariage : après de longs refus, cette étrange mère consentit, mais ne lui donna

ni légitime, ni trousseau, ni présents ; l'épousée n'eut qu'un *chapel de roses*, comme disent nos vieux juristes ; et, plus tard, on trouva encore le moyen de la frustrer de la majeure partie du bien qui lui revenait de son père.

M. et madame du Crest avaient l'esprit orné, peu de jugement, des goûts de dépense qui eussent englouti les fortunes les plus solides : de leur marquisat de Saint-Aubin-sur-Loir, ils avaient engagé tous les droits utiles et ne conservaient que « l'encens et les prières nominales qui ne leur profitaient pas à grand'chose, le pain bénit qui ne les rassasiait guère ». L'éducation de la duchesse de Choiseul s'était réduite à cet unique précepte : ma fille, n'ayez pas de goûts ! Celle que Félicité reçut de son père fut à peu près aussi sommaire : il voulut seulement faire d'elle une femme forte, et, pour l'habituer à surmonter ses petites antipathies, il lui ordonnait de prendre avec ses doigts des araignées, des crapauds ; elle détestait les souris et dut en élever une. Quant à madame du Crest, l'auteur des *Mémoires apocryphes* de la marquise de Créqui [1] raconte un trait impayable qui donne la mesure de ce caractère fantasque : « Elle était revenue dans son domaine engagé pour y prendre les eaux minérales, et, pour le moment, elle s'appelait madame la baronne d'Andelot. Nous la

1. M. de Courchamp était l'ami de madame de Genlis, et l'on peut croire qu'il tient d'elle cette anecdote.

trouvâmes établie au coin d'un bois, sous un grand arbre, où elle s'était fait construire une hutte de feuillage. Elle était assise sur un siège de mousse et de fougère ; elle y mangeait sa soupe dans une grande coquille avec une petite cuiller de bois ; la bergère qui la servait était une Bourbonichonne de huit ou neuf ans et l'on voyait dans un coin de la cabane un jeune agneau blanc qui était attaché par un vieux ruban rose à la branche d'un arbre. La baronne avait pour son compte une pelisse de satin gris garnie de fourrure, un bonnet à papillons sous une coiffe noire, un pied de rouge, un grand éventail de la Chine et les pieds sur un manchon. Je crois aussi me souvenir qu'elle avait sur la tempe un de ces grands emplâtres sympathiques en taffetas gommé qu'on faisait border avec des pointes d'acier ou de petits grenats, et qui, de toutes les modes de la Régence, était sans contredit la plus extravagante. — Est-il possible que vous couchiez ici ? m'écriai-je. — Mais pourquoi donc pas ? On est toujours dans l'innocence et la paix, l'abondance et la perfection sous la feuillée ; vous avez un défaut que j'ai bien de la peine à vous pardonner, c'est que vous n'aimez pas assez l'églogue et la bucolique. »

Que Félicité ait témoigné beaucoup de tendresse, peu de confiance à une pareille mère, que celle-ci l'ait laissée croître en libre grâce, livrée d'abord à des femmes de chambre qui remplissent sa mémoire

d'histoires de revenants, puis à une gouvernante qui du moins ne contraria point ses dons primesautiers, rien de plus naturel. Par exemple, on ne lui ménage pas les hochets de la vanité : arts d'agrément, comédie de société, danse, musique forment le fond même de son éducation. A six ans, on l'emmène à Paris, où elle est baptisée solennellement ; Bouret, le fameux traitant, fut son parrain. Elle s'habitue à porter un corps de baleine, des souliers étroits qui la serrent affreusement, un panier, et, pour dissiper son air provincial, un collier de fer ; il faut aussi apprendre à marcher selon les rites de la bonne compagnie, avec défense de courir, de sauter et de questionner : elle ne reprit sa belle humeur que lorsqu'on la conduisit à l'Opéra. Après quoi, elle va à Lyon, et la voilà reçue chanoinesse noble du chapitre d'Alix, avec le titre imposant de comtesse de Lancy (son père était seigneur de la ville de Bourbon-Lancy). L'abbesse la comblait de bonbons, ce qui lui donna une grande vocation pour l'état de chanoinesse. Le jour de la cérémonie, sa cousine et elle, vêtues de blanc, font une entrée solennelle dans l'église du chapitre où se trouvent déjà les dames, habillées comme dans le monde, mais avec des robes de soie noire sur des paniers, et de grands manteaux doublés d'hermine. Un prêtre coupe une petite mèche de cheveux de la postulante, passe au doigt l'anneau d'or bénit, attache sur la tête un petit morceau d'étoffe

blanc et noir, long comme le doigt, que les chanoinesses appelaient *un mari*, attache les insignes de l'ordre : cordon rouge, belle croix émaillée, ceinture de large ruban noir moiré. Et quel règlement commode ! Liberté de prononcer ou de ne point prononcer les vœux à l'âge prescrit ; quand on n'en prononce point, on a toujours le titre de dame et comtesse, l'honneur de se parer des décorations de l'ordre ; les dames qui prononcent gagnent avec le temps d'assez bonnes prébendes, mais doivent demeurer au chapitre deux ans sur trois et ne point se marier. Une succursale de l'abbaye de Thélème, un de ces charmants abus que l'ancien régime devait entraîner dans sa chute !

A quelque temps de là, pour fêter son mari revenant après une assez longue absence, madame du Crest eut l'idée de composer une espèce d'opéra comique dans le genre champêtre, avec un prologue mythologique, où sa fille eut le rôle d'Amour. Afin d'augmenter l'éclat de la fête, on apprit une tragédie et on avait choisi... *Iphigénie en Aulide.* Toute la société de Bourbon-Lancy et de Moulins assistait aux répétitions. Félicité jouait Iphigénie, sa mère Clytemnestre, et, vu la disette d'acteurs mondains, on avait enrôlé dans la troupe les quatre femmes de chambre, toutes jeunes et jolies. Pour avoir des habits, madame du Crest avait sacrifié sans pitié ses plus belles robes. Admirez la mémoire de sa fille et ce miracle de

coquetterie : elle se souvint fort bien que, dans le prologue, son habit d'Amour était couleur de rose, recouvert de dentelle de point parsemé de petites fleurs artificielles ; elle portait aussi des petites bottines couleur paille et argent, ses longs cheveux rabattus et des ailes bleues. L'habit d'Iphigénie, sur un grand panier, était de lampas, garni de martre couleur cerise et argent. Il est vrai que les souvenirs du jeune âge restent gravés avec une précision qu'on ne retrouve plus pour ceux des autres époques de la vie : comme les premières amours, ils laissent souvent une trace ineffaçable. On fut si frappé du jeu de Félicité qu'on ne tarda pas à lui confier le rôle de Zaïre, et l'habit d'Amour lui seyait si bien que sa mère le lui fit porter régulièrement. Elle eut son habit d'Amour pour les jours ouvriers, son habit d'Amour des dimanches. Ce jour-là, seulement pour aller à l'église, on ne lui mettait pas d'ailes, et l'on jetait sur elle une espèce de mante de taffetas couleur de capucine, qui dissimulait cette toilette mythologique : d'ailleurs elle suit, habillée en ange, toutes les processions de la Fête-Dieu, mais elle va continuellement se promener dans la campagne avec tout son attirail d'Amour, carquois sur l'épaule, arc à la main. Au château, sa mère, ses amis ne l'appelaient que l'Amour : tels furent son costume, ses occupations pendant plus de neuf mois; mélange religieux et romanesque qui devait plus tard se refléter dans son

caractère et ses écrits. Elle-même le reconnaît, car sa vanité, une des plus robustes que l'on puisse rencontrer dans notre histoire littéraire, s'accommode fort bien de confesser en bloc ses défauts : c'est même un artifice pour se dispenser d'entrer dans le détail, à l'exemple de cette pénitente qui croyait remporter l'absolution avec cette seule phrase : « Mon père, j'ai été jeune, j'ai été jolie, on me l'a dit, et je l'ai cru. » Observons aussi comme la vanité joue tous les personnages, même celui de la modestie, parce qu'il est de son essence de n'abdiquer jamais, d'apparaître au moment même où on la croyait anéantie, et de mêler ses subtils poisons aux actes de contrition les plus sincères. Et cette éternelle piperie de gloriole en vient au point de duper les dupeurs eux-mêmes, comme ces charlatans qui, après avoir prôné leur élixir, finissent par s'en frotter, bien qu'ils sachent à quoi s'en tenir sur ses mérites. « Je puis me rendre la justice de n'avoir jamais eu de mauvaises intentions, d'avoir été incapable de sentiments de haine et de vengeance ; mais j'ai eu si peu d'égoïsme que cette vertu est devenue en moi un défaut capital, parce que non seulement je ne me suis jamais occupée de ma fortune, mais que je n'ai jamais réfléchi à ma conduite, ce qui m'a fait faire une infinité d'étourderies et de fausses démarches. J'ai beaucoup médité sur les intérêts des objets de mes affections, je n'ai jamais pris la peine

de penser aux miens dans aucun genre ; de sorte que si j'avais ma carrière à recommencer avec le souvenir du passé, je ne ferais presque rien de ce que j'ai fait qui m'a regardée personnellement, excepté en littérature ; car je ne crois pas, en conscience, que dans la nombreuse collection de mes ouvrages, j'eusse raisonnablement plus de dix pages à retrancher. J'ai eu, à cet égard, du courage, de la persévérance, et les intentions les plus pures, et je me flatte que mes écrits ont été utiles, et en général le seront toujours. Mais la plupart de mes actions ont été d'une imprudence peu commune... » Ainsi les confessions de madame de Genlis ressemblent un peu à celles de Proudhon et prennent la tournure d'une apologie : en revanche, le contentement de soi-même s'épanouit naïvement et n'admet aucune réticence [1]. On dirait, à la lire, qu'elle n'eut point de prôneurs, et prétend dicter à la postérité ce qu'il faut penser d'elle, comme un concile œcuménique impose aux fidèles sa doctrine sur tel ou tel dogme. Raconter les passions qu'on fait... ou qu'on ne fait pas, l'héroïsme avec lequel on sort des épreuves de l'amour, vanter à tout propos ses talents de comédienne et de harpiste, sa beauté, la délicatesse de son nez, *ce nez tant célébré*

1. Elle avait, en quittant la France, confié ses journaux à sa fille ; trois volumes sur sept furent perdus, mais elle s'en souvenait à merveille, les ayant lus à de nombreux amis, et elle put les reconstituer sans peine.

en vers et en prose, ses livres pour lesquels on a eu à se plaindre de tout le monde excepté du public, car tout le monde l'a pillée, démarquée, vilipendée, et pourtant elle a combattu avec succès le mauvais goût en tout genre, tant de complaisance ne laisse pas que d'agacer à la longue, et, fût-on de son avis, on est tenté de lui crier : ne nous condamnez pas au silence, confiez-nous le soin de votre panégyrique ! C'est une impression assez analogue à celle qu'apportent certains causeurs très brillants qui changent la conversation en monologue, font les demandes et les réponses, prévoient les objections à leurs thèses, se réfutent, se contredisent, s'approuvent, tiennent à leur service et sur toutes les questions esprit, éloquence, érudition. D'abord on est surpris, charmé ; ce sont des livres précieux qui dispensent de lire et de parler ; mais à l'éblouissement succède un peu d'impatience et la sensation désagréable que ce splendide bavard n'a cure de ce que pense son entourage. Il faut être un Chênedollé auprès de Rivarol, ou Brifaut pour répondre à Delille qui s'étonnait de l'entendre dire un mot spirituel : ingrat, moi qui vous écoute depuis deux ans !

Aussi bien, mademoiselle Félicité apparaît enfant prodige dans toute la force du terme : comédienne et tragédienne à sept ans, elle découvre au même moment sa véritable vocation, cette vocation que trop souvent le hasard nous révèle, et qui reste enfouie,

en l'absence de cette dame d'honneur de la fortune, l'occasion, faute de volonté, la qualité suprême qui corrige la destinée. Non seulement elle sera femme auteur, composant des pièces avant de savoir l'orthographe, mais elle sera surtout femme enseignante et prédicante, « le plus gracieux et le plus galant des pédagogues », dit Sainte-Beuve. Avant d'entreprendre des éducations princières, elle avait plastronné avec de jeunes paysans qui venaient jouer et couper les joncs d'un étang adossé au château de Saint-Aubin. Profiter des heures où sa gouvernante était occupée à sa correspondance, passer par la fenêtre, en attachant une corde au moyen de laquelle elle se laissait glisser sur la terrasse, lui semblait un jeu délicieux pour exercer ses bienheureuses fonctions de maîtresse d'école. Appuyée au mur de la terrasse, elle enseignait gravement le peu qu'elle savait : le catéchisme, des vers de tragédies de mademoiselle Barbier, quelques principes de musique. Ses petits disciples, rangés en bas, au milieu des roseaux, le nez en l'air, écoutaient avec la plus sérieuse attention, car la manne des récompenses tombait ensuite, sous forme de fruits, gâteaux et autres bagatelles. Après la leçon, elle faisait le tour par une des cours et rentrait au salon sans qu'on y prît garde. Cela dura assez longtemps, mais un jour, mademoiselle de Mars la surprit au milieu de son école, et se moqua tellement de la manière dont les petits Bourguignons

déclamaient les vers, que Félicité renonça d'elle-même à sa classe.

Venue à Paris vers l'âge de treize ans avec sa mère, après la ruine de M. du Crest, Félicité développe ses talents naturels, devient une infatigable travailleuse et suffit à tout, grâce à une activité méthodique qui tire parti des heures et des quarts d'heure. Ce n'est pas en vain qu'elle a entendu dire que d'Aguesseau avait composé quatre volumes in-quarto, rien qu'en utilisant tous les jours les douze ou quinze minutes que madame d'Aguesseau mettait à se rendre dans la salle à manger, après l'annonce du dîner. Jusqu'à son mariage elle mènera l'existence un peu précaire des personnes de condition qui paient leur écot en amabilité ou en esprit. Dans ces pactes tacites de la société, ce sont elles qui quelquefois ont le beau rôle, et leur reprocher un peu de manège, lorsqu'elles sont tenues d'y recourir, c'est en quelque sorte leur dénier la condition même de la réussite : leur dignité n'y gagne point, mais elle ne s'y perd pas toujours. Si tous les obligés n'ont pas la pudeur de la reconnaissance, tous les bienfaiteurs ne connaissent pas la grâce du procédé, et cette fleur de délicatesse qui en double le prix. Pour un Jean-Jacques qui ne supporte point les bontés les plus exquises, combien de parvenus d'âme ou de hasard, comme ce Bouret montrant à ses familiers, tandis qu'ils dissertent sur l'amitié, le petit chien qui lui lèche les pieds,

et prononçant durement : « Voilà le véritable ami ! » Aux paroles malheureuses qui déchaînent les guerres, les révolutions, il serait curieux d'ajouter celles qui sèment l'ingratitude.

Ainsi donc, madame du Crest et sa fille sont un peu partout, chez leur tante de Bellevau, chez madame de la Reynière (la meilleure auberge des gens de qualité), ou le fermier général La Popelinière. Dans sa magnifique résidence de Passy, celui-ci offre à ses invités mille plaisirs, qui font de ce séjour un perpétuel enchantement. Il a à ses gages le meilleur concert de l'époque, loge les artistes qui, sous la direction de Gossec et Gaiffre, répètent le matin les morceaux qu'ils vont exécuter le soir. — Deshayes, maître de ballets de la Comédie italienne, règle les divertissements ; Rameau y compose ses opéras, chanteurs, comédiens, danseuses descendent en masse à Passy, remplissant la maison du bruit de leurs talents. Le seul point noir à cet horizon de rose, c'est que, sur le théâtre du fastueux financier[1], on

1. Naturellement, les mauvaises langues prétendirent qu'il les écrivait sous la dictée de ses secrétaires ou de ses teinturiers. De même pour madame de Montesson, la sœur utérine de madame du Crest, qui, dit-on, se gardait bien de jouer toute seule de la harpe, mais se plaçait toujours entre ses maîtres MM. Nollet et Danyau, et, tandis qu'ils s'évertuaient, elle se tirait d'affaire au moyen de la pantomime, *avec des airs de physionomie chromatique et des regards de sainte Cécile amoureuse.* Tout arrive et tout se répète : je sais un musicien de beaucoup d'esprit qui, dans sa prime

joue seulement des pièces de sa façon, pièces médiocres, comme il sied à un amateur, mais suivies d'un excellent souper qui répare tout : car, bien que son orgueil sût s'envelopper de politesse et de modestie, bien qu'il eût de l'esprit naturel, quelque facilité pour les vers et composât d'agréables chansons, le glorieux perçait parfois sous l'homme du monde, et l'opulence fastueuse, la singularité de quelques-unes de ses actions défrayaient la moquerie de ces ambassadeurs, de ce monde d'élite qui s'empressaient à ses fêtes. De tout temps sacs et parchemins ont cherché à se rencontrer, mais l'argent, même dépensé fort bien, a de la peine à se faire amnistier, et comme il n'est pas dans ses habitudes d'être modeste, les gens du bel air croient, très faussement, prendre leur revanche en raillant ses allures : si le bourgeois-gentilhomme semble un peu ridicule, son ami, le comte, qui lui emprunte de l'argent et le bafoue, n'est qu'un odieux parasite A Passy, tous les dimanches, la messe en musique de Gossec était accompagnée d'un grand dîner ; à cinq heures le concert, à neuf heures le souper, suivi d'une petite musique particulière. Le mardi était en général consacré aux lettrés et aux savants : on y voyait l'abbé

jeunesse, fut conduit un soir à l'Abbaye-aux-Bois ; on le fit entrer mystérieusement dans une petite pièce à côté d'un grand salon ; il joua, et, après chaque morceau, les invités applaudissaient avec enthousiasme... Madame Récamier.

d'Olivet, madame Riccoboni, Vaucanson, le chevalier de Laurés, Bertin, le peintre Latour, un fameux original qui donnait à deviner comment il venait de Paris à Passy, observant que ce n'était ni en bateau, ni en voiture, ni à pied, ni à cheval, ni même par terre, ni en nageant. Voici le mot de l'énigme, il partait, avisait le long de la Seine un bateau auquel il s'accrochait, et, ainsi remorqué, arrivait à Passy. On peut croire qu'il se vantait ou qu'il n'usa pas souvent d'un semblable véhicule.

Au milieu de cette joie de vivre, guetté des plus jolies filles d'opéra qui se disputaient des sourires devenus, hélas ! à peu près platoniques, l'hôte de céans garde un goût de mariage que n'a pu détruire l'insuccès éclatant de sa première tentative. On le vit sur le point d'épouser une jeune personne de province, fille d'un pauvre gentilhomme, sur la foi de lettres charmantes qu'elle lui écrivit pendant six mois : il s'enflamme, offre sa main, la demoiselle arrive sans retard, mais l'original ne répond plus à l'idéal rêvé, l'esprit parlé à l'esprit écrit, un soupçon le prend, il interroge, elle avoue qu'elle ne sait pas même l'orthographe, et n'a fait que recopier les lettres rédigées par le curé de sa paroisse. La Popelinière lui donne alors un beau trousseau, trente mille francs de diamants, cent mille francs de dot, la marie à M. de Zimmermann, officier des gardes suisses, loge, nourrit les deux époux,... et se met en

quête d'une autre merveille. Il avait pris en goût Félicité et disait en soupirant : Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans ! Et Félicité regretta de n'avoir pas quelques années de plus, car elle l'admirait tant, qu'elle eût été charmée de l'épouser : et peut-être cette union aurait-elle fait pendant à celle d'Aurore de Verrière avec Dupin de Francueil, ce sexagénaire délicieux que toutes ses amies lui enviaient. Victime désignée de la fatalité conjugale, La Popelinière choisit, sur la réputation de ses talents, mademoiselle de Mondiau, fille d'un capitoul de Toulouse ; mariage qui le conduisit droit au tombeau au bout de dix-huit mois. Les détracteurs du XVIIIe siècle daignent lui accorder le monopole de la galanterie voluptueuse et du libertinage, mais, disent-ils, il n'a pas aimé : le XVIIe siècle, le XIXe siècle ont connu la passion, le XVIIIe l'a ignorée. C'est là une hérésie historique ; comme son prédécesseur et comme son successeur, ce siècle a eu ses parfaits exemples de tendresse conjugale et extra-conjugale, aussi nombreux, aussi décisifs [1]. En ce temps aussi, on mourait

1. Lettres de mademoiselle de Condé à M. de La Gervaisais, de mademoiselle Aïssé au chevalier d'Aydie, de mademoiselle de Lespinasse au comte de Guibert, de madame de La Popelinière à Richelieu. — *Les illustres Françaises*. — Correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers. — De Lescure, *les Femmes philosophes*. — Souvenirs de la maréchale princesse de Beauvau. — Vies de la princesse de Poix, de madame de La Fayette, de madame de Montagu, de madame la duchesse d'Ayen. — Les études qui

d'amour, on était fidèle; sous Louis XIII et Louis XIV, on ne se montre ni moins galant, ni moins libertin, mais les faiseurs de thèses se sont acharnés contre l'époque qui précéda la révolution, tandis que l'amour, au XVIIe siècle, bénéficie en quelque sorte du génie plus sérieux de ses littérateurs, des splendeurs du règne et du prestige des choses anciennes : à l'abri de ces grandeurs, il a pris, dans nos imaginations, une allure plus magnifique. Et n'aperçoit-on pas, quand on y regarde avec attention, que toutes les sociétés civilisées renferment une quantité presque identique de vices et de vertus, puisque l'animal humain est partout à peu près pareil ; mais le coup d'œil diffère selon que défauts ou qualités se détachent plus ou moins crûment, dissimulés ou mis en relief par les circonstances ? Le grand impresario d'en haut et ses collaborateurs ne changent guère leurs acteurs, mais quelquefois ils font du comparse un premier rôle, du goujat un roi, et s'amusent à mettre sur une courtisane l'habit des reines ; ou bien ils lais sent dans l'ombre les héros, les saints, lancent en scène les lâches, les débauchés ; et, du choc des prétentions, des intérêts, du conflit de la fatalité et du libre arbitre, surgit cette œuvre incohérente qui semble tantôt drame et tantôt comédie, obscurcie encore par nos préjugés et l'infirmité de notre observation.

orment ce volume ont en grande partie paru dans la *Revue des Deux Mondes*, années 1891-1892.

II

Mademoiselle du Crest avait déjà refusé plusieurs prétendants, entre autres un vieux baron d'Andlau qui, ne parvenant pas à l'éblouir par l'exhibition de ses parchemins, se rabattit sur sa mère ; mais sa vanité ne pouvait s'accommoder que d'un homme de cour, et, comme un grain de romanesque devait se mêler à chaque événement de sa vie, Charles Brûlard, comte de Genlis, capitaine de vaisseau, s'éprit d'elle, en voyant son portrait, en lisant les lettres qu'elle écrivait à son père. Le marquis de Puisieux, ancien ministre des affaires étrangères, oncle de M. de Genlis et chef de la famille, avait préparé un riche mariage auquel son neveu semblait se prêter : on n'osa pas le heurter de front et on se maria secrètement. Aussi bien les mariages secrets étaient-ils fort à la mode autrefois ; le comte de Toulouse avec madame de Gondrin, la duchesse de Bourbon avec le comte de Lassay, le duc de Sully avec la comtesse de Vaux, la marquise de Lambert avec M. de Sainte-Aulaire, avaient fourni des exemples que les considérations de famille, de société, le despotisme de certains parents incitaient à suivre. Pour apaiser la colère de M. et de madame de Puisieux, la jeune comtesse mit en œuvre la grâce de ses talents, la

séduction de sa jeunesse doublée d'une complaisance infinie. Entre temps, et pendant une absence de son mari, elle passe quatre mois fort agréables au couvent d'Origny (le couvent était alors pour la femme la maison de salut et d'éducation, l'hôtel garni, l'asile décent, le refuge, quelquefois aussi une prison), donnant des bals aux pensionnaires, jouant de la harpe, courant les corridors à minuit, habillée en diable, avec des cornes sur la tête et le visage barbouillé, entrant chez les vieilles religieuses bien sourdes, et leur mettant du rouge avec des mouches. Puis elle écrit les *Réflexions d'une mère de vingt ans*, bien qu'elle en ait à peine dix-neuf. Enfin elle est invitée à Sillery, désarme les préventions des Puisieux, qui se mettent à l'aimer à la folie, et leur devient indispensable ; elle y règne, comme elle régnait à Genlis, chez son beau-frère le marquis de Genlis, ce séduisant débauché qu'on eût pu, dit Tilly, opposer, dans la chaire du vice, aux plus grands prédicateurs : il aurait fait haïr la vertu. Heureux privilège de cette fleur de jeunesse qui emporte les plus moroses dans son rayonnement, et n'a pas encore eu le temps d'exciter l'envie ! Elle trouve à Sillery une société très distinguée, qu'elle anime de sa gaieté, et met en branle par des fêtes de son invention : mesdames de Louvois, de Sailly, de Saint-Chamant, M. de La Roche-Aymon, archevêque de Reims et son coadjuteur M. de Talleyrand, le duc

d'Aumont, le maréchal et la maréchale d'Etrée, M. Damécourt, la vieille princesse de Ligne, qu'un visage gras, luisant, orné de trois mentons en étage, faisait comparer à une chandelle qui coule, M. et madame d'Egmont, mademoiselle de Sillery, le marquis de Souvré et sa famille, le marquis et la marquise de Genlis, le comte de Rochefort, lord Conway, et enfin le duc de Villars, personnage fardé, qui mettait dans sa bouche des petites balles de coton pour se renfler les joues, grand amateur de comédie, qui jouait on ne peut plus mal. On sait le mot de Voltaire, entendant son ami Cramer, auquel le duc avait donné des leçons de diction : « Dieu soit loué ! Enfin Cramer a dégorgé son duc ! » Une compagnie si nombreuse, réunie dans un château de province, ne laisse pas de jeter un trait de lumière sur la magnificence hospitalière des grandes existences d'autrefois.

Musique, lecture, danse, équitation, chasse à courre, comédie, cuisine, madame de Genlis mène de front le plaisir et l'étude. A Genlis elle fait de la médecine, apprend à saigner et panser, et comme elle donne trente sous aux paysans qui se font saigner, le nombre de ses clients augmente si prodigieusement qu'elle finit par y renoncer. Un jour elle assiste avec l'intendant de Soissons, Lepelletier de Morfontaine, au couronnement de la *Rosière de Salency*, dont elle tirera l'idée d'une de ses pièces :

plus tard elle soutint les rosières de Salency dans un procès assez étrange contre leur seigneur, qui refusait de donner la main à l'élue pour la conduire à l'église, selon l'antique usage, de lui fournir aussi la couronne de roses et le cordon bleu, en souvenir de celui que Louis XIII, étant à Varennes, près de Salency, envoya par son capitaine des gardes. Un soir faisant le tour du village avec son frère, l'idée leur prend de frapper contre les vitres des auberges, en criant : « Bonnes gens, vendez-vous du sacré chien ? » Et, après ce bel exploit, ils se réfugiaient au plus vite dans une petite ruelle obscure, tandis que, planté sur le pas de la porte, le cabaretier maugréait, menaçait de son gourdin les polissons. Son mari aimait comme elle la mystification : on sait quelle vogue ce système de facéties conquit à la fin du siècle dernier, et dans celui-ci il y eut des mystificateurs comme Musson, Henri Monnier, qui parvinrent au sublime du genre. C'est une sorte de bouffonnerie improvisée, nullement asservie aux règles de la scène où, de l'assentiment et parfois avec la complicité des assistants, quelque joyeux compère se divertit aux dépens d'une personne candide, et, par ses déguisements, par ses inventions, l'entraîne dans de plaisants quiproquos. Elle est au véritable esprit ce que la parade est à la comédie, le calembour aux maximes de La Rochefoucauld ; c'est de la gaieté à gros grains, que ne dédaignent pas toujours les raf-

finés, parce qu'elle les repose des conversations quintessenciées, parce que s'amuser ainsi répond peut-être à un besoin intime de l'homme, celui de se gausser du prochain, ou du moins d'affirmer sur lui sa supériorité. Il y a là comme un ressouvenir des farces des Scapins aux Gérontes de Molière et Regnard. Pour arranger un petit théâtre au château de Genlis, le marquis avait mandé de Saint-Quentin un peintre décorateur, M. Tirmane, que sa crédulité vaniteuse désignait d'avance comme victime d'une jeunesse avide de distractions. On résolut de renouveler en sa faveur une partie des aventures de don Quichotte chez la duchesse, et tout d'abord on le fit dépouiller en plein jour, à cinq cents mètres du château, par le jardinier déguisé en voleur. Il revient en chemise, raconte piteusement l'aventure, et trois postillons, lancés à la poursuite du voleur, le ramènent chargé de chaînes. M. Tirmane a la joie profonde de l'entendre condamner à mort par M. de Genlis, assisté du bailli et du barbier ; mais la comtesse insinue au volé de demander la grâce du voleur, parce qu'un tel acte le couvrira de gloire. Il consent, se jette à genoux, et, avec l'emphase la plus comique, implore le pardon du criminel. Pénétrés d'admiration, les juges fondent en larmes, le relèvent et déclarent qu'il sera reçu grand-maître de l'*ordre du jugement*, qui confère la noblesse. La nuit suivante, notre homme, extasié de joie, fait la *veillée*

des armes dans la cour du château, un fusil sur l'épaule, une lanterne sourde à la main, afin d'apprendre un catéchisme de chevalerie imaginé pour la circonstance ; le matin, on le plonge dans un bain froid, puis on le revêt d'un grand peignoir. Cependant le châtelain avait prévenu ses amis les colonels des régiments de Chartres et de Conti, alors en garnison près de Genlis ; ils arrivent à midi avec une centaine d'hommes à cheval, tandis que derrière eux se pressent les garçons du village, en vestes blanches avec des rubans couleur de rose. Pâle d'émotion, harassé de fatigue, le candidat est amené dans une grande salle où l'attend madame de Genlis, sur un trône de feuillage et de fleurs, entourée des officiers, qui tiennent leurs épées nues : il bredouille son catéchisme, et l'on attache à son peignoir, avec un ruban vert, une vieille médaille dorée du chancelier de Sillery, trouvée dans la bibliothèque du château. Puis la comtesse l'arma chevalier et lui offrit une lance énorme, un casque qui était un seau à rafraîchir le vin, recouvert de papier doré et orné de plumes, un autre peignoir magnifique tout surchargé de guirlandes d'œillets d'Inde. En cet accoutrement, il descend dans la cour, où l'accueillent mille cris de : « Vive le noble chevalier Tirmane ! » On dîna, on but à sa santé, on le conduisit à un bal champêtre, et, pour clore cette glorieuse journée, on l'obligea à juger plusieurs causes de paysans qui jouèrent

très bien leurs rôles. Chose plus admirable encore, tous les initiés gardèrent le secret, et, pendant de longs mois, on continua de le mystifier, tandis qu'il s'estimait le plus heureux des hommes. Il écrivait souvent à sa femme pour lui faire part de ses triomphes ; celle-ci se moquait, et lui de rire avec ses hôtes de *son incapacité* à comprendre des choses si relevées, ajoutant : « Il faudra bien qu'elle me croie quand elle verra qu'en ma qualité de noble je ne paierai plus les taxes de roturier. » En rentrant chez lui, son premier soin fut de forcer sa femme, ses filles à s'agenouiller devant sa médaille et à la baiser. Le lendemain, il alla à l'hôtel de ville, décoré de ses ordres, déploya ses diplômes et déclara qu'il ne paierait plus la taille. On trouva sa folie si plaisante, qu'on l'exempta de toute imposition ; la ville de Saint-Quentin prit part à la mystification, il fut invité à dîner partout, et pendant douze ans, jusqu'à sa mort, traité avec les marques du respect.

Mais voici la grande solennité, l'épreuve d'initiation, la présentation à la cour. Redoutable et désirée cérémonie qui achèvera de tirer des limbes madame de Genlis, en la distinguant des femmes qui n'ont point eu ce rayon de Versailles. La présentation, c'est l'entrée dans la carrière de courtisan, en quelque sorte un examen de baccalauréat qui permet de prétendre aux bontés de la cour. Tout d'abord, le généalogiste du roi a constaté que la noblesse du

candidat remonte à *la nuit des temps*, c'est-à-dire avant 1400 ; quelques femmes, il est vrai, tournent la difficulté, elles deviennent maîtresses du roi, puis se font présenter ; ainsi madame de Pompadour, la Du Barry, et la noblesse de s'indigner d'une violation si flagrante de ses privilèges. Aux contempteurs des rites, elle aurait pu répondre, comme ce confesseur de Philippe II : « Les prérogatives de votre couronne sont-elles autre chose qu'une étiquette ? » Ici, comme en toutes choses, c'est une question de mesure, d'usages institués, consacrés par le temps, puis tombant en désuétude et s'écroulant aussi avec le temps. Chasser avec le roi, monter dans ses carrosses et souper dans les petits appartements, voilà la présentation des hommes de la cour. Les femmes sont présentées en cérémonie, le dimanche, en grand habit de cour, par une femme déjà présentée : elles ont un énorme panier, une queue démesurément longue, et il faut vingt à vingt-deux aunes pour faire un grand habit sans garniture. Première révérence à la porte ; quelques pas et seconde révérence ; troisième révérence en face de la reine ; alors la présentée ôtait le gant de la main droite, s'inclinait profondément et saisissait le bas de jupe de la reine pour le baiser : la reine l'en empêchait en retirant sa jupe, disait quelques mots aimables, faisait une révérence, signal de la retraite qu'on opérait à reculons, malgré la grande queue qu'on manœuvrait adroitement,

tout en exécutant les trois révérences d'adieu. Cependant commentaires et brocards allaient leur train, et la moindre défaillance était relevée par les parangons de l'étiquette. La présentation donnait aux femmes le droit de monter dans les carrosses du roi et de la reine, de souper dans les petits appartements. Si la présentée est duchesse, ou si elle a le tabouret, l'étiquette la dispense du baisement du bas de robe, alors elle est *saluée* par la reine et les princesses : on appelait ainsi l'honneur de présenter sa joue droite à la reine, qui sur cette joue appliquait légèrement la sienne. Le roi, ses frères, accordaient cet honneur à toutes les présentées, titrées, duchesses ou non. La veille et le lendemain de la présentation, la présentée allait faire des visites *aux honneurs :* dames d'honneur, dames d'atour de la reine, de Mesdames et des princesses ses belles-sœurs.

Dans une conjoncture aussi grave, madame de Puisieux impose à sa nièce une véritable persécution ; elle la fait coiffer trois fois, et choisit enfin la coiffure qui sied le moins à son genre de beauté ; beaucoup de poudre, beaucoup de rouge, artifices que la novice déteste ; et, pour l'accoutumer, on exige qu'elle ait en dînant *son grand corps*, qui la laisse les épaules découvertes, coupe ses bras, l'empêche de manger. Puis c'est, entre madame de Puisieux et sa fille, la maréchale d'Etrée, un débat prolongé au sujet de la collerette qu'on lui ôte et qu'on lui remet

quatre fois ; la maréchale finit par l'emporter grâce au concours de ses caméristes. Naturellement, tout le dîner se passa en discussions sur la toilette ; enfin, après avoir mis le panier, le bas de robe, arrive la répétition des révérences apprises par Gardel : nouvelles critiques de madame de Puisieux qui n'admet pas qu'on repousse doucement en arrière, avec le pied, le bas de robe en se retirant à reculons : *car cela est théâtral ;* tant pis si l'on s'entortille dans cette queue sempiternelle. La pauvre comtesse profite-t-elle d'un instant de répit pour ôter un peu de son rouge, le vigilant chaperon s'en aperçoit, tire de sa poche une boîte à mouches et lui remet du rouge beaucoup plus foncé. La présentation se passa fort bien, Louis XV parla longtemps à madame de Puisieux et lui adressa des compliments sur la nièce, qui, de son côté, admira beaucoup son air majestueux et ses yeux *bleus de roi.*

III

Quelques années s'écoulent dans un délicieux tourbillon de plaisirs parisiens et provinciaux, de voyages et d'études : admirée, vantée, recherchée, madame de Genlis commence à jouer le personnage d'une femme à talents ; son salon est un peu celui

où elle va, elle le remplit de sa conversation, et, quand elle ne parle pas, la harpe, son éternelle harpe achève d'émerveiller... ou d'agacer l'auditeur[1]. Elle recopie, arrange des mémoires pour son mari, comme plus tard elle composera les discours de son gendre, M. de Valence. Il faut qu'elle brille, qu'elle soit partout la première, et déjà on sent poindre, à travers l'expansion de la jeunesse et le goût de plaire, ce grain de pédantisme qu'on lui a tant reproché, ce besoin de régenter, de critiquer que dame Nature avait déposé en son âme. D'ailleurs, qu'il s'agisse d'amusement ou d'éducation, elle déploie une imagination fertile qui lui assure une place à part. Un de ses amis, le comte d'Albaret, gluckiste passionné, donnant de délicieux concerts, excellait dans les parodies. Il contrefaisait en perfection Voltaire qu'il avait vu plus d'une fois à Ferney, et comme il assistait aussi aux petits soupers de beaux esprits chez madame du Bocage, on convint de les jouer, en supposant que Voltaire était à Paris. M. d'Albaret se chargea du rôle de Voltaire, M. de Genlis, M. de Barbantane, quelques autres complétèrent la troupe.

1. Par exemple à une soirée, chez madame de La Massais, où les musiciens étaient payés, elle avait, sans qu'on le lui demandât, apporté sa harpe. « Elle s'établit au milieu de tout cela, régenta, parla, chanta, pérora, administra à chacun sa remontrance, et finalement eût fait marcher le concert tout à rebours, si madame de Civry ne l'eût point tant lutinée et ne l'eût rappelée à son rôle positif. » (*Mémoires* de madame d'Oberkirch.)

Grimée et costumée en femme de soixante ans, madame de Genlis parlait de son *Voyage d'Italie*, de sa *Colombiade*, de son ancienne beauté : d'Albaret-Voltaire contait mille anecdotes, récitait des vers, mimait tous les tics du grand homme et sa voix sépulcrale, de telle façon qu'on eût juré l'entendre en personne; au besoin, sa partenaire l'eût soufflé, car elle avait, elle aussi, accompli le pèlerinage de Ferney raconté d'une manière fort piquante dans ses mémoires. On ne joua pas moins de cinq fois les *Soupers de madame du Bocage*, devant quarante à cinquante auditeurs, charmés de ces atellanes intimes. M. d'Albaret fréquentait madame de Montesson, et il la drapait sans scrupule, à la grande joie de madame de Genlis qui détestait *la tantâtre* dont elle croyait avoir beaucoup à se plaindre, et qu'elle a piétinée férocement dans ses livres. Elle prend des airs de bourgeoise parvenue, disait-il, et elle les prend tout naturellement, comme nous avalons le lait de la nourrice; sa vie se passe en comédies domestiques pour séduire et retenir ce pauvre duc d'Orléans. Singulier parallélisme de ces deux existences de femmes : tout en s'exécrant, la nièce et la tante s'aidèrent mutuellement pour parvenir à leurs fins ; madame de Montesson allait épouser le premier prince du sang, la comtesse deviendra l'*amie* de son fils, et, afin de compléter l'enchevêtrement des liens, des situations, celle-ci mariera une de ses filles avec

M. de Valence [1] qui passait pour être fort avant dans les bonnes grâces de l'autre : la mère ne l'ignorait nullement, mais, quand il s'agit d'établir avantageusement leurs enfants, les parents n'ont-ils pas de tout temps biaisé avec la morale ?

La mode des proverbes faisait rage, et, pour une fête de la comtesse de Cernay, madame de Genlis composa un quadrille, musique et costumes, qui fit l'objet de toutes les conversations. Chaque couple formait un proverbe dans la marche deux à deux qui précède la danse. A madame de Lauzun : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ;* elle était vêtue avec une extrême simplicité, et dansait avec M. de Belsunce. *A vieux chat jeune souris* était le proverbe de la duchesse de Liancour, qui eut pour cavalier le comte de Boulainvilliers, costumé en vieillard. Madame de Marigny donnait la main à M. de Saint-Julien arrangé en nègre, et lui passait souvent un mouchoir sur le visage : *à laver la tête d'un Maure on perd sa lessive.* Le vicomte de Laval,

1. Madame de Montesson qui laissa plus tard toute sa fortune à madame de Valence, aurait arrangé ce mariage pour détourner les soupçons de son prince. On raconta que, peu de jours après la cérémonie, madame de Valence s'étant présentée chez la marquise, le valet avait répondu : « Je ne saurais vous annoncer, mademoiselle ; on n'entre jamais chez madame quand elle est avec M. le vicomte. — Vous direz à ma tante, repartit la jeune épousée, que je suis fâchée de ne pas l'avoir vue, et d'autant plus que M. le vicomte est mon mari. »

tout couvert de pierreries, l'air triste et ennuyé, marchait à côté de madame de Genlis, habillée en paysanne et montrant une gaîté de jolies dents : *contentement passe richesse*. Il y avait aussi une figure de danse qui représentait un proverbe : *reculer pour mieux sauter*. On fit beaucoup de répétitions, et le quadrille eut tant de succès qu'on résolut de le danser au bal de l'Opéra ; mais une indiscrétion ayant ébruité le projet, quelques gentilshommes du Palais-Royal complotèrent d'y mettre obstacle, et lorsque les couples, après avoir exécuté leur entrée dans la salle au milieu des applaudissements, se disposèrent à danser, voilà qu'un chat gigantesque vint tout à coup rouler sous leurs pas. C'était un proverbe ennemi : *il ne faut pas réveiller le chat qui dort*, tenu par un petit Savoyard, dont on se débarrassa au moyen de quelques bourrades. Les danseurs, outrés, prétendaient interroger le chat, découvrir les auteurs de cette trame et se venger, mais les danseuses les calmèrent en leur représentant qu'on n'y reviendrait plus, puisque *chat échaudé craint l'eau froide*.

En 1770, madame de Genlis, âgée de vingt-quatre ans, est nommée dame de la duchesse de Chartres, son mari devient capitaine des gardes du duc : la première place[1] rapportait 4 000 livres, la seconde 6 000.

1. Les grandes places de la maison du Palais-Royal, exigeant la présentation à la cour, et donnant le droit de manger

Le duc d'Orléans, qui l'avait prise pour confidente de sa passion pour madame de Montesson, appréciait son esprit et son entrain, la tantâtre voyait en elle un précieux auxiliaire qui, dans l'intérêt de la famille, dissimulait son antipathie, et c'était le mar-

avec les princesses, étaient : le premier gentilhomme de la chambre, le premier écuyer, le premier maître d'hôtel, le capitaine des gardes, le lieutenant des gardes, les chambellans, une dame d'honneur, quatre dames de compagnie, les gouverneurs et les gouvernantes des enfants. Les écuyers ordinaires, bien que gentilshommes, n'étaient pas présentés à la cour. Voici les autres places : aumôniers, gouverneur des pages, secrétaires des commandements, lecteurs, bibliothécaire, premier médecin, premier chirurgien, deux maîtres d'hôtel ordinaires, dont les fonctions consistaient à surveiller les dépenses de bouche, et à venir, l'épée au côté, suivis du contrôleur, annoncer au prince qu'il était servi. Monsigny occupa pendant vingt-cinq ans l'une de ces places. Tout ce monde avait de droit des logements au palais et on en accordait encore à beaucoup d'autres personnes ; par exemple, à d'anciennes dames ou gouvernantes qui trouvaient là une sorte de retraite : ainsi la marquise de Barbantane, la marquise de Polignac, la comtesse de Rochambault, la comtesse de Montauban. Celle-ci avait parfois de plaisantes saillies. Un jour, un des familiers du Palais-Royal, retirant une poignée de louis qu'il venait de gagner, en laissa tomber les trois quarts dans le dos de madame de Montauban. — « Eh quoi, monsieur, dit-elle, me prenez-vous pour une Danaé ? » Elle se leva pour faire retomber cette pluie d'or, et comme le joueur prétendit en riant qu'elle faisait le *gros dos* afin de retenir une partie du gain, elle se remit au pharaon, remarquant avec à-propos que l'on donnait vingt-quatre heures pour payer les dettes de jeu, et que ceci n'en était point une. En effet, elle retrouva quelques louis en se déshabillant et les renvoya. — J'ai parlé ailleurs de la marquise de Polignac et d'autres personnes de la société du Palais-Royal : *la Société française avant et après* 1789, in-18 ; Calmann Lévy. — *Le théâtre des princes de Clermont et d'Orléans*.

quis de Puisieux, ami et conseil du duc de Penthièvre, qui avait décidé ce prince à conclure le mariage de la princesse sa fille, malgré la réputation galante du duc de Chartres. La vicomtesse de Custines, l'amie intime, l'inséparable de madame de Genlis pendant six ans et sa conscience vivante, l'avait une première fois détournée d'accepter cette place, en lui montrant fortement les écueils qui attendaient une jeune femme dans ce dangereux séjour. La mort lui ayant enlevé ce précieux mentor, elle se laissa tenter aisément par la curiosité, par les avantages d'une telle situation : protection des princes, régiments dont ils disposaient et qu'on donnait toujours aux enfants ou aux gendres des dames. Quitter l'hôtel de madame de Puisieux et venir habiter ce Palais-Royal où se trouvait réunie la société la plus brillante de Paris, ne l'effraya donc point et peut-être l'enchanta. Elle-même allait pendant plus de vingt ans y remplir un des premiers rôles, avec trop d'éclat sans doute, et elle en a laissé de fins croquis qu'il faut un peu rectifier, car la rancune et la vanité jettent un brouillard entre elle et certains de ses modèles ; mais quand rien n'obscurcit son jugement, ses esquisses ont parfois la délicatesse élégante d'une statuette de Tanagra, et l'on y trouve un je ne sais quoi féminin, fait d'habitude et de tact du monde, d'instinct et de science sociale, qui manque aux meilleurs moralistes du temps, Grimm, Marmontel, le duc de Lévis. On

peut le dire en toute vérité : mieux que personne, elle a su rendre son époque avec des couleurs vraies ; elle a pris son siècle sur le fait ; et Brifaut n'a pas si grand tort d'affirmer que, comparés aux siens, les romans de Crébillon fils, Diderot, Voisenon, Duclos, Laclos donnent la sensation d'enseignes de cabaret à côté de tableaux de famille.

Et n'est-ce pas un peu à ce beau monde du Palais-Royal qu'elle songeait en écrivant ces réflexions qui mettent en relief certains aspects de la *grande société* d'alors ? « Bientôt l'expression des idées d'urbanité, de gloire, de patriotisme ne fut presque plus qu'un noble langage, qu'une simple théorie de procédés généreux et délicats ; on ne tenait plus à la vertu que par un reste de bon goût qui en faisait aimer encore le ton et l'apparence. Chacun, pour cacher sa manière de penser, devint plus rigide sur les bienséances ; on raffina dans la conversation sur la délicatesse, sur la grandeur d'âme, sur les devoirs de l'amitié ; on créa même des vertus chimériques ; rien ne coûtait en ce genre ; l'heureux accord entre les discours et la conduite n'existait plus ; mais l'hypocrisie se décèle par l'exagération ; elle ne sait où s'arrêter ; la fausse sensibilité n'a point de nuances, elle n'emploie jamais, pour se peindre, que les plus fortes couleurs, et toujours elle les prodigue ridiculement. Il s'établit dans la société une secte très nombreuse d'hommes et de femmes qui se déclarèrent partisans

et dépositaires des anciennes traditions sur le goût, l'étiquette, et même la morale qu'ils se vantaient d'avoir perfectionnée ; ils s'érigèrent en juges suprêmes de toutes les convenances sociales et s'arrogèrent exclusivement le titre imposant de *bonne compagnie*. Un mauvais ton et toute aventure scandaleuse excluaient ou bannissaient de cette société, mais il ne fallait ni une vie sans tache, ni un mérite supérieure pour y être admis. On y recevait indistinctement des esprits forts, des dévots, des prudes, des femmes d'une conduite légère. On n'exigeait que deux choses : un bon ton, des manières nobles, et un genre de considération acquis dans le monde, soit par le rang, la naissance ou le crédit à la cour, soit par le faste, les richesses, ou l'esprit et les agréments personnels... »

En somme, et malgré de fâcheuses concessions qui trop souvent semblent des abdications, malgré ce défaut d'*aplomb moral qui laissait un vague dangereux à la vertu*, et cet état artificiel qui déplaçait principes et affections, la société d'alors se montre généreuse, délicate, dévouée à l'amitié, respectueuse de la foi jurée dans les liaisons les moins régulières, et elle exerce une sorte de police qui supplée utilement aux lois, réprimant par ses censures et ses ostracismes les vices qui échappent à la justice, l'ingratitude, l'avarice, les vilains procédés, maintenant le culte de l'honneur : l'honneur, sentiment mysté-

rieux et puissant dont les règles se révèlent aux âmes bien nées plus qu'elles ne s'apprennent, qui, à travers bien des métamorphoses et mainte contradiction, persiste, rassemble ses initiés dans une vaste franc-maçonnerie ; sentiment subtil, fleur de chevalerie, composé de nuances que les esprits géométriques ne reconnaissent guère et traitent volontiers de sophismes, religion et morale de ceux qui vivent en dehors de la religion et de la morale, parfois même supérieur à celles-ci, mais produisant ses fruits les plus suaves lorsqu'il s'appuie sur elles et leur emprunte ses principes fondamentaux !

Parmi les familiers du Palais-Royal à cette époque, on remarquait le comte de Pont-Saint-Maurice, premier gentilhomme de la chambre, l'homme de France le plus ferré sur les usages et étiquettes, formant avec sa femme un parfait tableau d'amour conjugal, tous deux tellement inséparables qu'ils se plaçaient à côté l'un de l'autre, même dans les repas de grande cérémonie ; — le chevalier de Durfort, qui affectait pour les arts et la littérature beaucoup d'enthousiasme, et joignait à des manières nobles une galanterie de bon goût avec les femmes : c'est lui qui rapporta cette jolie réponse de madame de Bussy à son mari, qui, désolé de sa froideur, la suppliait de le tutoyer : — Eh bien, va-t'en ! — Le comte de Thiars, un des hommes les plus aimables de la société, très réputé pour le charme de sa conversa-

tion, ses chansons et les succès féminins qu'il avait obtenus, malgré sa laideur ; — le comte de Schomberg, plein d'esprit et d'instruction, caractère loyal, très brave à la guerre, et malgré cela, une telle peur des revenants que, si quelqu'un de ses amis mourait, il faisait coucher son valet de chambre cinq ou six jours auprès de son lit ; admirateur passionné de Voltaire avec lequel il entretenait une correspondance assidue ; possédé de la manie de déclamer des vers et de jouer (fort mal) la comédie ; — MM. de Valencey, de Blot, d'Osmont, de la Tour du Pin, de Clermont, — M. de Poudens, premier maître d'hôtel, excellent homme, persuadé que le Palais-Royal était une sorte de paradis de bonté, de bienveillance, où nul serpent tentateur ne pénétrait jamais. On voyait encore *aux petits jours* le maréchal de Castries, M. et madame du Châtelet, le marquis de Durfort, aimable à force de droiture et de bonté ; — le vicomte de Jarnac et son frère le *Mystérieux* duc de Chabot, auquel ses attitudes sybillines et ses réflexions en forme d'oracles avaient conféré une espèce de célébrité ; — le chevalier d'Oraison, le seul homme peut-être qui sût faire usage de sa rare instruction, sans jamais avoir été accusé de pédanterie ; — M. Donézan, frère du marquis d'Usson, passé maître dans l'art de conter. Mettre en scène divers personnages, en passant rapidement de l'un à l'autre, en imitant leurs gestes, leur voix, savoir surtout tirer

une histoire de rien, dissimuler l'inanité du fond sous la grâce des détails, s'arrêter à temps, une seconde avant que l'ennui commence, parler à ses auditeurs la langue de leurs goûts, tels étaient alors, tels seront toujours les principes de cet art, de ce grand moyen de séduction où M. Donézan rencontrait pour rivaux[1] MM. de Vaines et Lauzun.

Les jours de représentation d'Opéra, toutes les personnes présentées pouvaient, sans aucune invitation, souper au Palais-Royal ; pour les autres jours appelés *les petits jours*, il y avait une liste d'intimes, qui, invités une fois pour toutes, venaient à volonté. Ces soupers, composés de dix à vingt personnes, étaient pleins d'agrément ; la princesse et les dames parfilaient, s'occupaient de menus ouvrages auprès d'une table ronde, autour d'elles les hommes soutenaient la conversation ; plusieurs dames y prenaient une part très active : mesdames de Polignac, de Clermont-Gallerande et la comtesse de Blot, dame d'honneur de la princesse, celle-là sans doute, qui inspira au chevalier de l'Isle sa jolie fable de l'Oranger. Mais il ne faut point se fier à un poète amoureux, et, à tout prendre, madame de Genlis se rapproche davantage de la vérité, lorsqu'elle la représente jolie encore malgré ses quarante ans, fort élégante et charmante dans un petit cercle d'intimes, mais affectée quand elle

1. Vicomte de Ségur, *Œuvres diverses*.

voulait briller et « prétendre à la noblesse des grâces », dissertant alors et tombant dans le galimatias au lieu de causer. Elle attachait une extrême importance au ton, aux manières, poussait la délicatesse du goût jusqu'à la puérilité, et les mauvais plaisants d'affirmer que cette personne aérienne aurait eu honte de manger du poulet, boire du vin, du lait de vache, et qu'elle disait à Buffon : « Puisqu'il faut du lait dans la nature, pourquoi les colombes ne nous en fournissent-elles pas ? » Et Buffon lui aurait conseillé de ne boire que du lait d'amandes. De même *vouvoyer* lui semblant difficile avec son bichon, tutoyer de mauvais goût, elle ne lui parlait qu'à la troisième personne, et pour le désennuyer, lui faisait lire des comédies par sa demoiselle de compagnie. Ayant fait vœu de ne jamais prononcer le mot *culotte*, il en résulta pour elle un étrange embarras : elle s'avisait de répéter à *un petit jour* la plaisanterie du baron de Besenval au duc de Chartres arrivant à Versailles après une absence de six mois : « Je vais vous mettre au courant ; ayez un habit puce, une veste puce, une culotte puce et présentez-vous avec confiance. Voilà tout ce qu'il faut pour réussir à la cour. » Arrivée au mot malencontreux, elle s'arrête, confuse, après avoir prononcé la première syllabe. — Apparemment madame attache à ce mot une idée particulière, observe avec bonhomie M. d'Osmond. — Point du tout, repart quelqu'un, c'est, au

contraire, que madame n'en peut détacher une idée toute naturelle. — Pour faire diversion, madame de Rochambeau s'empressa de raconter une amusante espièglerie de feu la duchesse d'Orléans à M. d'Étréhan, celui qu'on appelait : *Mon père*, bien qu'il n'eût jamais eu de femmes ni d'enfants. C'était un fanatique d'opéra, et, comme le marquis de Lusignan, *la Grosse Tête*, un confident de femmes. Tous deux s'étaient arrogé comme un droit cette espèce de sacerdoce, et ils étaient les directeurs de conscience des femmes légères : il ne fallait pour cela que de la modestie résignée et avoir l'air de croire que toutes les intrigues étaient des passions platoniques. Un soir, après dîner, au Palais-Royal, M. d'Étréhan s'endort profondément en attendant l'heure de l'Opéra. Toute la société se retire, sauf la duchesse d'Orléans et madame de Blot qui, à peine seules, imaginent la mystification suivante : coiffer le bonhomme avec un petit bonnet à papillons, ajouter une rose artificielle coquettement posée sur l'oreille, beaucoup de rouge, une douzaine d'assassins, puis, les valets mis dans la confidence, le réveiller et l'avertir que l'opéra est commencé. Il s'y rend aussitôt, entre dans sa loge et et se penche en avant ; à l'instant, un rire général s'élève : *le père* veut découvrir la cause de cette gaîté, se penche davantage encore, regarde de tous côtés : l'hilarité redouble, le spectacle est interrompu, et lui de répéter : « Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que

c'est ? » jusqu'à ce que mademoiselle Fel vint et lui présenta un miroir qui le lui apprit.

Diderot et les philosophes avaient mis à la mode la chaleur dans la conversation, et, comme elle se mariait fort bien avec le jargon de la sensibilité, madame de Blot, très passionnée pour Voltaire et Rousseau, estimait l'une et l'autre de bon ton. Pendant une soirée du Palais-Royal. elle s'anima tellement sur la *Nouvelle Héloïse* qu'elle finit par soutenir qu'une femme *véritablement sensible* aurait besoin d'une vertu supérieure pour ne pas consacrer sa vie à Rousseau si elle avait la certitude d'en être adorée. A cette déclaration, le duc de Chartres, qui n'aimait pas la secte sentimentale et la persiflait volontiers, l'interrompit et supplia plaisamment chacun des assistants de ne jamais révéler pareil secret, parce que Jean-Jacques, s'il l'apprenait, viendrait infailliblement enlever madame de Blot, qui serait à jamais perdue pour M. de Blot, le Palais-Royal, ses amis. Madame de Blot riposta avec aigreur, on réussit à l'apaiser, mais tout d'un coup elle s'avise de remarquer que madame de Genlis n'a pas ouvert la bouche et lui demande pourquoi elle ne donne pas son avis comme les autres personnes. La jeune comtesse répond qu'elle n'a lu ni la *Nouvelle Héloïse*, ni *Émile ;* son interlocutrice se récrie, observe d'un ton sarcastique que c'est là une *singulière prétention* et s'attire cette mercuriale : « Non, madame, je vois

trop souvent des prétentions ridicules pour en avoir moi-même. Je n'ai point lu ces deux ouvrages, parce que je sais qu'ils ne sont pas faits pour mon âge ; quand j'aurai le vôtre, madame, je les lirai, parce qu'ils contiennent, dit-on, d'excellentes choses et que je pourrai alors en parler sans blesser la bienséance. » Madame de Blot, furieuse, hasarda une nouvelle attaque, eut encore le dessous, bouda, tandis que madame de Genlis, que la société du Palais-Royal avait trouvée fort timide jusque-là, conquit du coup plusieurs admirateurs et se fit une ennemie qui ne lui pardonna jamais. Certes, la réponse était sanglante, mais elle ne vaut pas celle de madame de La Borde à la princesse Borghèse, qui lui demandait son âge : « Il m'est impossible de répondre à Votre Altesse, je suis plus jeune qu'elle. »

Au moins la conversation de cette cour n'a point ce caractère frivole qu'elle va prendre ailleurs ; comme dans les vrais salons du siècle, elle s'élève sans efforts aux sujets les plus graves, que des anecdotes choisies et de piquantes réflexions viennent égayer à propos. J'imagine qu'on n'y chantait point cette chanson des *Chaises percées*, appelées par l'auteur : *les barones*, dont, paraît-il, les dames de la cour raffolèrent, mais on y racontait des histoires que madame de Genlis mettra plus tard à profit, et qui, rassemblées, formeraient de bien aimables dialogues. J'entends par exemple, au milieu d'une belle

discussion sur l'influence des passions, la marquise de Polignac se divertir de M. de Croy, *l'Invalide de Cythère*, un vieillard écloppé, goutteux, portant beaucoup de bijoux gothiques et des tabatières à secret, regardant les jeunes femmes avec une froideur mélancolique, et vantant avec extase les beautés célèbres de son temps. Là-dessus, on pense à madame de La Reynière, très belle encore, malgré ses quarante ans et son extrême maigreur, et quelqu'un de rappeler le mot du baron de Breteuil en la voyant : c'est le Colisée. La conversation tombe sur la fidélité entre époux, et le chevalier d'Oraison recommande aux ménages présents le conseil d'un évêque à Louis XIII : ne faire des coups d'État qu'avec la reine. Arrive M. de Canillac qui interrompt un débat au sujet des querelles des parlements avec la couronne : en traversant le théâtre de l'Opéra, sa perruque s'est accrochée et il a été décoiffé : voyant son embarras, l'acteur Larrivée, qui fut jadis perruquier, lui a offert de raccommoder le dommage ; en effet, il l'a arrangé, repoudré à merveille, sans quitter son costume d'Agamemnon. Chacun le félicite, et jamais coiffure de Gardanne ne reçut tant de compliments. On lui demande des nouvelles : il a été dans l'après-dîner chez madame de ***, une égoïste de la plus belle eau. Elle a une maladie qui l'oblige à passer une partie de sa vie au lit, et cependant reçoit beaucoup de monde. Quelqu'un se plaignant de la fraîcheur de sa

chambre. — « Comment, dit-elle, il fait donc bien froid? — Il gèle à pierre fendre. » Elle sonne précipitamment et dit à sa cameriste de lui apporter un couvre-pied d'édredon. Puis, elle parla d'autre chose. — Quelqu'un chuchote un mot fâcheux de Louis XV. M. de Chauvelin, son ami, est frappé d'apoplexie dans les petits appartements et expire subitement en jouant avec lui. Quelques jours après, en allant à Choisy, un des chevaux de l'attelage royal s'abat et meurt sur place ; quand on vint annoncer l'accident au roi, il dit *avec attendrissement :* « C'est comme ce pauvre Chauvelin[1] ! » — Les commentaires vont leur train, et Scipion opère une diversion utile, car les têtes commencent à s'échauffer. C'est un négrillon de sept ans, choyé, cajolé par la duchesse de Chartres, admis dans le salon où il a les quatre pieds blancs, casse tous les éventails qu'il peut attraper, se faufile sous les chaises des dames qu'il déchausse adroitement,

1. « Cependant, observe madame de Genlis, le roi ne manque pas d'esprit, on cite de lui plusieurs bons mots, et il écrit, dit-on, fort bien. Mais on juge trop légèrement les rois sur des mots irréfléchis et sur des phrases déplacées qui leur échappent quelquefois. On ne songe pas qu'ils *n'ont aucun usage du monde.* Ils ne causent point ; quand ils parlent, c'est beaucoup, c'est tout. Ils ne sont jamais rectifiés par une repartie piquante, ni formés par la conversation. D'après tout cela, il faut avouer qu'un roi qui a du goût et qui n'en manque en rien est une espèce de prodige. Voilà ce qu'était Louis XIV, quoiqu'il ait eu l'éducation la plus négligée. Mais aussi, loin de craindre les gens d'esprit, il se plaisait à les rassembler autour de lui, et toutes les femmes qu'il aima furent très distinguées par leur esprit. »

débite tout ce qui lui passe par la tête. Ne s'avise-t-il pas de demander gravement à la princesse de Conti : « Madame, pourquoi donc avez-vous un si grand nez ? » Jugez de la stupeur des hôtes de céans : on essaie de le faire disparaître, il s'obstine et répète : *Je veux savoir ça.* On se décide à l'emporter, mais il se débattait en hurlant : c'est *que je n'ai jamais vu un nez si long.* Cependant le marquis de Genlis, beau-frère de la comtesse, causeur charmant, mari infidèle et joueur s'il en fût, s'entretient avec madame de Serrent qui admire la coiffure de la marquise, ornée très simplement et gracieusement d'un croissant et d'une étoile qu'il a posée tout à l'heure dans ses cheveux, sans qu'elle s'en aperçût, au moment où elle s'asseyait en voiture. « C'est un talisman sans doute, remarque madame de Serrent, car on peut croire que c'est votre étoile qui vous préserve du *croissant.* » Ainsi, ce semble, devisait-on dans le salon du Palais-Royal.

J'allais oublier une énigme qui mit en défaut quelques instants la perspicacité de ces belles dames.

Nous sommes deux aimables sœurs
Qui portons la même livrée
Et brillons des mêmes couleurs ;
Sans le secours de l'art, l'une et l'autre est parée ;
La fraicheur est dans nous ce qui charme le plus.
Sans marquer entre nous la moindre jalousie,
L'une de nous sans cesse a le dessus,
Et plus souvent encor l'une à l'autre est unie.

Nous nous donnons toujours dans ces heureux instants
De doux baisers très innocents,
Jusqu'au moment qui nous sépare.
Alors, et cela n'est pas rare,
On voit, pour un oui, pour un non,
Se détruire notre union ;
Mais l'instant qui suit la répare[1].

Parmi les pastels littéraires qui abondent sous la plume alerte de madame de Genlis, j'en rencontre deux qui donneront une idée très nette de sa manière, dans un mélange agréable de réflexions morales et de traits qui les soulignent. Il s'agit du respect de la société pour ces doctrines de bon goût dont l'opinion forme la seule base. « Ainsi, dit-elle, la femme la plus humoriste et la plus dédaigneuse sera toujours, chez elle, polie, obligeante. Cette espèce d'hospitalité mieux exercée en France que dans aucun autre pays, est une des choses qui contribuent le plus, parmi nous, à l'agrément de la société. *On ne se fâche point, on ne se formalise point, on ne se moque point chez soi, on n'y montre ni humeur, ni dédain, ni sécheresse ;* voilà des maximes qui sont généralement suivies. Madame de Voyer est une preuve frappante de cette vérité ; avec beaucoup d'esprit, elle est la personne du monde la plus moqueuse, la plus capricieuse et la plus dénigrante envers les gens qui ne lui plaisent point. Rien de tout cela ne s'aperçoit

1. Le mot de l'énigme est : lèvres.

chez elle ; qui ne la verrait que là serait persuadé qu'elle est d'une politesse aimable et constante, d'une parfaite égalité d'humeur, et qu'elle est remplie de bonhomie. Il faut pourtant se faire une extrême violence pour savoir se composer ainsi... Avec tous ces défauts et une figure étrange, madame de Voyer a, dit-on, inspiré de grandes passions... Elle a les plus jolis pieds et les plus jolies mains de Paris ; d'ailleurs elle est fort laide, elle a le plus grand nez connu de la ville et de la cour ; elle fait elle-même sur cette espèce de difformité des plaisanteries qui ont beaucoup de grâce ; elle prétend que son nez, exactement mesuré, est plus long que sa pantoufle, et ce fait singulier ne paraît à personne une exagération. La belle madame Cases, qui n'a pas de quoi comprendre que l'esprit puisse dédommager du manque de beauté, ne regarde jamais madame de Voyer, son amie, sans éprouver une pitié déchirante, et, pour la consoler de ce malheur, elle lui parlait sans cesse de ses pieds et de ses mains. Ces éloges, continuellement répétés, ont fini par excéder madame de Voyer qui, pour s'en délivrer, pria secrètement le président de Périgni de lui faire un jour une scène sur son nez, quand madame Cases recommencerait ses louanges accoutumées. En effet, à la première occasion, et devant huit ou dix personnes qui n'étaient point dans la confidence, Périgni coupa la parole à madame Cases qui se récriait sur la délica-

tesse et la blancheur des mains de madame de Voyer : « Pour moi, dit-il, ce n'est point du tout là ce qui me charme dans madame de Voyer ; je ne puis souffrir ses mains et ses petits pieds si vantés ; ce que j'aime le mieux, c'est son nez. » A cette incartade, tout le monde s'étonne, et madame Cases frémit. « Oui, continua le président, son nez ; il est de si bonne amitié, si prévenant ; il me fait toujours des avances, tandis que ces mains et ces pieds me repoussent... » Le président de Périgni dit des bons mots et fait des bonnes actions...

Le tableau est vivant, et l'on croit entendre les personnages; l'amie maladroite, un nouvel exemplaire de la *Belle et la Bête*, consolant à rebours celle qui n'a pas besoin d'être consolée; la marquise de Voyer qui, à force d'esprit, de beauté sociale, inspire des passions à cinquante ans sonnés. Voilà le bienfait, le miracle de la civilisation; on oublie ce nez, un nez plus long que celui de la princesse de Conti, on ne regarde que les pieds et les mains, et il sera de bon goût d'en devenir amoureux; car l'héroïne a « des je ne sais quoi qui enlèvent » et, peut-être aussi, dédaigneuse de la pudeur, « cette belle vertu qu'on attache sur soi avec des épingles, » sait-elle faire admirer à propos ce que les femmes ont coutume de cacher. Un visage médiocre reposant sur un corps digne de Phidias, quoi de plus fréquent? Le sot passe à côté, l'observateur intelligent s'arrête,

devine le chef-d'œuvre secret et l'adore. Et puis, l'esprit, la grâce, l'élégance, ne sont-ils pas aussi de la beauté, des facteurs de l'amour, ce fruit charmant de la culture sociale et d'une éducation spiritualiste, sentiment plus fort et plus divin à mesure qu'il s'imprègne d'idéal et d'immatérialité, qu'il transfigure l'objet aimé en empruntant à l'imagination ses prestiges si nécessaires. Cervantes est un grand moraliste, et comme il a raison de rendre l'immortel chevalier de la Manche amoureux de Dulcinée de Toboso ! Comme, du plus au moins, cette histoire est notre histoire à tous ! La plus belle personne du monde résisterait-elle à l'analyse d'un juge capable de s'élever au-dessus des passions humaines? Ne serait-elle pas devant lui comme les dames de l'île des Géans devant Swift, qui trouvait leurs traits si grossiers et leurs cheveux pareils à des cordages? Et d'autre part, l'être le plus enfoncé dans la matière peut-il s'empêcher de parer de charmes qu'elle ne possède nullement la créature qu'il poursuit de ses désirs? Aussi a-t-on toujours l'âge et la beauté des sentiments qu'on inspire, sinon de ceux qu'on éprouve, et la femme qui ramasse épars, et comme flottants, les éléments de grâce et d'illusions répandus dans les âmes par les poètes, pour s'en faire une ceinture de Vénus, semble la magicienne par excellence; à l'encontre de Circé, elle métamorphose les hommes en idéalistes et sème à son tour

des rêves plus vrais que la froide réalité, de la graine de bonheur.

Dans le portrait de madame Necker et de madame de Staël[1], la manie critiquante de madame de Genlis se montre à découvert; il y a aussi défaut d'affinités électives, elle n'a point pénétré ou voulu comprendre ces âmes vraiment grandes, et, de penser combien, en disant des choses assez vraies prises une à une, on arrive à peindre faussement un caractère, une telle idée a de quoi rendre circonspect le lecteur, inspirer quelque modestie à l'écrivain. C'est d'ailleurs un procédé vieux comme le monde, celui de l'adversaire habile qui frappe en gardant l'apparence de l'impartialité. Aussi bien madame de Genlis se pipe elle-même, sa vanité donne le change à ses passions, elle croit n'avoir de haine pour personne, pèse mérites et

1. Dans son beau livre sur madame Necker, M. d'Haussonville remarque que madame de Genlis n'avait pas toujours été aussi frappée de la mauvaise éducation de mademoiselle Necker, car elle écrivait un jour à sa mère : « S'il est vrai que de grands exemples puissent seuls donner de frappantes et d'utiles leçons, quelle femme, quelle mère donna jamais à sa fille une meilleure éducation que celle que mademoiselle Necker reçut de vous ? Elle a trouvé dans la maison paternelle tout ce qui pouvait lui inspirer le goût de la bienfaisance et de la vertu, et lui apprendre à n'apprécier que la considération du mérite personnel et de la véritable grandeur. » Rien de plus juste, mais les grands exemples ne remplacent pas les mille petits soins de l'éducation journalière, et lorsque l'excellent écrivain rapporte que, très jeune encore, la fille de madame Necker était célébrée en vers, en prose, par Marmontel, Grimm, Raynal, avait déjà sa petite cour, il reconnaît lui-même les inconvénients de cette vie en public.

démérites dans une balance de précision ; elle est une justicière, et s'étonnera toujours que les gens visés par ses infaillibles décrets ne s'inclinent point, prétendent lui appliquer la peine du talion. Donc c'est grand dommage que madame de Staël ait été élevée dans l'admiration du phébus et du galimatias, qu'elle ait négligé la lecture des grands écrivains du siècle de Louis XIV, surtout qu'elle n'ait pas été la fille ou l'élève de madame de Genlis qui lui eût inculqué des principes littéraires, des idées justes et du naturel. Regret plaisant, que l'on peut partager dans quelque mesure, car l'éducation de Corinne aurait changé de direction, et pondéré peut-être son impétueux génie. « Madame Necker l'avait fort mal élevée, en lui laissant passer dans son salon les trois quarts de ses journées, avec la foule des beaux esprits de ce temps, qui tous entouraient mademoiselle Necker; et tandis que sa mère s'occupait des autres personnes, et surtout des femmes qui venaient la voir, les beaux esprits dissertaient avec mademoiselle Necker sur les passions et sur l'amour. La solitude de sa chambre et de bons livres auraient mieux valu pour elle. Elle apprit à parler vite et beaucoup sans réfléchir, et c'est ainsi qu'elle a écrit. Elle eut fort peu d'instruction, n'approfondit rien ; elle a mis dans ses ouvrages non le résultat de souvenirs de bonnes lectures, mais un nombre infini de réminiscences, de conversations incohérentes. Madame Necker était une

personne vertueuse, calme, sèche et compassée, sans imagination; elle avait pris, de ses liaisons avec M. Thomas, un langage emphatique qui contrastait singulièrement avec la froideur de ses sentiments et de ses manières; elle était étudiée en tout; elle se composait un rôle pour toutes les situations, pour le monde, et pour le commerce intime de la vie; elle le dit elle-même dans ses Souvenirs. Elle y donne des règles sur la manière dont on doit causer tête à tête avec son amie. Au reste, avec ses préparations, elle était toujours égale, obligeante; et même, ne calculant que sur l'amour-propre des autres, elle était constamment louangeuse à l'excès. Voici une anecdote curieuse sur madame Necker, que je tiens de l'homme du monde le plus incapable de faire un mensonge, le marquis de Chastellux. Dînant chez madame Necker, il arriva le premier, et de si bonne heure que la maîtresse de maison n'était pas encore dans le salon. En se promenant tout seul, il aperçut à terre, sous le fauteuil de madame Necker, un petit livre; il le ramassa et l'ouvrit; c'était un petit livre blanc qui contenait quelques pages de l'écriture de madame Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre, mais, croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il les lut sans scrupule; c'était la *préparation* du dîner de ce jour, auquel il était invité: madame Necker l'avait écrite la veille, il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les

plus remarquables; son article y était, et conçu en ces termes : *Je parlerai au chevalier de Chastellux de la « Félicité publique » et « d'Agathe »* (deux de ses ouvrages), madame Necker disait ensuite qu'elle parlerait à madame d'Angevilliers *sur l'amour*, et qu'elle élèverait une *discussion littéraire* entre MM. Marmontel et de Guibert. Il y avait encore d'autres préparations que j'ai oubliées. Après avoir lu ce petit livre, M. de Chastellux s'empressa de le remettre sous le fauteuil. Un instant après, un valet de chambre vint lui dire que madame Necker avait oublié, dans le salon, ses tablettes; il les chercha et les lui porta. Ce dîner fut charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre madame Necker dire mot à mot tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes. »

Voilà donc deux règles de conduite mondaine, l'une générale, absolue, l'autre particulière et plus douteuse. Ne montrer chez soi ni humeur, ni sécheresse, ni dédain, ne point se moquer des présents ni des absents, quel excellent principe pour toutes les maîtresses de maison ! Célimène ne l'observait guère, et ses imitatrices sont autrement nombreuses que celles de madame de Voyer. Avec quelle facilité n'entend-on pas sacrifier au désir de paraître spirituelle, bien informée ou impartiale, les amis du second et même ceux du premier degré ! Comme si de telles impartialités n'étaient point des espèces de trahisons,

comme si l'on n'était pas l'avocat d'office, le remplaçant de ceux qu'on aime! Qu'elles sont rares celles qui dans leur salon ne permettent point qu'on plaisante ou qu'on critique leurs amis, mais savent les défendre et les louer comme il convient! Et quelle vérité effrayante dans cette réflexion d'une femme de notre temps : « Mon mari et mon frère m'aiment beaucoup, je suis sûre d'eux, et cependant je ne voudrais pas les entendre parler de moi pendant une heure! » Oui, l'on comprend mieux le charme indicible de cette société du XVIIIe siècle, où le cœur parlait avec esprit, si, comme l'assure madame de Genlis, ces règles faisaient loi. Préparer la conversation d'un dîner avec le même soin que son menu, repasser ce qu'on dira à point nommé, de telles précautions peuvent paraître singulières aux esprits amoureux d'imprévu, de liberté absolue dans la causerie : encore témoignent-elles de quelque modestie, d'un désir très grand de charmer ses convives. Une maîtresse de maison, qui a le goût de l'ordre et de la mesure, redoute les ruades de parole, sait que le choix des sujets n'est pas indifférent pour faire briller ceux de ses hôtes qui se renferment volontiers dans le silence et préfèrent écouter. Un dîner pour elle est comme une symphonie ou comme le discours dont l'orateur a préparé les principales tirades; elle a quelques raccords pour combler les lacunes, remplir les moments de chômage, mais les cadres n'ont rien de

rigide, et elle s'applaudira des digressions heureuses qui varient le thème qu'elle insinue adroitement, car tout set dans tout, et de même qu'il ne fallait à Vanini qu'un brin d'herbe pour croire à l'existence du Dieu qu'on l'accusait de nier, ainsi le sujet le plus limité, le plus simple, ouvre les portes de l'infini, s'il se présente à la pensée de l'homme capable d'en tirer tout ce qu'il contient.

IV

Au physique, je suis du genre féminin,
Mais, au moral, je suis du masculin.
Mon existence hermaphrodite
Exerce maint esprit malin ;
Mais la satire et son venin
Ne sauraient ternir mon mérite.
Je possède tous les talents,
Sans excepté celui de plaire ;
Voyez les fastes de Cythère
Et la liste de mes amants ;
Et je pardonne aux mécontents
Qui seraient de l'avis contraire.
Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique ;
Je déchiffre un peu la musique
Et la harpe est mon instrument [1].

1. *Mémoires de madame de Genlis* et *Souvenirs de Félicie*, 10 volumes. — *Théâtre d'éducation*. — *Drames sacrés*. — *Théâtre de société*. — *Contes moraux*. — *Adèle et Théodore*. — *Mademoiselle de Clermont*. — *Les Chevaliers du Cygne*. —

A tous les jeux je suis savante,
Au trictrac, au trente-et-quarante,
Au jeu d'échecs, au biribi,
Au vingt-et-un, au reversi,
Et, par les leçons que je donne
Aux enfants sur le quinola,
J'espère bien qu'un jour viendra
Qu'ils pourront le mettre à la bonne.
C'est le plaisir et le devoir
Qui font l'emploi de ma journée.
Le matin, ma tête est sensée,
Elle devient faible le soir.
Je suis Monsieur dans le lycée,
Et Madame dans le boudoir.

Avant d'essuyer brocards et satires des gens de lettres qu'elle jugeait sévèrement, des philosophes dont elle dénonçait les doctrines, des gens du monde

Les deux Réputations. — Les Mères rivales. — Le siège de la Rochelle. — Mademoiselle de Lafayette. — Vie pénitente de madame de la Vallière. — Vie de madame de Maintenon. — Les Annales de la Vertu. — Les Veillées du château. — Discours moraux. — Les Vœux téméraires. — Cours d'éducation. — Leçons d'une Gouvernante. — Brochure sur l'éducation du Dauphin, 1790. *— Les Petits Emigrés. — La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie. — De l'influence des femmes sur la littérature. — Discours sur la suppression des Couvents de religieuses et sur l'éducation publique des femmes*, 1790. *— Herbier moral ou recueil de fables nouvelles et autres poésies fugitives. — Le petit La Bruyère, ou caractères et mœurs des enfants de ce siècle. — Les Fleurs. — Histoire de Henri le Grand. — Palmire et Flaminie. — De l'emploi du temps. — Le La Bruyère des domestiques. — Le dernier Voyage de Nelgis*, etc...

qu'elle désignait à la malignité publique dans ses romans à clef, madame de Genlis savoura pleinement les triomphes sans nuages et les charmes de la lune de miel littéraire[1]. Son premier ouvrage eut pour objet une belle action qui lui porta bonheur. Un gentilhomme de Bordeaux, M. de Queissat, avait été condamné, avec ses frères, à payer une somme de soixante-quinze mille livres à un négociant que ceux-ci avaient blessé dans une altercation : ils ne possédaient aucune fortune, et, faute de verser cette somme, devaient rester en prison toute leur vie. Madame de Genlis, suppliée par M. de Queissat, lui vint généreusement en aide, rédigea un mémoire, et l'avocat Gerbier lui ayant conseillé de publier à son profit les pièces qu'elle faisait jouer à ses filles, devant un auditoire trop nombreux, en souvenir de ses rôles d'autrefois, elle demanda à M. de Genlis et obtint l'autorisation de le faire. L'édition se vendit en quelques jours, la famille royale, les princes donnèrent l'exemple, un Russe apporta mille écus pour un exemplaire, et, tous frais payés, l'ouvrage produisit quarante-six mille francs, dont se contenta le négo-

1. On prétendait, assez faussement ce semble, que La Harpe était son teinturier littéraire et qu'il eut part à ses bonnes grâces. Madame de Genlis, écrit Talleyrand, a toujours cédé aisément, pour éviter le scandale de la coquetterie ; Colnet l'appelait : la Coquette du Paradis, et la satire faisait rage :

La Genlis se confond en efforts superflus :
La Vertu n'en veut pas, le vice n'en veut plus.

ciant. L'enthousiasme fut général, le *Théâtre d'éducation* porté aux nues par Grimm, La Harpe, traduit en plusieurs langues. Lettres, vers, éloges se multipliaient : « Je ne suis plus amant de la nature, écrivait Buffon ; je la quitte pour vous, qui faites plus et qui méritez mieux. Elle ne sait que former des corps et vous créez des âmes... Votre charmant théâtre m'a fait autant de plaisir que si j'étais encore dans l'âge auquel vous l'avez consacré... Chaque trait porte l'empreinte de votre âme céleste. Vous l'avez peinte en chaque scène sous un emblème différent et sous la morale la plus pure. » D'Alembert cherchait à l'enrôler dans le clan philosophique : à propos de ses pièces tirées de l'Écriture Sainte, il lui conseilla amicalement de ne plus parler de la religion, *parce que cette mode était passée*, mais de consacrer sa *belle imagination* à des sujets purement moraux ; alors elle réunirait tous les suffrages, et il proposerait à l'Académie de créer quatre places de femmes, afin de la mettre à leur tête : les trois autres académiciennes seraient mesdames de Montesson, d'Houdetot et d'Angivilliers. Elle répondit qu'elle ne saurait séparer la religion de la morale, et qu'elle combattrait de toutes ses forces la fausse philosophie . La dispute s'échauffa, d'Alembert s'en alla furieux et ne revint plus : déjà d'ailleurs un quiproquo avait failli amener la brouille ; le philosophe lui envoyait ses discours à mesure qu'il les faisait imprimer ; un jour,

il lui adressa un éloge de La Condamine sans nom d'auteur, elle le lut avec plaisir, et lui écrivit qu'elle l'aimait infiniment mieux que tous les précédents. Il était de Condorcet.

Une fois lancée dans la carrière, madame de Genlis ne s'arrête plus et va la parcourir jusqu'au bout : elle entasse Pélion sur Ossa, accumule notes, extraits, se répète, écrit de la même plume les *Chevaliers du Cygne* et des livres sur la religion : elle publie ses innombrables volumes pour rendre service d'abord, et pour la gloire, puis, à partir de l'émigration, elle travaille pour vivre, et comme l'ordre, l'économie ne sont point ses vertus dominantes, qu'elle a, elle aussi, un trou dans la main, ils se succéderont sans interruption pendant quarante ans et plus. Mémoire excellente, volonté, méthode et puissance de travail, ces dons précieux lui permettent de mener de front plusieurs besognes, et c'est le plus sérieusement du monde qu'elle se proposait de refaire dans sa vieillesse l'*Encyclopédie*, une Encyclopédie *ad usum Delphini*, purgée des hérésies philosophiques, à l'usage des âmes bien pensantes : elle en parle à plusieurs reprises dans ses Souvenirs. L'esprit personnel, le coloris, la fraîcheur d'expression et l'invention lui sont à peu près étrangers ; nulle profondeur dans la pensée, un style agréable et simple, une exposition très claire, un récit naturel et bien conduit, voilà le train ordinaire de ses ouvrages. Ne lui demandez pas

de mettre en relief les contrastes puissants du vice et de la vertu, les ressorts cachés de la nature et des passions, mais elle excelle à pénétrer les petits intérêts qui agitent la société, les nuances fugitives des modes, à donner de la physionomie sans caricature aux mœurs du jour, aux caractères individuels. Beaucoup de ses contemporains ont vu en *Mademoiselle de Clermont* un chef-d'œuvre qu'ils comparent de bonne foi à la *Princesse de Clèves*, au *Comte de Comminges;* Sainte-Beuve lui-même confesse avoir cru longtemps que c'en était un, et c'est déjà beaucoup pour madame de Genlis qu'il ait eu cette pensée. Mademoiselle de Clermont, petite-fille du grand Condé, aime le duc de Melun, et, malgré la distance qui les sépare, elle se décide à l'épouser en secret. Les combats de délicatesse des deux amants, les remords de la princesse, forcée de faire les avances, en raison même de son rang, le mariage, la mort du duc, causée par un accident de chasse, voilà tout le plan de la nouvelle qui, après un début assez heureux, tourne court et se perd dans une fausse sensibilité. Comment expliquer que ce qui nous semble aujourd'hui presque commun et banal ait paru jadis gracieux, émouvant, pathétique ? Sans doute parce que le goût littéraire a ses évolutions, comme la philosophie, l'histoire, comme la civilisation. A *Mademoiselle de Clermont*, je préfère de beaucoup le roman des *Petits Emigrés :* ici la force tragique des événements

porte l'auteur et communique au livre une partie de son prestige ; et puis, madame de Genlis a partagé les tristesses de l'émigration, elle a senti, souffert ce qu'elle raconte, elle écrit sous la dictée du malheur, et comme tant d'autres, elle ne dit bien que ce qu'elle a vu ou observé. Il convient d'ajouter que les mères de famille reliraient avec profit ses livres d'éducation, elles y trouveraient beaucoup de leçons pratiques, des préceptes utiles pour donner aux enfants le pli du bien, des traits tels que cette réponse d'un jeune garçon auquel on demande pourquoi il ne se défend pas contre un autre qui le bat : « Je ne peux pas, je suis le plus fort. » Le malheur est que le diable y montre quelquefois son pied fourchu, qu'elle a des distractions, des heures où elle oublie ce qu'elle doit à son sexe ; ainsi dans les *Veillées du château*, il est question de fausses couches ; dans sa brochure sur l'éducation du dauphin, en 1790, brochure inspirée par son animosité contre la reine[1], elle prétend qu'une nation libre ayant le droit de surveiller l'éducation du prince, doit en connaître tous les détails, et propose un journal, publiant le plan de

1. D'après madame Campan (*Mémoires*, t. III, p. 91), cette inimitié eut pour point de départ une démarche de la duchesse de Chartres, alors fascinée par l'esprit de la gouvernante de ses enfants ; un soir, à la cour, elle excusa celle-ci de ne point paraître le jour des révérences pour la naissance du dauphin. La reine observa un peu sèchement que, dans une semblable circonstance, la duchesse de Chartres se ferait excuser, qu'assurément la célébrité de madame de Genlis

ses études, l'emploi de toutes ses heures, les fautes et les bonnes actions de l'élève, bref, un plan complet d'inquisition ; elle-même fit des journaux pour les jeunes princes d'Orléans, mais il n'était pas question de les publier. Ainsi enfin, dans *Adèle et Théodore*, le monde chercha des noms vivants aux personnages du roman et ne les trouva que trop aisément. La baronne d'Almane [1], une perfection, était madame de Genlis elle-même, madame de Surville était madame de Montesson, madame de Valée, la comtesse Amélie de Boufflers, et derrière le pseudonyme de madame d'Olry les initiés découvraient madame de La Reynière. Le portrait amusa la ville et la cour, en voici quelques passages :

La fortune immense qu'elle possède n'a pu la consoler encore du chagrin d'être la femme d'un financier ; n'ayant point assez d'esprit pour surmonter une pareille faiblesse, elle en souffre d'autant plus qu'elle ne voit que des gens de la cour, et que sans cesse

aurait pu faire remarquer son absence, mais qu'elle n'était pas de rang à se faire excuser. La guerre commença, guerre de critiques et de réflexions peu indulgentes, envenimée par les indifférents, cette peste sociale, toujours enchantés de rapporter à celle-ci les épigrammes de celle-là.

1. Madame d'Almane serait admirable si elle-même ne s'admirait pas toujours par l'organe de tous les autres personnages à qui elle fait chanter ses louanges. Il est trop clair que l'institutrice, qui n'est autre que madame de Genlis sous le nom de madame d'Almane, n'a pas compté la modestie au nombre des vertus qu'elle veut enseigner à ses élèves. » (La Harpe. *Correspondance littéraire.*)

tout lui rappelle le malheur dont elle gémit en secret. On ne parle jamais du roi, de la reine, de Versailles, d'un grand habit, qu'elle n'éprouve des angoisses intérieures si violentes qu'elle ne peut souvent les dissimuler qu'en changeant de conversation. Elle a d'ailleurs pour dédommagement toute la considération que peuvent donner beaucoup de faste, une superbe maison, un bon souper et des loges à tous les spectacles. Au reste, elle n'aime rien, s'ennuie de tout, ne juge jamais que d'après l'opinion des autres, et joint à tous ces travers de grandes prétentions à l'esprit, beaucoup d'humeur et de caprices et une extrême insipidité. Quoique fort orgueilleuse d'être une fille de qualité, elle n'a pas montré le moindre attachement pour son père, parce qu'il a quitté le service et le monde et qu'elle n'en attend rien. Elle n'aime point madame de Valmont, qu'elle ne regarde que comme une provinciale, et elle a sans doute oublié qu'elle eut une sœur religieuse... [1]. »

En attendant qu'elle songeât à corriger l'*Encyclopédie*, notre comtesse, obéissant à un usage aussi absurde que répandu, refait des ouvrages d'anciens

1. On assure qu'après avoir lu cette satire, madame de La Reynière se contenta de dire : « Je ne sais pourquoi madame de Genlis oublie un trait dont personne ne devait se souvenir aussi bien qu'elle, c'est que cette femme de financier a poussé l'insolence autrefois jusqu'à donner des robes à une demoiselle de qualité de ses amies : il est vrai que la demoiselle n'était connue alors que par sa jolie voix et son talent pour la harpe.

auteurs, par exemple *les Trois Sultanes* de Favart : il s'agissait, il est vrai, de jouer la pièce ainsi accommodée. Elle s'y donna un rôle très brillant dans lequel elle chantait, dansait, jouait du clavecin, de la harpe, de la guitare, de la musette, du tympan et de la vielle : Ouf ! ses amis (elle en eut, et de fort dévoués) lui offrirent plus tard une fête vraiment originale : des tableaux en action tirés de ses ouvrages, avec une symphonie en guise d'intermède entre chaque tableau. On se plaît à espérer qu'ils en avaient oublié quelques-uns.

Mais le meilleur de tous ses ouvrages, et, j'imagine, son meilleur titre à la gloire, c'est l'éducation des princes et princesses d'Orléans. Madame la duchesse de Chartres, alors sous le charme, la nomma gouvernante de ses filles dès le berceau : elle-même quittait le rouge (grand événement dans la vie d'une femme de qualité), se séparait du monde, et, à l'âge de trente et un ans (1777) entrait de son plein gré au couvent de Belle-Chasse, au coin de la rue Saint-Dominique, où l'on avait bâti *sur ses plans* un joli pavillon au milieu du jardin. Couvent de bon ton, où elle avait un salon très fréquenté et recevait des visites d'hommes jusqu'à dix heures du soir, dont la règle accommodante n'empêche ni une loge à la Comédie-Française, ni les villégiatures à Saint-Leu, au château de la Motte, ni les voyages à Paris ou dans l'intérieur de la France avec les élèves : un

compromis entre la vie trop dissipée du Palais-Royal et les rigueurs de l'existence cloîtrée. En 1782, le duc de Chartres, dont les sentiments pour madame de Genlis devaient tourner en haine ceux de la duchesse [1], la désigna comme gouverneur de ses trois fils : M. le duc de Valois, le duc de Montpensier, le comte de Beaujolais. (On sait qu'une des jeunes princesses mourut en bas âge, et que le duc de Montpensier, le comte de Beaujolais ne vécurent pas jusqu'à trente ans). La chose advint d'une manière assez piquante. Le duc consultait la comtesse sur le choix d'un gouverneur, choix impérieusement urgent, disait-il, sans quoi ses enfants auraient le ton de *garçons de boutique*. Le matin même, le duc de

1. Quant à M. de Genlis, il s'était de bonne heure ménagé des consolations, et avait même pris les devants, si j'en crois une anecdote assez salée. Il était le principal bailleur de fonds d'une certaine demoiselle Justine, et, la surprenant en tête à tête d'oreiller avec son *guerluchon* (son amant préféré, mais non en titre), le marquis de Lawœstine, il se montra assez indiscret pour lui reprocher sa félonie. « Ingrat que vous êtes, gémit-elle, vous me traitez ainsi quand je me donne *une peine de chien* pour engager ce jeune homme, qui doit être un jour immensément riche, à épouser votre fille. » Une explication si topique apaisa tout : on consentit à ne plus troubler la négociation, sous cette réserve que mademoiselle Justine partagerait équitablement ses faveurs entre le beau-père et le futur gendre, et le mariage fut en effet déclaré bientôt. Mademoiselle de Genlis se maria à quinze ans, et, selon l'usage, resta encore deux ans auprès de sa mère avant d'aller habiter avec son mari. M. de Genlis hérita quelques années plus tard de la maréchale d'Étrée, prit le titre de marquis de Sillery, et, ayant suivi la fortune du duc d'Orléans, fut guillotiné en 1793.

Valois ne lui avait-il pas dit qu'il avait bien *tambouriné* à sa porte, et ajouté, en parlant des promenades de Saint-Cloud, qu'on était bien tourmenté par la *parenté*, ce qui signifiait par les cousins ? Madame de Genlis ayant proposé MM. de Schomberg, de Durfort, de Thiais, il refusa, objectant que le premier rendrait ses enfants pédants, que le second leur donnerait de l'exagération et de l'emphase, que le troisième était trop léger. « Eh bien ! moi, fit-elle en riant. — Pourquoi pas? » reprit-il sérieusement. Sa tête s'exalta, elle entrevit la possibilité d'une chose extraordinaire et glorieuse, et se laissa entraîner. La duchesse de Chartres fut ravie, le prince fit part de son choix à Louis XVI, qui l'agréa ; tous les hommes du Palais-Royal, à l'exception de M. de Schomberg, montrèrent un dépit extrême, et le monde se vengea en raillant madame la gouvernante-gouverneur.

On était convenu de garder comme sous-gouverneur le chevalier de Bonnard, mais l'idée d'obéir à une femme l'exaspéra et il donna sa démission. Bien que le duc de Valois n'eût encore que huit ans, madame de Genlis obtint pour lui le traitement qu'on accordait aux gouverneurs qui avaient terminé une éducation. C'était un homme d'esprit qui rimait agréablement, mais dont les manières laissaient parfois à désirer; il fit, sur le *Théâtre d'éducation* de la comtesse, des vers qui finissaient ainsi :

Ces drames si beaux, si parfaits,
Ne sont pas ceux de vos ouvrages
Que j'aimerais mieux avoir faits.

M. de Bonnard fut remplacé par M. Lebrun, ancien secrétaire de M. de Genlis, et l'on garda l'abbé Guyot auprès des jeunes princes. Ce dernier avait été en Russie chargé d'affaires par intérim pendant quelques mois, et il affectait de paraître si occupé de cet emploi que Catherine II l'appelait : « M. le surchargé d'affaires. »

En même temps qu'elle s'inspirait des idées de Fénelon, de Rollin, la gouvernante innova résolument, montrant dans cette mission toute nouvelle un esprit original et pratique, une persévérance qui ne se démentit pas une seconde pendant douze ans : elle semble répudier les systèmes philosophiques, mais quelquefois s'approprie les opinions de Locke, de Jean-Jacques, en les pliant au caractère de ses élèves, et se souvient de Montaigne, ce grand maître dans la science de la vie, qui veut que l'on conduise également le corps et l'âme comme une couple de chevaux attachés au même timon, que l'enfant ne *die* pas seulement sa leçon, mais qu'il la *fasse*, que le précepteur ne se contente pas de *pilloter* la science dans les livres et de la loger au bout de ses lèvres pour la dégorger et mettre au vent. « Nous prenons en garde les opinions et le savoir d'autrui, et puis c'est tout ; il faut les faire nôtres. Que nous sert-il

d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digère, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ;... il ne faut pas attacher le savoir à l'âme, il l'y faut incorporer ; il ne l'en faut pas arroser, il l'en faut teindre. » A l'exemple de Montaigne, madame de Genlis n'aime guère cette éducation livresque qui ne laisse que des mots dans l'âme des enfants, tandis que les faits y font naître des idées et gravent des souvenirs ineffaçables. Ils ne retiennent bien, pense-t-elle, que ce qu'ils ont appris avec plaisir ; donc il faut cacher les préceptes sous des couleurs séduisantes, leur rendre l'étude aimable, en ôter les épines inutiles ; de là ses livres d'éducation. Bossuet n'a-t-il pas composé des abrégés, Fénelon des dialogues et *Télémaque* pour son élève, madame de Maintenon des conversations pour Saint-Cyr, La Motte des sommaires historiques ? Point de rêveries ni de paradoxes dans le goût de Duclos ou de Galiani, qui voit dans l'éducation un instinct et un effet du hasard ; surtout pas de système absolu ; l'éducation ne donne beaucoup qu'à ceux qui sont nés riches, elle corrige, développe, perfectionne, elle ne crée point ; seconder les dispositions naturelles, ne point prétendre les forcer, voilà ce qui importe avant tout.

« Madame de Genlis, écrit madame d'Oberkirch, est fort belle, fort spirituelle, un peu pédante aussi ; c'est une madame Necker élégante. Je ne sais qui l'a

représentée en caricature, armée d'un bâton de sucre et d'une férule ; c'est absolument la vérité. » Voilà l'impression frivole des gens du bel air. A un autre pôle, Sainte-Beuve signale un défaut grave qu'on va reconnaître dans cette éducation trop touffue, trop réaliste : *l'absence du sentiment de l'antiquité, du génie moral et littéraire qui en fait l'honneur, de l'idéal élevé qu'il suppose.* Rien de plus certain, mais le progrès accompli était déjà très grand et l'essentiel obtenu.

Chaque matin, les princes levés à sept heures, au Palais-Royal, prennent avec l'abbé Guyot leur leçon de latin, d'instruction religieuse, avec M. Lebrun celle de calcul ; puis on les amène à Belle-Chasse à onze heures et madame de Genlis se charge d'eux jusqu'à neuf heures du soir. M. Lebrun rédige un journal détaillé de leur existence, le remet à la gourvernante qui, en marge, inscrit ses observations ; elle a aussi un journal particulier qu'elle lit et fait signer tous les jours aux enfants. Ceux-ci manifestent quelque aversion pour le grec ; elle se met à l'étudier, prend un maître et affecte un grand enthousiasme pour cette langue ; au bout de six semaines, ils réclamèrent un professeur et elle attacha à leur éducation un excellent helléniste, M. Le Coupey ; ils apprirent très bien le grec, et dans sa chambre ; d'ailleurs, ils ont des maîtres de toutes les choses qu'elle n'enseigne pas elle-même. Aux promenades du matin,

on ne parle qu'en allemand ; à celles du soir, au dîner, en anglais ; on soupait en italien. Un pharmacien, bon botaniste, bon chimiste, les accompagne ; un Polonais M. Mérys, enseigne le dessin ; il fit une lanterne magique historique, peignit sur verre l'histoire sainte, l'histoire ancienne, l'histoire romaine, celle de la Chine et du Japon ; les élèves la montrent tour à tour une fois par semaine. A Saint-Leu, chacun a un jardinet qu'il cultive lui-même. La gouvernante invente une gymnastique proportionnée à leurs forces : poulies, hottes, lits de bois, souliers de plomb, courses, sauts dans les sautoires ; elle fait mettre en action et jouer les voyages les plus célèbres, ceux de Vasco de Gama, de Snelgrave : magasin de costumes, chevaux pour les cavalcades, la belle rivière du parc de Saint-Leu, une suite de petits bateaux figurant la mer, la flotte, rien ne manque. Un petit théâtre portatif sert à exécuter des tableaux historiques dont les spectateurs doivent deviner le sujet, et, bien entendu, il y aura une salle de comédie pour les pièces de la gouvernante ; on y joue aussi des pantomimes, celle de Psyché persécutée par Vénus, très applaudie par le peintre David : madame de Lowœstine, âgée de quinze ans, représentait Vénus, sa sœur Psyché, et Paméla l'Amour. Aux pures tout est pur.

Locke conseillait le jardinage et la profession de charpentier ; on saura divers métiers : tourneur, gainier, vannier, menuisier ; lacets, rubans, gaze, car-

tonnage, plans en relief, fleurs artificielles, papier marbré, dorure sur bois, ouvrages en cheveux, palais des cinq ordres d'architecture, intérieurs de laboratoire, cabinets de physique, tout cela se fait pendant les récréations. Avec l'aide du duc de Montpensier, le duc de Valois fabrique parfaitement bien une grande armoire avec une table à tiroir pour l'ameublement d'une pauvre paysanne. A Paris, toutes les promenades sont instructives; c'est tantôt des musées, des salles d'histoire naturelle, tantôt des manufactures qu'on visite: ainsi les enfants s'initient aux différentes branches d'industrie, écoutent les ouvriers en se faisant connaître d'eux et s'intéressent à leurs peines. Pendant une course à une fabrique d'épingles, la gouvernante reprocha aux princes de n'avoir rien dit et interdit la parole aux jeunes filles. Elle regrette qu'en général les princes français meurent de peur de manquer de grâces et de jolies manières, aussi veut-elle que ses élèves se montrent affables et obligeants. A l'enterrement du maréchal de Biron, elle donna une leçon de popularité au duc de Valois en l'avertissant de recommander à haute voix au cocher de ne blesser personne ; comme il le faisait avec quelque nonchalance, elle le tança : — « Ne saurez-vous donc jamais parler au peuple, monseigneur ? Serez-vous toujours gauche ? N'aurez-vous jamais un moment d'élan ? » — Un des enfants osa s'associer à la réprimande et appuya : — « Allons,

monseigneur, de l'élan, c'est si aisé ! — Il ne l'est pas pour vous de vous taire, » gronda la gouvernante.

L'élève ainsi admonestée était mademoiselle de Montault-Navailles, admise à suivre cette éducation avec César du Crest [1], neveu de la comtesse, et Hen-

1. Madame de Genlis fut le bon génie de son frère, qu'elle fit colonel, marquis, chancelier du duc d'Orléans. M. de Talleyrand, fort sévère pour l'un et l'autre, le traite sans ambages d'aventurier qui soutenait le poids de sa place avec l'adresse d'un charlatan plus qu'avec l'habileté d'un homme d'affaires. Intelligent, instruit, conteur aimable, M. du Crest participe de la nature morale de sa sœur : il écrit des ouvrages d'économie politique, des traités scientifiques, passe sa vie en projets, en inventions de tout genre. Un jour, il conçoit et exécute une voiture en papier mâché et vernis qu'il fait conduire à Longchamp ; une autre fois, avec deux officiers de marine, il construit un navire dont la coque se compose de copeaux tellement joints qu'ils formeront une masse compacte à l'abri des tempêtes les plus fortes. Il imagina aussi de faire remettre par le duc d'Orléans à Louis XVI un mémoire où il préconisait une recette infaillible pour rendre au roi les cœurs aliénés par les fautes du gouvernement et régénérer les finances du royaume ; il suffisait d'instituer des conseils à la tête de chacune des parties de l'administration, de lui confier un pouvoir sans limites et de rétablir en sa faveur la charge de surintendant des finances. Le hasard divulgua le mémoire, qui valut beaucoup de plaisanteries au chancelier ainsi qu'à son maître.

Grand génie, ardent citoyen,
Ce que tu promets n'est pas mince,
Mais si tu possèdes si bien
L'heureux talent de faire adorer notre prince,
Commence donc par faire aimer le tien.

On prétend que le duc se vengea de la déconvenue en disant à M. du Crest : « Vous n'avez oublié qu'une chose dans votre mémoire, c'est que vous étiez le plus joli homme de France. »

riette de Sercey, sa nièce. Elle ne tarda pas à partager l'enthousiasme des princes pour *Maman Genlis* et voulut le lui témoigner à son tour : — « J'aurais presque rougi de rester en arrière de cette passion romanesque que chacun cherchait à lui prouver. J'ai vu les princes et Mademoiselle baiser les pas où elle avait marché, et j'avoue à ma honte qu'un jour, voulant me distinguer en sentiment, je me précipitai sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et, l'ayant baisé avec ardeur, je me remplis la bouche de poussière, ce qui calma mon enthousiasme. » — Certes les élèves ne se fussent pas contentés de répondre comme le duc du Maine interrogé par Louis XIV s'il était bien raisonnable : — « Comment ne le serais-je pas, puisque je suis élevé par la raison ? » (Madame de Maintenon) ; sans doute ils eussent dit : par le génie. Ce qu'il faut reconnaître, c'est qu'elle leur témoigna un dévoûment maternel, que, pendant la Révolution, elle accompagna mademoiselle d'Orléans en Angleterre, en Suisse, et ne se sépara d'elle qu'à la dernière extrémité. Ambition, amour de gloire et de domination, ces sentiments trouvent leur compte dans sa conduite, mais ils n'excluent point l'amitié passionnée pour ceux dont elle a façonné les âmes : et, cet instinct de maternité pédagogique, on le retrouve à chaque pas de son existence ; il lui faudra toujours une intelligence à débrouiller, un être faible à protéger et à former ; après Paméla, Stéphanie Alyon,

Helmina, Casimir, etc...[1]. Elle se montre prompte aux enthousiasmes généreux, compatissante aux petits, aux humbles, désireuse de rendre service aux inconnus aussi bien qu'aux amis. C'est là une invincible obsession, et, tout compte fait, la meilleure rançon de ses péchés, car je compte pour peu cette religiosité qui la fit surnommer une mère de l'Église et inspirait à Napoléon Ier cette jolie observation : « Quand madame de Genlis veut définir la vertu, elle en parle toujours comme d'une découverte. »

Afin de mieux habituer ses élèves à parler anglais, elle imagina de placer auprès d'eux une petite Anglaise ; le chevalier de Grave, premier écuyer du duc d'Orléans, allant en Angleterre, se chargea de la commission, il en trouva une, la fit inoculer et l'expédia au duc de Chartres avec un billet ainsi conçu : « J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse sérénissime la plus jolie jument et la plus jolie petite fille de l'Angleterre. » Elle était ravissante en effet, spirituelle, mais indolente, paresseuse au dernier point,

1. « Casimir était un jeune élève de madame de Genlis, très fort sur la harpe, mais affectionnant trop les difficultés. Un soir que, devant Garat, il se surpassait en vigueur ! « Croyez-vous, me dit celui-ci en se penchant vers mon oreille, que ce jeune homme ait une autre intention que celle de casser sa harpe ? Puis s'apercevant que madame de Genlis le regardait : « Châmant, s'écria-t-il, paôle d'honneur ! (il prononçait ainsi) ; fort comme un Turc. » Nous le priâmes à son tour de nous chanter quelque romance. « Cela m'est moralement et physiquement impossible, nous dit-il, — Mais pourquoi ? — Parce que je suis en bottes. »

et incapable de réflexion ; son caractère pronostiquait une destinée orageuse pour peu que le sort la jetât dans des situations extraordinaires, ce qui ne pouvait manquer d'arriver, car certaines natures appellent le roman comme les grands arbres attirent la foudre. Son nom de famille était Nancy Syms, on le trouva trop commun à Belle-Chasse et on l'appela Paméla Seymour : elle demanda d'y ajouter le titre de lady, cette fierté amusa tout le monde, et, en jouant, les enfants la traitèrent de milady. Madame de Genlis était coquette pour sa jeune orpheline, et, afin de faire valoir ses charmes, elle lui ordonnait de prendre différentes attitudes, de lever les yeux au ciel, de donner à son délicieux visage toutes sortes d'expressions. Et cependant elle recommande quelque part qu'on ait soin de ne pas exalter la tête des femmes, « parce qu'elles sont nées pour une vie monotone et dépendante ».

La maison de Belle-Chasse est tenue avec une rare économie ; la gouvernante sait le prix des choses, les doses des comestibles données chaque jour pour les repas : un homme de confiance va toutes les semaines à la halle, s'informe du prix courant des denrées, lui rapporte ce détail par écrit. De même madame de Maintenon prodiguait maint conseil de ménage à son frère et à sa jeune belle-sœur. Ses élèves ont pour précepte de donner avec magnificence en toute occasion, mais de n'acheter et payer

que comme des particuliers. L'appartement lui-même est un cours d'éducation, où la tapisserie représente, peints sur toile à l'huile, sur un fond bleu, les médaillons en grisaille des rois de Rome, des empereurs et impératrices jusqu'à Constantin : deux grands paravents rappellent les rois de France, les dessus de porte des traits mythologiques. Il n'est pas jusqu'à la poupée de mademoiselle d'Orléans qui n'ait son utilité, elle lui répète ses leçons ; on ne prononce jamais le mot étude, parce « qu'il sonne ennui ». Les enfants étant d'abord tout sens, on attache aux sens les instructions qu'il reçoivent. Comme dit Montaigne, il est bon que le maître fasse trotter devant lui le disciple, pour juger de son train : donc tous les soirs, deux heures avant la leçon de dessin, les élèves se rassemblent dans la chambre de la gouvernante, chacun lit tout haut pendant un quart d'heure, elle rectifie la prononciation, explique ce qui semble obscur, feint de leur soumettre ses ouvrages d'éducation et de les consulter : « La crainte qu'elle nous inspirait alors redoublait notre désir de lui plaire en montrant de l'admiration. » Dans les compositions littéraires, le duc de Montpensier surpasse tous les autres par l'élégance du style, tandis que celles du duc de Valois attestent de bonne heure l'esprit d'ordre, la raison et la droiture qui forment le fond de son caractère. « Il avait un bon sens naturel qui dès le premier jour me frappa ; il aimait la raison comme

les autres enfants aiment les contes frivoles; dès qu'on la lui présentait à propos et avec clarté, il l'écoutait avec intérêt. » Et madame de Genlis put à bon droit s'applaudir d'avoir été la première institutrice de princes qui eût enseigné les langues modernes, d'avoir endurci leurs corps et fortifié leurs âmes, de les avoir accoutumés à se servir seuls, quand elle le vit, pendant la Révolution, faire à pied le tour de la Suisse, passant partout pour un Allemand, et donner pour vivre des leçons dans un petit collège au bord du lac de Constance. L'éducation du monde n'abolit point cette éducation première, et s'il en vint, une fois émancipé de son admiration, à apprécier rigoureusement la conduite de son institutrice, il garda néanmoins toute sa vie l'empreinte de cette tutelle morale si savamment adaptée à sa nature : on pourrait retrouver un trait de cette discipline remarquable dans une réponse qu'il fit en 1843 à la reine Victoria au château d'Eu, pendant qu'il pelait pour elle une pêche : « Quand on a été comme moi un pauvre diable à quarante sous par jour, on a toujours un couteau dans sa poche. »

V

Y a-t-il une vérité historique et biographique, comme il y a une vérité théâtrale, toute de conven-

tion, de vraisemblance? Et faut-il répondre aux amateurs de confessions sincères avec ce mot d'une femme légère qui entendait dire qu'on doit apprendre la vie à ses enfants : on ne peut pourtant pas se déshonorer pour les instruire ? Madame de Genlis eut des faiblesses ; peut-être, mais les raconter eût été de sa part aussi déplacé que de consigner ses soins de toilette intime. Depuis 1789 surtout, ses innombrables ennemis, philosophes, littérateurs, libellistes à deux sous, gens du monde, ultras, émigrés semblent s'unir dans une conspiration incessante de médisances, de calomnies et de sarcasmes. Elle aime la révolution modérée, et mademoiselle de Montault-Navailles, la future duchesse de Gontaut, la vit avec horreur vêtue dans son salon de Belle-Chasse d'une robe aux trois couleurs, et faisant danser aux sons du : *Çà ira !* converti en contredanse que tout Paris sifflait et chantait. Mais elle écrit ses Mémoires sous la Restauration, la situation commande d'adoucir, d'artialiser la vérité, peut-être de *donner aux faits, par soustraction plus que par addition*, une certaine tournure ; et, après tout, elle en dit assez pour qu'on devine le reste. Monarchiste et libérale, elle détestait le despotisme, les lettres de cachet, les emprisonnements arbitraires et les droits de chasse. D'ailleurs, la sécurité allait si loin qu'en 1787 le duc d'Orléans pariera chez elle cinquante louis à Lauzun qu'on ne supprimerait pas seulement les lettres de

cachet. Elle prétend n'avoir été consultée qu'une seule fois depuis la Révolution par le prince, au sujet de la régence, quand on parlait de prononcer la déchéance de Louis XVI après le retour de Varennes ; d'ailleurs elle connut Barère, Grouvelle, alla de temps en temps aux séances de la Constituante, deux fois aux séances des Jacobins, une fois aux Cordeliers, et, du jardin de Beaumarchais, vit avec ses élèves le peuple se relayer pour démolir la Bastille. Elle accepta enfin l'offre de Pétion de l'accompagner en Angleterre avec mademoiselle d'Orléans, parce qu'elle savait que sa grande popularité les mettrait à l'abri de toute arrestation. Voilà ce qu'elle avoue, et n'y en eût-il pas davantage, c'en est assez pour exciter la fureur des prôneurs de la politique de l'excès du mal, des Marat à cocarde blanche, qui parlaient de pendre Malouet en cas de contre-révolution, qui, n'étant qu'une poignée, travaillaient à n'être qu'une pincée, dont la seule conduite justifie la révolution modérée, explique la révolution violente. Peut-être toutefois eût-elle pu citer certaine lettre qu'elle adressa au duc de Chartres le 8 mars 1796, de Silk en Holstein : ne sachant où il se trouvait, elle l'avait publiée, et, ayant entendu dire qu'il avait en France, à l'étranger, des amis qui voulaient le mettre sur le trône, elle l'en dissuadait d'une façon assez étrange. « Vous, prétendre à la royauté ! devenir usurpateur pour abolir une république que vous avez reconnue,

que vous avez chérie, et pour laquelle vous avez combattu vaillamment ! Et dans quel moment ! Quand la France s'organise, quand le gouvernement s'établit, quand il paraît se fonder sur les bases de la morale et de la justice !... D'ailleurs, quand vous pourriez légalement et raisonnablement prétendre au trône, je vous y verrais monter avec peine, parce que vous n'avez, à l'exception du courage et de la probité, ni les talents, ni les qualités nécessaires dans ce rang. Vous avez de l'instruction, des lumières et mille vertus ; chaque état demande des qualités particulières, et vous n'avez point celles qui font les grands rois. Vous êtes fait par vos goûts et par votre caractère pour la vie sédentaire et privée, pour offrir le touchant exemple de toutes les vertus domestiques, et non pour représenter avec éclat, pour agir avec une activité constante, et pour gouverner un grand empire. » Il est vrai qu'à ce même moment elle sollicitait son rappel en France ; mais on comprend qu'une pareille épître ait contribué à refroidir le duc de Chartres envers celle qu'il avait si longtemps appelée : ma mère.

En revenant d'Angleterre, où les hommes les plus éminents : Fox, Sheridan, Castlereagh, lui avaient fait fête, madame de Genlis, après un court séjour à Paris, partit avec mademoiselle d'Orléans pour la Suisse, où elles séjournèrent jusqu'au milieu de 1794, tantôt dans un asile, tantôt dans un autre. Lorsque Mademoiselle

dut la quitter pour aller retrouver sa tante, la princesse de Conti, elle continua la rude vie d'émigrée. à Altona, à Hambourg, Berlin, en Danemark, vivant à l'auberge chez des amis, écrivant, donnant des leçons pour vivre.

A Berlin les pointus l'ayant peinte sous les plus noires couleurs au roi, celui-ci déclare qu'il ne l'exclura jamais de sa bibliothèque, mais qu'il ne la souffrira point dans ses États, et, séance tenante, il la fait conduire jusqu'à la frontière par un agent de police : son successeur se montra plus libéral et l'autorisa à revenir. Un émigré, son voisin d'appartement, coupe en petits morceaux deux belles jacinthes qu'elle avait posées pendant la nuit sur le palier de l'escalier commun : elle achète d'autres fleurs et colle sur le vase une bande de papier avec ces mots : « Déchirez, si vous voulez, mes ouvrages, mais respectez ceux de Dieu. » Le lendemain, elle constate avec joie qu'on les a arrosées, et aperçoit suspendues à deux des fleurs des soies vertes portant chacune un anneau de cornaline. (Elle faisait alors une collection de petits bijoux de cornaline.) C'est à cette triste époque sans doute qu'elle découvrit deux divinités de la fable, Abéone et Adéone, la première présidant au départ, la seconde au retour : les anciens plaçaient la statue de la liberté entre ces deux figures allégoriques, estimant sagement que le premier attribut de la liberté est celui d'aller et de venir à son gré.

Rentrée en France, madame de Genlis ne tarde pas à attirer l'attention du premier consul par son roman de *Mademoiselle de la Vallière :* devenu empereur, il lui demanda une correspondance régulière, où elle parlait de morale, de littérature et lui racontait de l'ancien régime ce qu'il voulait savoir. Elle eut une pension de six mille francs, un logement à l'Arsenal, fut nommée dame d'inspection des écoles primaires de son arrondissement. Bientôt son salon devint celui que les étrangers, les provinciaux, les curieux, tiennent à connaître, celui où l'on cause le mieux ; auprès d'elle s'empressent des amis fidèles, des hommes et des femmes de mérite : Fiévée, directeur de la conscience politique de l'empereur, *une magnifique sinécure ;* mesdames de Choiseul, Kennens, de Vannoy, de Brosseron, Cabarrus, Hainguerlot, MM. Laborie, Pieyre, de Cabre, de Courchamp de Tréneuil, Radet, Dussault, Crawford, de Sabran, le cardinal Maury, etc. ; M. de la Borde, célèbre par ses distractions, ses mots charmants et cette définition du dévoûment, plus facile à approuver qu'à mettre en pratique :

J'entends ainsi le dévoûment
Quand dans le cœur il prend sa source :
Le dernier quart d'heure du temps,
La dernière goutte de sang,
Le dernier écu de la bourse ;

Brifaut, le comte d'Estourmel, Anatole de Montes-

quiou, les trois jeunes gens qu'elle appelait ses amoureux, et qui formaient sa partie carrée sans crainte de compromettre leur enjeu. Elle ressuscitait pour eux le siècle de l'élégance et de la grâce, elle évoquait celui de Louis XIV comme si elle eût été sa contemporaine ; ils admiraient cette imagination intarissable, ce talent d'observation qui lui révélait sur-le champ le fort et le faible de chacun, la séduction insinuante de sa parole. « Sa conversation n'était point l'éblouissant monologue de madame de Staël, c'était une suite de propos agréables, d'anecdotes piquantes, de récits débités avec cette aisance dont la bonne compagnie d'autrefois n'a pas voulu nous laisser la tradition... Elle possédait un art tout particulier, celui de vous faire croire à un intérêt qui souvent n'existait pas, de jeter dans votre oreille des paroles d'éloge qu'elle avait bien calculées, mais qui semblaient partir du cœur à son insu, de charmer l'amour-propre. Madame de Genlis, femme du monde, avait toutes les qualités dont une partie manquait à madame de Genlis auteur... La première fois que j'allai lui faire ma cour à l'Arsenal, je fus extrêmement surpris du désordre de son salon, ajoute Brifaut... Moi qui m'attendais à cet agréable arrangement, à cette symétrie de bon goût qui signalent les maisons des femmes de cour, je la trouvai dans le plus abominable négligé, au milieu de vieux meubles dépareillés çà et là. Une écritoire magnifi-

que donnée par la reine d'Espagne brillait sur un bureau vermoulu, tout couvert de taches d'encre et de miettes de pain. A côté d'une belle harpe dorée, on voyait un écran à pied dont la tenture en soie verte disparaissait à moitié sous une longue traînée d'huile [1]... » D'ailleurs elle affiche la prétention d'être une bonne femme de ménage, sans doute en souvenir de Belle-Chasse. « Permettez que je finisse mon pot-au-feu, disait-elle au visiteur stupéfait ; avant d'être femme de lettres, je suis ménagère. » Et d'éplucher carottes, poireaux, de les mettre dans la

1. Talma... que madame de Genlis ne connaissait pas (elle avait dès longtemps renoncé au spectacle) faisait tant parler de lui dans le salon de l'Arsenal qu'il prit fantaisie à notre femme auteur de juger par elle-même si le successeur de Lekain méritait sa réputation. Elle me pria de la faire dîner avec lui. M. Sage, leur ami commun, offrit sa maison. J'y réunis à table ces deux illustrations différentes, et j'engageai le grand acteur à tout essayer pour conquérir un suffrage de haut prix. On les mit l'un à côté de l'autre ; mais, par malheur, en faisant sa leçon à Talma, j'avais oublié de donner à madame de Genlis une petite instruction : c'était d'encourager par quelques éloges préliminaires le timide débutant qu'elle allait entendre. Faute de cet avertissement, elle se livra tout entière à ses vieilles admirations théâtrales, le satura de l'éloge de Lekain au lieu d'ébaucher au moins le sien, lui assura qu'il ne remplacerait jamais un homme dont le talent ne pouvait avoir d'égal, et déconcerta si complètement ce pauvre acteur de génie, que le soir, lorsqu'on lui demanda des vers, il cessa d'être lui-même. En vain se fit-il entendre dans ses meilleurs rôles : point d'inspiration, point de chaleur. Ce n'était plus le maître de la scène ; c'était un écolier ânonnant son pensum, et en méritant un autre pour son détestable débit (Brifaut. *Récits d'un vieux parrain.*)

marmite, d'écumer ; enfin, après avoir ôté le tablier de cuisine, elle se mettait à causer.

Une fois, elle imagine pour ses favoris une surprise charmante : son élève Casimir, devenu un harpiste de premier ordre, se transforme en David, et par des merveilles d'harmonie, conjure, calme les noirs accès de Saül-Michelet, costumé et drapé par Talma. Entendre en une soirée, dans le cabinet de Sully, la lecture des lettres d'Henri IV à Gabrielle, la conversation de madame de Genlis, la harpe de Casimir, quel régal pour des jeunes gens plus riches d'esprit que d'écus[1] ! Une autre fois, Gall vient la voir et découvre en haut de sa tête une grosse bosse qui marque

1. Un de mes amis a bien voulu m'adresser la lettre suivante, après avoir causé avec une personne qui fut, sous la Restauration, dame de compagnie de madame de Genlis, et qui vit encore : « ... En ce temps-là, madame de Genlis demeurait rue du Faubourg Saint-Honoré, 24, dans une pension de famille dont le prix était de deux mille francs. Le docteur Alibert venait la voir tous les jours, et Madame Adélaïde une fois par mois : c'est elle, disait-on, qui payait la pension. Madame de Genlis aimait encore à jouer de la harpe, à montrer ses belles mains, et à prouver, en descendant dans le jardin avec un tas de papiers, qu'elle pouvait lire sans le secours de lunettes. Ma bonne vieille dame ne put pardonner, et n'a pas encore pardonné à la comtesse d'avoir envoyé à l'hôpital Beaujon Aline, sa domestique. — « Je croyais, madame, lui dit-elle, que vous aviez du cœur, je m'aperçois que vous n'avez que de l'esprit, je vous quitte. » Tout le monde l'adulait, ajoute-t-elle, moi j'ai eu le courage de lui dire en face ce que je pensais. — La domestique cependant a dû être mieux soignée à l'hospice qu'elle ne l'eût été à la pension... »

dit-il, trois vertus : la religion, l'élévation de l'âme, la persévérance ; et Talleyrand de remarquer malignement : « Vous voyez, mesdames, qu'elle n'est pas hypocrite. »

Après la Restauration, le duc d'Orléans vit assez souvent madame de Genlis[1], et lui continua la pension de l'empereur. Elle conserva jusqu'au bout ses facultés, écrivant, parlant, enchantant ses auditeurs, dépensant de tous côtés sa brûlante activité, et assista, un peu étonnée peut-être, aux débuts de la monarchie constitutionnelle. Sa vie présente un mémorable exemple des antinomies qui se rencontrent dans les personnes compliquées, et, l'on pourrait dire, dans tous les êtres intelligents sans exception. Aux siècles comme aux hommes il est presque impossible d'aller droit, et combien malaisée la tâche de les suivre dans leurs méandres, de tenir compte des nuances, des arrière-pensées et des actions mixtes ! Étudier un individu dans toutes ses métamorphoses, avec la patience d'un juge d'instruction qui recherche la trace d'un crime, en faisant table rase de ses préjugés, sans écouter les bavardages de l'opinion générale, ce travail exige un esprit souple, désintéressé, habitué à se dédoubler et d'une patience à toute épreuve. Car, cette opinion générale, de quels vains bruits, de quelles calomnies ne se contente-

1. On m'a même assuré que le duc d'Orléans allait la voir ou la recevait une fois par semaine.

t-elle pas souvent! Nous voyons par les besicles d'autrui qui ne voit guère, nous aimons, nous haïssons, pour quels frivoles motifs, tout de reflet et de réverbère ! Les nobles sentiments ne courent pas les rues ; le temps, la capacité d'affection font défaut à la plupart ; de même, si nous voulons lier connaissance intime avec un personnage d'autrefois, il est nécessaire de l'aimer véritablement et pour lui-même, d'entrer avant dans sa vie, en se plaçant dans les circonstances où il s'est trouvé, de savoir non seulement ce qu'ont dit ceux qui en ont parlé, mais pourquoi ils en ont ainsi parlé. Un aviron droit semble courbé dans l'eau ; la même action se prête aux interprétations les plus diverses. On sait l'aventure de l'historien anglais qui entend du bruit dans la rue, se précipite, regarde, s'informe de la cause du tumulte, entend quatre avis différents, et se lamente en songeant que s'il n'a pu comprendre ce qu'il voyait, il saura bien moins encore éclaircir des faits entourés des voiles trompeurs du passé. La plus commune des erreurs ne consiste-t-elle pas à croire impossible ce qu'on n'éprouve pas, ce dont on est incapable ? Comment un esprit méthodique admettrait-il les bouillonnements d'une âme romanesque, qui va de guingois, en proie à toutes les bourrasques de l'imprévu, tantôt touchant le ciel et tantôt l'enfer ? Comment expliquer à un optimiste endurci les âpres mélancolies des êtres troublés par la noble inquiétude

des destinées humaines, martyrisés par un chagrin d'amour ou d'amitié ? Comment l'égoïste concevrait-il les angoisses de ceux qui ont pitié des affamés, des malades, des infirmes ? Presque tous, nous sommes en présence de celui que nous jugeons comme le voyageur devant un vaste paysage qu'il traverse en chemin de fer : il voit quelques arbres, une rivière, des maisons, l'ensemble et les détails lui échappent.

APPENDICE

I

Voici la scène principale de cette comédie inédite de Marivaux : *La femme fidèle*, que M. Jules Cousin a publiée dans son livre sur le comte de Clermont.

SCÈNE...

LA MARQUISE. — Eh bien, monsieur, nous voici seuls, et vous pouvez en liberté me parler de mon mari ; ne prenez point garde à ma douleur ; elle m'est mille fois plus chère que tous les plaisirs du monde.

LE MARQUIS. — Non, madame, j'ai changé d'avis, dispensez-moi de parler. Mon ami, s'il pouvait savoir ce qui se passe, approuverait lui-même ma discrétion.

LA MARQUISE. — D'où vient donc, monsieur? Quel motif avez-vous de me cacher le reste ?

LE MARQUIS. — Ce que vous voulez savoir n'est fait que pour une épouse qui serait restée veuve, madame ; le marquis ne l'a adressé qu'à un cœur qui serait conservé pour lui.

LA MARQUISE. — Oh ! monsieur, comment avez-vous

courage de me tenir ce discours dans l'attendrissement où vous me voyez. Que pourrait lui-même me reprocher le marquis? Je le pleure depuis que je l'ai perdu, et je le pleurerai toute ma vie.

LE MARQUIS. — Vous allez cependant donner votre main à un autre, madame, et ce n'est point à moi à y trouver à redire; mais je ne saurais m'empêcher d'être sensible à la consternation où il en serait lui-même... son épouse prête à se remarier !... Ce n'est pas un crime, et cependant il en mourrait, madame. « Je finis ma vie dans les plus grands malheurs, me disait-il, mais mon cœur a joui d'un bien qui les a tous adoucis, c'est la certitude où je suis que la marquise n'aimera jamais que moi. » Et cependant il se trompait, madame, et mon amitié en gémit pour lui.

LA MARQUISE. — Hélas! monsieur, j'aime votre sensibilité et je la respecte, mais vous n'êtes pas instruit. C'est l'ami de mon mari même que je vais prendre pour juge. Ne vous imaginez pas que mon cœur soit coupable; que le vôtre ne gémisse point : le marquis ne s'est point trompé.

LE MARQUIS. — Il est question d'un mariage, madame, et, suivant toute apparence, vous ne vous mariez point sans amour.

LA MARQUISE. — Attendez, monsieur, il faut s'expliquer; oui, les apparences peuvent être contre moi; mais laissez-moi vous dire... Je mérite bien qu'on m'écoute... Je connaissais bien le marquis, et j'ai peut-être porté la douleur au delà même de ce qu'un cœur comme le sien aurait voulu. Oui, je suis persuadée qu'il aimerait mieux que je l'oubliasse que de savoir ce que je souffre encore.

LE MARQUIS (*à part*). — Ah! j'ai peine à me contraindre.

LA MARQUISE. — Vous me trouvez prête à terminer un mariage, et je ne vous dis pas que je trahisse celui que

j'épouse; non, je ne le trahis point, j'aurais tort; c'est un honnête homme; mais pensez-vous que je l'épouse avec une tendresse dont mon mari pût se plaindre? Ai-je pour lui des sentiments qui puissent affliger le marquis? Non, monsieur, non, je n'ai pas le cœur épris, je ne l'ai que reconnaissant des services qu'il m'a rendus et qui sont sans nombre. C'est d'ailleurs un homme qui, depuis près de deux ans, vit avec moi dans un respect, dans une soumission, avec une déférence pour ma douleur, enfin dans des chagrins, dans des inquiétudes pour ma santé, qui est considérablement altérée, dans de telles frayeurs de me voir mourir, qu'à moins d'avoir une âme dépouillée de tout sentiment, cela a dû faire quelque impression sur moi. Mais quelle impression, monsieur? la moindre de toutes, je l'ai plaint, il m'a fait pitié, voilà tout.

LE MARQUIS. — Et vous l'épousez?

LA MARQUISE. — Dites que j'y consens, cela est bien différent; et que j'y consens tourmentée par une mère à qui je suis chère et qui me doit l'être, qui n'a jamais rien aimé que moi, et que mes refus désolent. On n'est pas toujours maîtresse de son sort, monsieur. Il y a des complaisances inévitables dans la vie, des espèces de combats qu'on ne saurait toujours soutenir. J'ai vu cette mère mille fois désespérée de mon état; elle tomba malade, j'en étais cause: il ne s'agissait de rien moins que de lui sauver la vie, car elle se mourait, mon opiniâtreté la tuait. Je ne sais point être insensible à de pareilles choses, et elle m'arracha une promesse d'épouser Dorante! J'y mis pourtant une condition, qui était d'envoyer une seconde fois à Alger; et tout ce qu'on m'en apporta fut un nouveau certificat de la mort du marquis. J'avais promis cependant. Ma mère me somma de tenir ma parole, il fallut me rendre, et je me rendis. Je me sacrifiai, monsieur, je me sacrifiai! Est-ce là de

l'amour ? Est-ce là oublier le marquis? Est-ce là épouser avec tendresse?

LE MARQUIS (*à part*). — Voyons si elle rompra. (*Haut.*) Non, je conçois même par ce détail que vous seriez bien aise de revoir le marquis.

LA MARQUISE (*avec transport*). — Ah! monsieur, le revoir! Hélas! il n'en faudrait pas tant! La moindre lueur de cette espérance arrêterait tout; il y a dix ans que je ne vis pas, et je vivrais!

LE MARQUIS. — Je n'hésiterai donc pas à vous donner cette lettre; elle ne viendra point mal à propos, elle vous convient encore.

LE MARQUISE (*avec ardeur*). — Une lettre de lui, monsieur ?

LE MARQUIS. — Oui, madame, et qu'il vous écrivit en mourant. J'étais présent.

LA MARQUISE (*baisant la lettre*). — Ah! cher marquis! (*Elle pleure*).

LE MARQUIS. — Ah! madame, je commence à craindre de vous avoir trop attendrie.

LA MARQUISE. — Je ne sais plus où j'en suis. (*Elle lit.*) « Je me meurs, chère épouse, et je n'ai pas deux heures à vivre: je vais perdre le plaisir de vous aimer (*elle s'arrête*), c'est le seul bien qui me reste, et c'est après vous le seul que je regrette » (*s'interrompant.*) Il faut que je respire. (*Elle lit.*) « Consolez-vous, vivez, mais restez libre. C'est pour vous que je vous en conjure; personne ne saurait le prix de votre cœur. » Je connais le sien. (*Elle continue.*) « Ma faiblesse me force de finir. Mon ami part, on l'entraîne, et il ne peut sans risquer sa vie attendre mon dernier soupir! » (*Au marquis.*) Comment, monsieur, il vivait donc encore au moment où vous l'avez quitté?

LE MARQUIS. — Oui, madame, on s'est trompé. Il est

vrai que la plus grande partie des captifs mourut à Alger pendant que nous y étions; mais nous trouvâmes le moyen de nous sauver, et c'est notre disparition qui a fait l'erreur. Je suis dans le même cas, et le marquis mourut dans notre fuite; ou du moins il se mourait quand je fus obligé de le quitter.

LA MARQUISE. — Mais vous n'êtes donc sûr de rien? Il a donc pu en revenir? Parlez, monsieur... Déjà je romps tout; plus de mariage!... Mais de quel côté irait-on?... Quelles mesures prendre?... Où pourrait-on le trouver?... Vous êtes son ami, monsieur, l'abandonneriez-vous?

LE MARQUIS. — Vous souhaitez donc qu'il vive?

LA MARQUISE. — Si je le souhaite!... Ne me promettez rien que de vrai; j'en mourrais.

LE MARQUIS. — S'il n'avait hésité de paraître que dans la crainte de n'être plus aimé ?... S'il m'avait prié de venir ici pour pouvoir l'informer de vos dispositions.

LA MARQUISE. — Tout mon cœur est à lui! Où est-il? Menez-moi où il est.

LE MARQUIS (*un moment sans répondre*). — Il va venir... dans un instant... et vous l'allez voir.

LA MARQUISE. — Je vais le voir!... Je vais le voir!.., Marchons! Hâtons-nous! Allons le trouver!... Je me meurs de joie! Je vais le voir!... Vous êtes, après lui, ce qui me sera le plus cher.

LE MARQUIS (*ôtant sa barbe et se jetant à ses genoux*). — Je vous suis aussi cher qu'il vous l'est lui-même!

LA MARQUISE. — Qu'est-ce donc?... Qui êtes-vous ?... (*Se jetant dans ses bras.*) Ah! cher marquis!... (*Elle le relève et ils s'embrassent encore.*) Que je suis heureuse!

Publié dans le Théâtre des Boulevards

II

La parade de la *Mère Rivale* eut beaucoup de succès, bien qu'elle soit relativement convenable, étant donné le genre. On en jugera du reste par la scène suivante.

LÉANDRE, MADAME CASSANDRE

LÉANDRE. — Ma chère madame Cassandre, je vous dirai sans m'étendre sur vous et sur ce que vous pensez, et sans vous rien allonger, qu'il est bien temps que tout cela finisse.

MADAME CASSANDRE. — Mais ciel barbare! que trouvez-vous donc dans ma fille, elle est mal élevée, elle est sèche comme un brandier, noire comme un Vespasien, point de tétons, point de hanches; en un mot elle n'a point...

LÉANDRE. — Mais, madame, puisque je l'aime à cette sauce-là.

MADAME CASSANDRE. — Mais, monsieur, elle est toujours très décolletée, des jupons courts, et d'une immodestie à faire venir l'eau à la bouche.

LÉANDRE. — Mais, madame, est-ce que cela rompt le marché?

MADAME CASSANDRE. — Une fille incorrigible, qui est incompatible, imperceptible, insensible, incombustible et impossible; vous la trouverez peut-être jolie par le visage, mais à l'égard de toutes les qualités spirituelles, je puis bien vous assurer, monsieur, comme si c'était ma dernière heure, qu'elle aime le jeu et les hommes, et qu'elle est fort adonnée au vin, ni plus ni moins qu'un gendarme de la petite écurie.

LÉANDRE. — Eh bien, madame, ne lit-on pas dans l'histoire romaine, qu'on a trouvé des empereurs, même des Césars qui aimaient le vin, témoin Titus le Censeur, dans le temps qu'il fit bâtir la cathédrale d'Auteuil, il buvait et se saoulait avec tous les ouvriers; cependant quant à ce qui est du vin, je sais bien ce que je ferai... oh, je la retirerai du vin.

MADAME CASSANDRE (*vivement*). — Oui retirez-la du vin; elle boira de l'eau-de-vie.

LÉANDRE. — Pardi, madame, pour une mère vous êtes bien déchainée contre elle.

MADAME CASSANDRE. — Pardi, vous êtes bien déterminé en sa faveur; je vous dis en un mot, monsieur, qu'elle ne sait ni lire ni écrire.

LÉANDRE. — Tant mieux, madame, tant mieux, voyez comme on traite les femmes savantes dans le beau monde; se fiche-t-on, ne se fiche-t-on pas d'elles? Voyez comme on accommode les physiciennes de Newton, qui font des livres de physique, comme Voltaire, cet Anglais sans pareil, ainsi que Maupertuis le Pruchien.

MADAME CASSANDRE. — Enfin, monsieur, dirigez donc toujours ses défauts en vertus; je vous dis qu'elle est si fort ambitieuse et colère, qu'elle a donné un coup de poing au pauvre Nicolas qui lui avait seulement dit qu'elle avait les pieds en dedans.

LÉANDRE. — Eh bien! pardieu, elle a bien fait : faut-il venir dire cela à un brave homme comme moi qui ai servi? On repousse l'injure par l'injure; et n'avez-vous pas lu dans les *Coliques* ou la *Georgienne* de Virgile : *et conculavit leonem et dragonem.* Cela ne veut-il pas dire en bon français qu'il faut avoir du cœur et se venger?

MADAME CASSANDRE. — Ah! cruel et sanguin amant, je vois bien que rien ne peut te détacher de ma fille que la seule offre de ma personne et de moi-même. Eh bien je

suis veuve, marions-nous; vois, mon fils, vois la blancheur de mes lys, l'incarnation de mon teint... Je t'adore, coquin trop aimable.

LÉANDRE (*d'un ton tragique*). — O Dieu! Grands dieux! la fille m'aime, me voilà adoré de la mère, crève-toi maintenant, voilà le bacquet.

MADAME CASSANDRE. — Ce n'est pas tout, ingrat; vois donc jusqu'où va ma passion, je te donne en mariage tout mon linge et mes deux vaches, ma batterie de cuisine, ma tasse d'argent, mon échoppe et ma croix d'or, le justaucorps, et enfin tous les surtouts de mon mari, et par-dessus tout cela (ce qui me tient le plus à cœur), je te sacrifie mon ami Nicolas qui se déguise souvent en habit de Gilles pour venir me voir.

LÉANDRE. — Tenez, madame, rien de tout cela ne me tente, je suis bien amoureux de mams'elle votre fille, sans comparaison comme un loup-cervier, et vous mettriez avec tout cela encore quatre cents livres en argent comptant que je vous jure que je lui serais fidèle.

MADAME CASSANDRE. — Eh bien parjure, parricide, tu n'auras ni moi, ni ma fille, ni mon chat, ni mon chien, à moins qu'elle ne devienne enceinte de toi. Adieu. (*Elle sort.*)

LÉANDRE (*seul*). — Quel coup! quelle mère! quel coup! ô quelle mère, quelle impudicité! Ah Dieu! quelle impudicité, quelle proposition de Putiphar, et j'en suis le Joseph! Allons de ce pas droit trouver Nicolas!

III

JOURNAL ET MÉMOIRES DE COLLÉ (3 vol.)

Je donnerai ici quelques traits et anecdotes qui n'ont pu trouver place dans l'étude sur Collé.

« La princesse de Conti a pensé mourir au commencement de ce mois-ci (1748), c'est la femme de celui qui était si bossu, si jaloux et dont on disait qu'il « était le » mari de bien des femmes, et la femme de bien des » hommes ». En partant un jour pour l'Ile-Adam, où la princesse n'allait pas avec lui, il lui disait en badinant : « Ah çà, madame, ne me faites point c.., pendant que je » n'y serai pas! — Allez, monsieur, répondit-elle, partez » tranquille, je n'ai jamais envie de vous faire c... que » quand je vous vois. » Elle avait dit aussi à son mari dans un moment d'humeur : « N'oubliez pas que sans vous je puis faire des princes du sang, et que vous n'en pouvez faire sans moi. »

« Madame de Marville et madame de Lutzelbourg, excédées des airs et des impertinences de madame de la Porte, femme de l'intendant du Dauphiné, et dans le désir de s'en venger, lui dirent qu'elles voulaient au premier jour lui donner à souper avec une femme bien singulière. — C'est, ajoutèrent-elles, une belle femme qui pourtant ne plaît pas, qui court après l'esprit et qui est bête; qui affecte de la gaieté et qui n'a que de l'extravagance; qui dit des horreurs des autres femmes, et qui est plus c... qu'aucune d'elles; enfin, mêlant à tout cela tous les travers de l'esprit, les écarts de l'imagination et les ridicules de toute espèce, qui la rendent délicieuse pour s'en amuser et la persifler. Il faut absolument que vous la voyiez, il faut que vous soupiez avec madame *Janua*, cela est bon, rien n'est si bon. — De tout mon cœur, répond madame de la Porte, j'en meurs d'envie; quand cela se pourrait-il? — Samedi prochain, si vous voulez; ce sera chez madame de Lutzelbourg. — A la bonne heure; mais madame *Janua* y viendra-t-elle sûrement? — Elle n'y manquera pas plus que vous. — Tant mieux, car je suis bien curieuse de voir madame *Janua*, quand ce ne serait que le nom de

madame *Janua*. — Le samedi arrivé, madame de la Porte vient au souper, et on lui fait des excuses de ce que l'on n'a pu avoir madame *Janua* qui s'est envoyé excuser; on se doute qu'elle a un souper de petite maison; elle y va souvent, dit-on; on parle à ce sujet de son amant et on désigne légèrement celui de madame de la Porte; on prend jour pour une autre fois; madame *Janua* ne paraît pas davantage... bref, ces dames la mènent et la persiflent pendant sept ou huit soupers. Enfin un soir qu'elle était encore engagée avec madame *Janua*, son mari la voulut mener à un souper de cérémonie, auquel il pensait qu'il était décent qu'elle se trouvât. — J'irai, lui dit-elle, mais vous me faites grand tort; je devais souper ce soir avec une femme qu'on me promet depuis un siècle, une femme rare, qui est farcie de ridicules, sans bienséances, faisant de l'esprit toute la journée et n'ayant pas le sens commun; jouant la gaieté et n'étant que folle; traitant toutes les femmes de c... et faisant son mari c... scandaleusement... Mais il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler, ou que vous n'ayez peut-être rencontré madame *Janua*... Oui, madame *Janua*, c'est son nom... Comme vous voilà étonné! — Comment, madame *Janua*, répondit le mari confondu. Eh! Madame vous ne savez donc pas qu'en latin *Janua* signifie la Porte. A qui vous êtes-vous livrée, madame? Ne voyez-vous pas que c'est une noirceur qu'on vous fait; que l'on vous ballotte, que l'on vous persifle, que l'on vous joue cruellement? N'aurez-vous jamais le discernement de choisir les gens avec qui vous devez vivre? — Après cette belle harangue, ils furent souper ensemble, et quoique madame *Janua* en fût, le souper ne fut point plus gai qu'il ne devait l'être... »

« M. le grand prévôt de Saint-Germain me contait que M. le cardinal de Rohan, peu de temps avant sa mort, avait présenté à M. l'évêque de Mirepoix un jeune abbé

de qualité, et lui demandait pour lui une abbaye; le Mirepoix promit. Un bénéfice vint à vaquer, le cardinal et l'abbé furent le sommer de tenir sa parole; ce funeste évêque les refusa en ajoutant que M. l'abbé savait bien l'impossibilité où il était de lui accorder ce qu'il demandait. L'abbé, qui se sentait irréprochable du côté des mœurs et à tous autres égards, presse si vivement M. de Mirepoix de lui déclarer devant le cardinal de Rohan les causes de son refus, que ne pouvant plus reculer, il lui dit : « Eh bien, monsieur, puisque vous m'y forcez, je vous dirai que je suis étonné que vous pressiez le roi de vous accorder une grâce, dans le temps que madame votre sœur, abbesse de... vient de donner un scandale public et est accouchée ces jours-ci; sachez, monsieur, que Sa Majesté a disposé du bénéfice que vous demandez en faveur de M. l'abbé***. — Comment! reprit le cardinal de Rohan, que dites-vous, monseigneur! outre que les fautes sont personnelles et que ce jeune homme, qui est vertueux, ne doit point être puni de celles de sa sœur, c'est que l'abbé***, à qui vous avez donné le bénéfice, est celui qui a fait l'enfant à la sœur de monsieur. — Le Mirepoix, malgré tout son esprit, resta pétrifié.

« Voici un madrigal de M. Saurin, à l'occasion de ce que Madame *** avait promis d'embrasser celui qui ferait les plus jolis vers en l'honneur de sa fête. Saurin fut embrassé, et il le méritait bien, pour avoir envoyé la pièce suivante :

Quoi! d'un baiser faire la récompense
De celui dont les vers auront la préférence!
Pauline, quelle est votre erreur!
C'est donner à l'esprit ce qui n'est dû qu'au cœur.
Un baiser fut toujours le prix de la tendresse,
Et c'est à l'amour seul qu'en appartient le don.
Les habitants du Pinde, en leur plus grande ivresse,
N'ont jamais espéré qu'un laurier d'Apollon.

Des vers à mes rivaux je cède l'avantage,
Ils riment mieux que moi ; mais je sais mieux aimer.
Que le laurier soit leur partage,
Et le mien sera le baiser.

« La timidité d'esclave de Crébillon (comme censeur) dont il fut question dimanche à dîner, chez Helvétius, donna occasion de conter quelques réponses hardies et nobles faites à des rois par leurs sujets. Milord Stanley nous dit, par exemple, que Jacques II ayant voulu établir à Londres quelques nouveautés, le maire de cette capitale s'y opposa avec une fermeté respectueuse et inébranlable. Le roi le poussant et le menaçant de quitter Londres, de transporter dans une autre ville le séjour de la cour, et avant de partir de priver Londres de plusieurs avantages, ajoutant même avec colère qu'il en emporterait tout ce qu'il pourrait, pour la punir... Le lord maire lui répondit froidement : « Nous espérons, sire, que du moins Votre Majesté n'emportera point la Tamise. »

« Au siège de Mons, un officier auquel le feu roi avait refusé une grâce qu'il lui avait demandée, ayant été blessé à mort à l'attaque d'un ouvrage qu'il emporta, fut vu par Louis XIV, ou, pour parler d'une façon plus vraisemblable, cette action ayant été sur-le-champ rapportée au roi, il envoya dire à cet officier qu'il lui accordait la grâce en question, et de plus une pension de cent pistoles. Le brave militaire, qui mourut une heure après du coup qu'il avait reçu, répondit à celui qui lui parlait de la part du roi : « Allez, monsieur, dites au roi que je n'ai plus besoin de la grâce qu'il m'accorde, et que je pars pour un pays où l'on se f.... de lui et de moi. »

« M. de Romgold nous conta qu'un homme à talent, voulant obtenir une grâce de M. le Régent, lui présenta un placet dans un moment où il était presque seul et que lesuppliant avait su se ménager. Ce placet était dans la

forme ordinaire. Quand le Régent l'eut lu, le demandeur lui dit : si Son Altesse voulait le relire, le voici en vers. Quand il eut vu les vers, notre homme demanda la permission de le chanter, on le lui permit, il chanta. A peine eut-il fini, qu'il dit : Si monseigneur le souhaite, je vais le danser. — Oh ! dansez-le, lui répondit le Régent, je n'ai jamais vu de placet dansé, et pour la nouveauté du fait, je vous accorde ce que vous demandez. »

« Une femme de province arrive à Paris, dans le dessein d'y prendre et d'y attraper tous les bons airs ; on lui dit, entre autres beaux usages, que toutes les femmes de qualité vont chez la baigneuse ; que ce sont là les belles manières, que la plus renommée baigneuse est mademoiselle Le Sueur. Elle y vole, la voilà dans le bain, elle en sort : on lui demande si madame veut se faire épiler. Pour ne paraître pas ne point entendre ce terme, elle répond bien vite : « Sans doute, n'est-ce pas l'usage de la cour ? — Eh, mais oui, » répond mademoiselle Le Sueur avec complaisance. Elle passe dans l'étuve, on la frotte de la drogue épilatoire ; la drogue sèche bientôt sur son corps, on lui jette de l'eau, tout tombe. La naïve provinciale s'écrie alors en se regardant honteusement : « Ah ! mon Dieu, comme me voilà ! Tout le monde va se moquer de moi quand on me verra comme cela ! »

« Vers le milieu de sa vie, Robbé se convertit sur les représentations du comte d'Autré, personnage très dévot qui devint impie à son tour. Aussi disait-il : — J'ai fait pour mon salut ce qu'on fait pour la milice, j'ai mis un homme à ma place. »

« Etant en danger de la vie, le chevalier de Kinsonnat reçut le viatique et l'extrême-onction en présence du chevalier de Livry et d'un autre chevalier de Malte, ses amis, qui par pur hasard étaient entrés quelques minutes avant que le bon Dieu arrivât. Quand la cérémonie fut

finie et que les prêtres furent retirés : — Messieurs, leur dit poliment le chevalier de Kinsonnat, je vous fais mille excuses; je vous demande mille pardons que tout cela se soit passé devant vous. — C'était, je crois, de ce dernier qu'un officier extrêmement ignorant disait à un de ses amis : — Sais-tu que le chevalier est à l'extrémité ? On lui a porté ce matin l'émétique. — Dis donc le viatique, lui dit son ami. — Emétique ou viatique, comme tu voudras, répond l'officier; suis-je apothicaire, moi, pour me connaître à toutes ces choses-là. »

« Thiriot me donna hier quatre vers de l'abbé Le Gendre, frère de la présidente Doublet,... le premier homme de table qu'il y ait eu, et le dernier des Français qui en ait encore soutenu les plaisirs... c'était l'homme de son temps le plus gai... Voici les quatre vers.

Les dieux firent, dit-on, les hommes;
L'homme, dit l'autre, a fait les dieux.
Tant qu'on ne trouvera pas mieux,
Restons-en là comme nous sommes.

« A l'occasion des différends des parlements avec la cour, une femme de beaucoup d'esprit disputait ces jours-ci contre M. le président Portail, et elle lui soutenait que l'affaire de M. le duc de Fitz James avait été fort mal décidée par le parlement de Paris. Soit qu'elle en donnât de si bonnes raisons qu'il n'y avait point de réponse, soit politesse de la part de M. Portail, ce dernier crut terminer la dispute en lui disant qu'il n'y a si bon cheval qui ne bronche. Mais la dame lui répliqua vivement : « Pour un cheval, passe ; mais toute une écurie, ma foi, cela est trop fort. »

« Voici un trait de caractère qui peut-être vaut bien le bon mot de cette dame. Quelqu'un se plaignait ces jours derniers à M. Thierry, qui est un médecin comme M. Pur-

gon, d'une pituite qu'il lui détaillait ainsi : — C'est, monsieur, disait-il, une fonte très considérable, une eau âcre... — Bon, disait le médecin... — Claire comme si on la passait à l'alambic. — A merveille. — Mordante presque comme de l'eau-forte. — De mieux en mieux, interrompit ce docteur, c'est précisément la pituite vitrée des anciens, que nous avions perdue, *pituita vitrea et rupea*, suivant nos meilleurs auteurs. »

« On prétend que Rameau répondit au curé qui, à son lit de mort, voulait le confesser : « Que diable venez-vous me chanter, M. le curé? vous avez la voix fausse. »

« Le comte de Lauraguais avait fait une comédie en un acte, qu'il intitulait : *la Cour du roi Pétaud*. La première scène se passe entre les courtisans qui attendent le roi qui est à la cuisine. Leurs propos sur les talents du roi sont, dit-on, très plaisants et calqués d'après ceux des vrais courtisans. Dans la seconde scène, le roi en tablier gras, le bonnet blanc sur la tête et le couteau sur la hanche, vient lui-même apporter aux seigneurs qui l'attendent les petits pâtés qu'il a faits. Ils en goûtent tous à l'envi l'un de l'autre. Tous se récrient sur leur bonté. « Ils sont excellents ! délicieux ! divins ! Jamais on n'en a fait comme ceux-là! Les plus habiles cuisiniers n'en approchent pas! etc... » Un vieux courtisan, qui en a goûté, est le seul qui, d'un air rêveur, reste appuyé contre une cheminée, et qui n'en fasse pas l'éloge. Cela attire l'attention du roi Pétaud, qui dit à ce vieux renard : « Mais, un tel, vous ne m'en dites rien, vous. Parlez-moi sincèrement. Est-ce que vous ne les trouveriez pas si merveilleux, vous ? — Pardonnez-moi, Sire, répond le courtisan à cheveux blancs; ils sont excellents assurément. Mais si Votre Majesté me permet de lui parler sans flatterie, je lui dirai que la tourte de bécasse qu'elle fit avant-hier m'a paru être infiniment supérieure à ces petits pâ-

tés-ci, quoiqu'ils soient bien bons. » Le roi frappe d'un air d'amitié sur l'épaule du vieux courtisan et lui dit : « Continuez, j'aime toujours que l'on me dise la vérité, moi ! »

« Le roi de Danemark revenait ces jours-ci de Fontainebleau ; le peuple, dans l'endroit où il descendit, se mit à crier : « Vive le roi ! » — Mes amis, leur dit-il avec une présence d'esprit admirable, je viens de le quitter ; il se porte à merveille. » — On m'a assuré qu'ayant dit un jour son sentiment sur Voltaire et combien il l'aimait, une femme de la cour prit la liberté de lui faire observer que le roi de France n'aimait pas Voltaire, et que s'il parlait de ce poète devant Sa Majesté Très Chrétienne, il serait peut-être prudent de cacher l'estime qu'il avait pour cet homme extraordinaire. — Eh! madame, répondit-il. j'en parlerais devant le roi de France comme j'en parle devant vous ; nous sommes une douzaine en Europe qui avons notre franc-parler. »

« Vers de Dorat :

Oui, quoiqu'au siècle dix-huitième,
J'ai des mœurs, j'ose m'en vanter.
Je sais chérir et respecter
La femme de l'ami que j'aime.
Mais il est des femmes de bien,
Femmes, qui plus est, d'importance,
(Et, dieu merci, sans conséquence),
Qui pour peu qu'on ait un maintien,
Vous traitent avec indulgence,
Et vous dégagent du lien
D'une gothique bienséance.

De ces dames-là, j'en conviens,
J'use ou j'abuse en conscience,
Sans jamais me reprocher rien !
Le mari même m'en dispense.

Je sais trop ce que l'on leur doit
Pour me permettre un sot scrupule;
C'est une bague qui circule
Et que chacun met à son doigt.

« Tout est mode en France; les modes influent jusque sur les sciences, les arts et le bel esprit! Nous imitons les modes, nous en créons sans cesse, nous en suivons de ridicules souvent, nous en changeons toujours! Nous avons abandonné les pantins pour la géométrie; les comédies riantes de Molière pour les pièces larmoyantes; le vaudeville plein de sel et de gaieté pour l'insipide et triste ariette; le vin pour les femmes; les femmes pour les filles entretenues; les plaisirs de la table pour le luxe et l'ennui; la poésie pour l'anatomie, la chimie, l'agriculture, les arts d'économie et la politique; le grand opéra pour la petite musique moderne; les romans pour les dictionnaires; la théologie pour la danse; l'amphigouri pour la métaphysique; la religion pour le déisme; Moïse pour Montesquieu; Corneille pour Voltaire, etc... Et tout cela passera, comme tant d'autres modes folles ou raisonnables succéderont à celles-ci. C'est un vrai plaisir que la légèreté des Français. Flattons-nous du moins que la métaphysique, qui attriste notre nation depuis vingt-cinq ans, passera comme la mode des rhingraves : croyons aussi, pour notre bien et pour notre honneur, que l'anglomanie ne nous tiendra pas toujours... »

« Une mère dont le fils avait tué un homme bravement et loyalement, fut se jeter aux pieds de Marie-Antoinette, pour avoir sa protection, qu'elle lui accorda. Une de ses femmes de chambre, pour faire sa cour bassement ou bêtement, lui dit que cette mère avait été aussi se jeter aux genoux de madame la comtesse du Barry. Madame la dauphine l'interrompit vivement et lui dit : « Si j'étais

mère, je me jetterais aux pieds de Zamore, pour avoir la grâce de mon fils. » (Zamore était le petit nègre de la du Barry.)

IV

Il y aurait beaucoup à glaner dans les *Mémoires* de madame de Genlis; forcé de faire un choix, je résumerai les pages qui m'ont paru les plus attrayantes.

LA VISITE DE MADAME DE GENLIS A VOLTAIRE (Tome II, p. 316 et suivantes.)

De Lausanne j'allai à Genève, et de là chez M. de Voltaire. Je n'avais point pour lui de lettres de recommandation; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujours bien reçues. Je lui écrivis pour lui demander la permission d'aller chez lui; il n'y avait dans mon billet ni esprit, ni prétention, ni fadeur, et je le datai du mois d'août. M. de Voltaire voulait qu'on écrivît du mois d'*Auguste*. Cette petite pédanterie me parut une flatterie, et j'écrivis fièrement du mois d'août. Le philosophe de Ferney me fit une réponse très gracieuse : il m'annonça qu'en ma faveur il quitterait ses pantoufles et sa robe de chambre, et il m'invita à dîner et à souper.

Quand j'eus reçu la réponse aimable de M. de Voltaire, il me prit tout à coup une espèce de frayeur qui me fit faire des réflexions inquiétantes. Je me rappelai tout ce qu'on racontait des personnes qui allaient, pour la première fois, à Ferney. Il était d'usage, surtout pour les jeunes femmes, de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir et même de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire;

on se précipitait dans ses bras, on balbutiait, on pleurait, on était dans un trouble qui ressemblait à l'amour le plus passionné. C'était l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y était tellement accoutumé, que le calme et la seule politesse la plus obligeante ne pouvaient lui paraître que de l'impertinence ou de la stupidité. Cependant je suis naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens que je ne connais pas; je n'ai jamais eu le courage de donner une louange en face à ceux avec lesquels je ne suis pas intimement liée; il me semble qu'alors tout éloge est suspect de flatterie, qu'il ne saurait être de bon goût et qu'il doit déplaire ou blesser. Je me promis pourtant, non pas de faire une scène pathétique, mais de me conduire de manière à ne pas causer un grand étonnement, c'est-à-dire que je pris la résolution de n'être pas ridicule, de sortir de ma simplicité habituelle, et d'être moins réservée et surtout moins silencieuse.....

Cherchant, de bonne foi, quelque moyen de plaire à l'homme célèbre qui voulait bien me recevoir, j'avais mis beaucoup de soin à me parer ; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs. J'avais un fâcheux pressentiment que mes prétentions, en ce genre, seraient les seules qui dussent avoir quelque succès. Durant la route, je tâchai de me ranimer en faveur du fameux vieillard que j'allais voir; je répétais des vers de la *Henriade* et de ses tragédies; mais je sentais que, même en supposant qu'il n'eût jamais profané son talent par tant d'indignes productions, et qu'il n'eût fait que les belles choses qui doivent l'immortaliser, je n'aurais eu, en sa présence, qu'une admiration silencieuse. Il serait permis, il serait simple de montrer de l'enthousiasme pour un héros, pour le libérateur de la patrie, parce que, sans instruction et sans esprit, on peut comprendre de telles actions, et que

la reconnaissance semble autoriser l'expression du sentiment qu'elles inspirent ; mais lorsqu'on se déclare le partisan passionné d'un homme de lettres, on annonce qu'on se croit en état de juger convenablement tous ses ouvrages, on s'engage à lui en parler, à disserter, à détailler ses opinions : combien toutes ces choses sont déplacées dans la jeunesse et surtout dans une femme !

Je menai avec moi un peintre allemand qui revenait d'Italie, M. Ott. Il était hors de lui en approchant de Ferney, j'admirais et j'enviais ses transports... On nous fit passer devant une église sur le portail de laquelle ces mots étaient écrits : *Voltaire a élevé ce temple à Dieu.*

Enfin nous arrivons dans la cour du château et nous descendons de voiture. Nous entrons. Nous voilà dans une antichambre assez obscure. M. Ott aperçoit sur-le-champ un tableau et s'écrie : c'est un *Corrège!* Nous approchons : on le voyait mal, mais c'était en effet un tableau original du Corrège, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là. Nous passons dans le salon; il était vide. Je vis dans le château cette espèce de rumeur désagréable que produit une visite inopinée qui survient mal à propos. Les domestiques avaient un air effaré; on entendait le bruit redoublé des sonnettes qui les appelaient ; on allait et venait précipitamment, on ouvrait et fermait brusquement les portes. Je regardai à la pendule du salon et je reconnus avec douleur que j'étais arrivée trois quarts d'heure trop tôt; ce qui ne contribua pas à me donner de l'aisance et de la confiance. M. Ott vit, à l'autre extrémité du salon, un grand tableau à l'huile dont les figures sont en demi-nature. Un cadre superbe, et l'honneur d'être placé dans le salon, annonçaient quelque chose de beau. Nous y accourons, et, à notre grande surprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule représentant

M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes et en faisant des grimaces effroyables. M. Ott fut indigné du dessin, du coloris, et moi de la composition. — « Comment peut-on placer cela dans un salon, » disais-je. « Oui, disait M. Ott, et quand on laisse un tableau de Corrège dans une vilaine antichambre!... » Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre genevois qui en avait fait présent à M. de Voltaire, mais il me paraît inconcevable que ce dernier ait eu le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. Enfin la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paraître madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, et madame de Saint-Julien. Ces dames m'annoncèrent que M. de Voltaire viendrait bientôt. Madame de Saint-Julien, qui était fort aimable, était établie pour l'été à Ferney, elle appelait M. de Voltaire : *Mon philosophe* et il l'appelait : *Mon Papillon*. Elle portait une médaille d'or à son côté. Je crus que c'était un ordre; mais c'est un prix d'arquebuse donné par M. de Voltaire. et qu'elle avait gagné depuis peu de jours. Une telle adresse est un exploit pour une femme. Elle me proposa de faire un tour de promenade : ce que j'acceptai avec empressement, car je me sentais si refroidie, si embarrassée, je craignais tellement l'apparition du maître de la maison, que j'étais charmée de m'échapper un moment, afin de retarder la terrible entrevue... Enfin on vint nous dire que M. de Voltaire entrait dans le salon... Madame de Saint-Julien, me jugeant d'après ses impressions, m'entraîne avec vivacité. Nous regagnons la maison, et j'eus le chagrin, en passant dans une des pièces du château, de me voir dans une glace. J'étais

décoiffée et tout ébouriffée (par une promenade sous un long berceau de verdure), et j'avais une mine véritablement piteuse et tout à fait décomposée. Je m'arrêtai un instant pour me rajuster, ensuite je suivis courageusement madame de Saint-Julien. Nous entrons dans le salon, et me voilà en présence de M. de Voltaire. Madame de Saint-Julien m'invita à l'embrasser, en me disant avec grâce : « *Il le trouvera très bon.* » Je m'avançai gravement avec l'expression du respect que l'on doit aux grands talents et à la vieillesse. M. de Voltaire me prit la main et me la baisa. Je ne sais pourquoi cette action si commune me toucha, comme si cette espèce d'hommage n'était pas aussi vulgaire que banale; mais enfin je fus flattée que M. de Voltaire m'eût baisé la main, et je l'embrassai de bien bon cœur intérieurement, car je conservai toute la tranquillité de mon maintien. Je lui présentai M. Ott qui fut si transporté de s'entendre nommer à M. de Voltaire, que je crus qu'il allait faire une scène. Il s'empressa de tirer de sa poche des miniatures qu'il avait faites à Berne. Malheureusement un de ces tableaux représentait une vierge avec l'enfant Jésus : ce qui fit dire à M. de Voltaire plusieurs impiétés aussi plates que révoltantes. Je trouvai qu'il était contre les devoirs de l'hospitalité et contre toute bienséance de s'exprimer ainsi devant une personne de mon âge qui ne s'affichait pas pour un esprit fort, et qu'il recevait pour la première fois. Entièrement choquée, je me tournai du côté de madame Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle. Il changea d'entretien, parla de l'Italie et des arts comme il en a écrit, c'est-à-dire sans connaissance et sans goût. Je ne dis que quelques mots qui exprimaient que je n'étais pas de son avis. Il ne fut question de littérature ni avant ni après le dîner, M. de Voltaire ne jugeant pas, je crois, que cette conversation dût inté-

resser une personne qui s'annonçait d'une manière aussi peu brillante. Néanmoins il soutint l'entretien avec politesse et même quelquefois avec galanterie pour moi.

On se mit à table, et, pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable. Il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue-tête avec une telle force qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli. La salle à manger était très sonore, et sa voix de tonnerre y retentissait de la manière la plus effrayante. On m'avait prévenue de cette manie qui est si hors d'usage devant des étrangers; et l'on voit parfaitement, en effet, que c'est une habitude, car ses gens n'en paraissent être ni surpris, ni le moins du monde troublés. Après le dîner, M. de Voltaire, sachant que j'étais musicienne, a fait jouer du clavecin à madame Denis. Elle a un jeu qui transporte, en idée, au temps de Louis XIV; mais ce souvenir-là n'est pas le plus agréable qu'on puisse se retracer de ce beau siècle. Elle finissait une pièce de Rameau, lorsqu'une jolie petite fille de sept ou huit ans entra dans la chambre, et vint se jeter au cou de M. de Voltaire en l'appelant papa. Il reçut ses caresses avec grâce; et, comme il vit que je contemplais ce tableau si doux avec un extrême plaisir, il me dit que cette enfant appartenait à la petite-fille du grand Corneille, qu'il a mariée. Combien j'eusse été touchée dans ce moment si je ne m'étais rappelé ses *Commentaires*, où l'injustice et l'envie se trahissent si maladroitement. Dans ce lieu, on était à chaque instant blessé par des contrastes bizarres, et sans cesse l'admiration y était suspendue et même détruite par des souvenirs odieux et par des disparates révoltants.

M. de Voltaire reçut plusieurs visites de Genève, ensuite il me proposa une promenade en voiture. Il fit mettre ses chevaux, et nous montâmes dans une berline, lui, sa

nièce, madame de Saint-Julien et moi. Il nous mena dans le village pour y voir les maisons qu'il a bâties et les établissements bienfaisants qu'il a formés. Il est plus grand là que dans ses livres, car on y voit partout une ingénieuse bonté, et l'on ne peut se persuader que la même main qui écrivit tant d'impiétés, de faussetés et de méchancetés, ait fait des choses si nobles, si sages et si utiles. Il montrait ce village à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il me parlait simplement, avec bonhomie; il m'instruisit de tout ce qu'il avait fait, et cependant il n'avait nullement l'air de se vanter, et je ne connais personne qui pût en faire autant. En rentrant au château, la conversation fut fort animée; on parlait avec intérêt de ce qu'on avait vu. Je ne partis qu'à la nuit. M. de Voltaire me proposa de rester jusqu'au lendemain après dîner, mais je voulus retourner à Genève.

Tous les portraits et tous les bustes de M. de Voltaire sont très ressemblants, mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux. Je m'attendais à les trouver brillants et pleins de feu, ils étaient en effet les plus spirituels que j'aie vus; mais ils avaient en même temps quelque chose de velouté et une douceur inexprimable : l'âme de Zaïre était tout entière dans ces yeux-là. Son sourire et son rire extrêmement malicieux changeaient tout à fait cette charmante expression. Il était fort cassé, et sa manière gothique de se mettre le vieillissait encore; il avait une voix sépulcrale qui lui donnait un ton singulier, d'autant plus qu'il avait l'habitude de parler excessivement haut, quoiqu'il ne fût pas sourd. Quand il n'était question ni de la religion, ni de ses ennemis, sa conversation était simple, naturelle, sans nulle prétention, et par conséquent, avec un esprit tel que le sien, parfaitement aimable. Il me parut qu'il ne supportait pas que l'on eût, sur aucun point, une opinion différente de la sienne;

pour peu qu'on le contredît, son ton prenait de l'aigreur et devenait tranchant. Il avait certainement beaucoup perdu l'usage du monde qu'il avait dû avoir, et rien n'est plus simple : depuis qu'il était dans cette terre, on n'allait le voir que pour l'enivrer de louanges; ses décisions étaient des oracles; tout ce qui l'entourait était à ses pieds, il n'entendait parler que de l'admiration qu'il inspirait, et les exagérations les plus ridicules dans ce genre ne lui paraissaient plus que des hommages ordinaires. Les rois mêmes n'ont jamais été les objets d'une admiration si outrée : du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries; on n'entre point en conversation avec eux, leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie à la cour est obligée d'avoir de la pudeur et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney : elle y était véritablement grotesque, et lorsque, par l'habitude, elle peut être placée sous de semblables traits, elle doit nécesairement gâter le goût, le ton et les manières de celui qu'elle séduit. Voilà pourquoi l'amour-propre de M. de Voltaire était singulièrement irritable, et pourquoi les critiques lui causaient ce chagrin puéril qu'il ne pouvait dissimuler. Il venait d'en éprouver un très sensible. L'empereur avait passé tout près de Ferney : M. de Voltaire qui s'attendait à la visite de l'illustre voyageur, avait préparé des fêtes et même fait des vers et des couplets, et malheureusement tout le monde le savait. L'empereur passa sans s'arrêter et sans faire dire un seul mot. Comme il approchait de Ferney, quelqu'un lui demanda s'il verrait M. de Voltaire, l'empereur répondit sèchement : « Non, je le connais assez. » Mot piquant et même profond, qui prouve que ce prince lisait en homme d'esprit et en monarque éclairé.

LE PRINCE DE CONTI (Tome Ier.)

M. le prince de Conti était le seul des princes du sang qui eût le goût des sciences et de la littérature, et qui sût parler en public. Il avait une beauté, une taille et des manières imposantes; personne ne sut dire des choses obligeantes avec plus de finesse et de grâce; et, malgré ses succès auprès des femmes, il était impossible de découvrir en lui la plus légère nuance de fatuité. Il fut aussi le plus magnifique de nos princes; on était chez lui comme chez soi. Dans les grands voyages de l'Ile-Adam, chaque dame avait des chevaux et une voiture à ses ordres, et n'était obligée de descendre dans le salon qu'une heure avant le souper; elle était maîtresse de donner à dîner tous les jours dans sa chambre à sa société particulière. — Madame de Genlis raconte deux traits de caractère du prince. Un de ses officiers l'aborda un jour et demanda ses ordres sur un braconnier qu'on venait de prendre : lui, d'un ton très haut et froidement : *Cent coups de bâton et trois mois de cachot.* Madame de Genlis, consternée, questionne M. de Chabriant : « Bon, dit en riant celui-ci, il ne parlait que pour la galerie. Je connais cela, jamais un seul de ces ordres tyranniques, donnés en public, n'a été exécuté; et, quant au braconnier qni vous intéresse, il sera seulement banni de l'Ile-Adam pour deux mois, et, pendant ce temps, monseigneur prendra secrètement soin de sa famille qui est très nombreuse. — Quoi, reprit madame de Genlis, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui a fait prononcer ces odieuses sentences? — Non, c'est seulement une *prétention*; il veut de temps en temps paraître redoutable et terrible... »

» Madame de Blot, dans sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince, qu'elle voulait avoir le portrait en miniature de son serin dans une bague. M. le prince de Conti offrit de faire faire le portrait et la bague, ce que madame de Blot accepta, à condition que la bague serait montée de la manière la plus simple et qu'elle n'aurait aucun entourage. En effet la bague n'eut qu'un petit cercle d'or, mais au lieu de cristal pour couvrir la peinture, on employa un gros diamant que l'on rendit aussi mince que possible. Madame de Blot s'aperçut de cette magnificence, elle fit démonter la bague et renvoya le diamant; alors M. le prince de Conti fit broyer et réduire en poudre le diamant et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit à ce sujet à madame de Blot. — Le prince de Conti était, lui aussi, fort galant, il disait volontiers qu'une jolie femme est toujours utile à quelque intrigue, et qu'il n'y a qu'une seule manière de s'assurer d'elle.

« Autrefois, soupirait-il mélancoliquement, on prenait mes politesses pour des déclarations, aujourd'hui on prend mes déclarations pour des politesses. »

LE COMTE DE GUINES (Tome Ier.)

..... Arrivé à Berlin, il fut mal reçu du roi de Prusse. Ce prince jouait de la flûte, et aimait passionnément la musique; le talent supérieur du comte de Guines sur la flûte lui persuada que la cour de France ne le lui envoyait pour ambassadeur que pour cette raison. Cette idée choqua le roi, et dans le grand Frédéric c'était une petitesse. Le comte, voyant que le roi s'obstinait à le traiter avec une sécheresse qui allait jusqu'à la désobligeance, en découvrit le motif et feignit de l'ignorer. Il rencon-

trait quelquefois un homme qui passait pour l'un des espions du roi dans la société, et un jour, en présence de cet homme, il dit d'un ton insouciant et léger, qu'il avait deviné pourquoi le roi ne l'admettait jamais dans son intérieur, et sur-le-champ il ajouta : « Le roi a des correspondances à Paris, on lui aura mandé que la tournure de mon esprit est épigrammatique et moqueuse.» Quelqu'un se récriant sur le mauvais caractère de celui qui aurait mandé une telle chose : « Non, reprit froidement le comte, il aura dit cela sans malice; à Paris, ce genre d'esprit n'est qu'un jeu de société; *on ne le craint pas.* » Cet entretien, comme le comte l'avait espéré, fut rapporté au roi qui, de premier mouvement, s'écria qu'il ne craignait nullement les *épigrammes* et les *moqueries.* Il traita mieux le comte de Guines, l'attira, causa avec lui, fut charmé de son esprit et de sa grâce, l'admit dans son intimité, fit souvent de la musique avec lui, et lui prodigua constamment depuis toutes les marques de la plus grande faveur.

MADAME DE MONTESSON

Au tome second des *Mémoires*, madame de Genlis entre dans des détails très curieux sur les artifices employés par sa tante pour amener le duc d'Orléans à l'épouser : le départ pour Barèges, la nièce chargée d'entretenir la flamme du prince, madame de Montesson déclarant avec emphase qu'elle ne l'épousera qu'avec le consentement par écrit du roi et celui du duc de Chartres, la promesse faite à celui-ci d'attendre deux ans, promesse éludée bien vite, la conversation du duc d'Orléans avec Louis XV, la colère du duc de Chartres quand il apprit qu'on lui avait manqué de parole, la nouvelle mariée rejetant, à l'exem-

ple de madame de Maintenon, toute espèce de titre et priant ses amis de ne plus l'appeler que madame de Montesson tout court. « C'était une chose plaisante que la manière dont ma tante causait avec moi de toute cette affaire. Avec toute autre confidente de ses amies, elle aurait employé mille fois plus de finesse; mais elle parlait avec moi à peu près comme elle aurait parlé toute seule, à l'exception de deux ou trois phrases qui affirmaient qu'elle n'avait ni projet ni ambition. Du reste, elle me laissait voir toute sa rancune contre les personnes qu'elle supposait opposées à ses vues; elle ne prenait pas la peine de me cacher ses inquiétudes et ses vives agitations. Elle ne me trouvait pas dépourvue d'esprit, mais sans songer que j'avais été mariée à dix-sept ans et que j'en avais vingt-deux; elle ne remarquait que l'espèce d'enfantillage que j'avais naturellement dans l'esprit, ma simplicité à quelques égards, ma figure plus jeune que mon âge, ma timidité dans le grand monde, ma gaieté folle quand j'étais à mon aise, ma peur des revenants, et elle ne voyait en moi qu'une jolie enfant, une Agnès un peu façonnée par le monde. Elle persuadait à M. le duc d'Orléans que *son sentiment* malheureux la privait également de sommeil et d'appétit; elle ne dormait plus, ne mangeait plus. Il est certain qu'en présence de M. le duc d'Orléans, elle faisait une diète rigoureuse; mais elle s'en dédommageait dans son absence. Un soir que j'étais chez elle, et que nous ne l'attendions point, mademoiselle Legrand, sa femme de chambre, entra en tenant une grande écuelle de vermeil qui contenait une copieuse rôtie au vin. Ma tante, négligemment et d'un air dégoûté, prit l'écuelle sur ses genoux et, par *un effort de raison*, elle se mit à manger la rôtie, dont il ne restait plus que le tiers lorsqu'on entendit un carrosse entrer dans la cour. Je me précipite à la fenêtre et j'annonce M. le duc d'Orléans. Ma tante sonne,

mademoiselle Legrand se fait un peu attendre, enfin elle arrive en disant que M. le duc d'Orléans la suit. Ma tante ne songe qu'à se débarrasser promptement des débris de la rôtie au vin; elle ordonne avec vivacité de l'emporter; ensuite, pensant qu'on va rencontrer M. le duc d'Orléans, elle rappelle mademoiselle Legrand et lui dit avec véhémence de mettre la fatale écuelle avec son couvercle sous son lit. On obéit. Au même instant, les deux battants de la porte s'ouvrent, et M. le duc d'Orléans paraît. Il sentit l'odeur du vin, et ma tante convint qu'elle en avait pris une petite cuillerée...

... Pendant un mois, M. le duc d'Orléans revint ainsi régulièrement orner ma mémoire (du récit de ses bonnes fortunes d'antan) à peu près tous les deux ou trois jours; il en vint au point de confiance de me conter ses fâcheuses aventures avec la feue duchesse d'Orléans. Il l'avait épousée par amour, il se maria à dix-neuf ans, elle l'aima aussi avec une passion véhémente qui dura sans nuages jusqu'à la naissance de son fils... Elle montrait même avec si peu de retenue cet amour impétueux, que la duchesse de Tallard disait : « qu'elle avait trouvé le moyen de rendre le mariage indécent... » M. le duc d'Orléans me conta aussi la manière dont il devint amoureux de ma tante; elle est plus singulière que romanesque. Il la trouvait charmante, me dit-il, mais ils étaient fort cérémonieusement ensemble; loin d'en être amoureux, il était dans ce moment occupé d'une autre femme; c'était au premier voyage qu'elle fit à Villers-Cotterets. Un jour, à la chasse du cerf dans la forêt, madame de Montesson était à cheval, M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers. Un des chasseurs lui proposa d'attendre là quelques minutes, pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf et les chiens; M. le duc d'Orléans y con-

sentit, et il descendit de cheval avec ma tante pour aller s'asseoir à quelques pas, à l'ombre, dans un endroit qui leur parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gros, la chaleur était étouffante; le prince, en nage et bien fatigué, demanda la permission d'ôter son col; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père*, et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaieté et une telle gentillesse que de ce moment elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. C'est un effet sûr avec les princes, que celui d'une familiarité imprévue, placée avec grâce, à la suite d'une conduite respectueuse et réservée... M. le duc d'Orléans s'amusait d'une intrigue et ne la dénouait jamais le premier. Tant qu'on restait auprès de lui et qu'on l'écoutait, il ne se détachait point; il était en amour comme un bon soldat qui demeure fidèlement à son poste, et qui ne le quitte que lorsqu'on lui donne son congé; mais quand il n'y avait plus de poste, il oubliait facilement, et changeait de service sans regret et sans chagrin... »

Madame de Montesson déshérita sa nièce, et par son testament institua M. de Valence son légataire universel.

LES FILLES DE MADAME DE GENLIS
(Tome III, page 128.)

La beauté extraordinaire de ma fille aînée, ses talents surprenants pour son âge et son charmant caractère, ma place de dame restée vacante et qu'elle devait avoir, et enfin un régiment promis à celui qu'elle épouserait, me la faisaient dès lors demander par beaucoup de personnes. Je n'avais nulle envie de la marier si jeune, et j'attachais

un grand intérêt à finir son éducation; elle était déjà bonne musicienne, elle jouait d'une manière surprenante du clavecin, et, pour le moins, aussi bien de la harpe, que je lui avais enseignée avec la méthode que j'ai inventée d'exercer séparément les deux mains par des passages contenant successivement toutes les difficultés. Je l'avais commencée à neuf ans, et à treize elle jouait sur la harpe, avec une très belle exécution, les pièces de clavecin les plus difficiles; elle dessinait la figure d'une manière charmante et d'après nature ; peu de temps après elle a peint avec perfection dans tous les genres, en miniature et à l'huile; elle a eu les mêmes succès pour le clavecin et surtout pour la harpe. Je n'ai vu personne danser aussi bien qu'elle. Outre ces talents agréables et brillants, elle a eu beaucoup d'instruction et de solidité dans l'esprit; par la suite elle étudia la chimie, et, en faisant des expériences, elle découvrit un sel qui a porté son nom. Sa sœur (Pulchérie), remplie de bonnes qualités, de gentillesse, de finesse et d'esprit, avait moins d'aptitude pour les arts, à l'exception du dessin dans lequel, ainsi que dans la peinture, elle excelle aujourd'hui ; mais la nature lui avait refusé de grandes dispositions pour la musique. Ma famille était cependant très musicale, mon père, ma mère, ma tante, mon frère, mon mari, ma fille et moi, nous étions bien organisés pour la musique. — mais Pulchérie tenait de la nature. ce qui vaut mille fois mieux que les talents les plus brillants, une âme noble, désintéressée, et la sensibilité la plus touchante... » Et Madame de Genlis raconte que sa fille se priva de feu pendant une partie de l'hiver afin d'envoyer en cachette son bois à une pauvre vieille. — Voici maintenant ce qu'elle dit du mariage de celle-ci avec M. de Valence que tout le monde regardait comme *l'ami* de madame de Montesson : « J'avouerai... que mon ambition pour ma

fille l'emporta, dans cette occasion, sur ma prévoyance et sur mes lumières; en principe, le motif qui me décida aurait dû m'empêcher de songer à cette alliance. Ce qu'on disait des sentiments de madame de Montesson pour M. de Valence n'était sans doute pas vrai; mais tout ce qu'elle faisait pour lui était si extraordinaire, que le monde fut confirmé dans ses conjectures à cet égard, et l'on fut universellement persuadé qu'elle ne faisait ce mariage que pour saisir le seul moyen d'attacher à jamais, auprès de sa personne, celui qu'elle aimait. C'était déjà un grand scandale, et je n'aurais pas dû le donner. J'aurais dû me dire que madame de Montesson, très incapable par elle-même d'être un bon mentor, aurait de plus, dans cette situation, l'inconvénient de ne pouvoir jamais aimer véritablement ma fille, et que d'ailleurs j'agirais contre toute idée morale en profitant d'un sentiment que l'on jugeait coupable, quelque platonique qu'il pût être, pour satisfaire des vues ambitieuses; mais je me rassurai, sans m'abuser entièrement, en me disant que peut-être cette liaison de ma tante n'avait rien de criminel, que d'ailleurs, en supposant que M. de Valence eût été l'amant de madame de Montesson, âgée alors de quarante-sept ans, il cesserait certainement de l'être en épousant une personne charmante de dix-sept ans, et qu'enfin ma fille ayant une grande confiance en moi, je pourrais lui donner tous les conseils utiles à son bonheur. Enfin, mon ambition en ceci n'était que relative, je ne me la reprochai pas; je n'ai jamais eu d'ambition personnelle pour moi, car je n'appelle pas ambition le désir de se distinguer sans brigue et sans cabale, par les talents et le mérite, mais j'ai constamment méprisé pour moi la fortune. En même temps, j'ai toujours été ambitieuse pour ceux que j'ai aimés; c'est une manière moins répréhensible de l'être, mais elle est toujours blâmable, et surtout quand il s'agit

du bonheur de ses enfants. Je dois ajouter ici, comme mère et comme écrivain parfaitement véridique, que ma fille porta, à son début dans le monde, les sentiments et les principes les plus parfaits... M. de Valence fit une perte considérable au jeu, et, pour l'empêcher de recourir à madame de Montesson, comme il l'avait déjà fait tant de fois, elle lui donna d'elle-même tous ses diamants... M. de Valence les vendit, paya sa dette et jamais depuis madame de Valence n'a demandé cette somme qui ne lui a point été rendue. Je pourrais citer d'elle une infinité de traits aussi généreux.

Je dois réfuter ici une histoire très scandaleuse et très fausse qu'on fit dans le temps sur madame de Montesson au sujet du mariage de ma fille... On conta qu'un jour, M. le duc d'Orléans, que l'on croyait absent, entra inopinément dans le cabinet de ma tante et trouva M. de Valence à ses pieds; et que ma tante, sans s'émouvoir et avec une présence d'esprit *admirable*, dit au prince, en montrant M. de Valence : « Il me demande instamment, comme vous voyez, la main de ma nièce. » On prétendit que cet incident fut la seule cause du mariage de ma fille; je puis certifier que cette anecdote est de pure invention et dénuée de tout fondement. » — Quelque temps après ce mariage, M. de Genlis hérita de la maréchale d'Etrée qui lui laissa cent mille livres de rentes; il offrit à sa femme de quitter Bellechasse, elle refusa parce qu'elle voulait finir ce qu'elle avait entrepris; et puis son amour-propre ne supportait pas l'idée qu'un gouverneur et une gouvernante, en achevant l'éducation des princes, lui en enlèveraient tout l'honneur. La fille aînée de madame de Genlis mourut à l'âge de vingt et un ans. Quelques jours après, son mari, le marquis de Lowœstine, apporta à la comtesse de petites tablettes qu'elle portait toujours dans ses poches. « Il y avait deux ou trois pages de son écri-

ture, les deux dernières écrites peu de jours avant sa malheureuse couche. En voici une qui fera connaître son caractère et le genre de son esprit naturellement porté à la plaisanterie. Elle avait formé une colonne au bas de laquelle elle avait écrit ce titre : *Calcul des infidélités de mon mari pendant les cinq années de notre mariage.* Elle les comptait année par année, ensuite elle mettait le total qui montait à vingt et un. Après cela elle disait : *Voyons un peu les miennes;* elle avait mis zéro à chaque année, ce qui était terminé par ces paroles : *Total, satisfaction.* Et elle aimait véritablement son mari! Il y a dans cette plaisanterie une grâce, une pureté, une véritable philosophie qui ont quelque chose de sublime. Elle fut regrettée dans la société comme je n'ai vu aucune personne l'être. . C'est d'elle que la reine avait dit qu'elle avait le visage de Vénus et la taille de Diane... »

MADAME DU DEFFAND (Tome III, p. 109 et suiv.)

Je n'avais nulle envie de connaître madame du Deffand. Je me la représentais apprêtée, pédante, précieuse. J'étais surtout effrayée de l'idée que je me trouverais au milieu d'un cercle de philosophes. J'imaginais qu'étant ainsi en force, ils parleraient et disserteraient avec ce ton emphatique qu'ils prennent tour à tour dans leurs écrits, et je sentais que je ferais une triste figure dans cette étrange assemblee, présidée par une sybille enthousiaste de ces déclamations, et qu'il était impossible de contredire ouvertement, puisque, aveugle et octogénaire, elle était doublement respectable par la vieillesse et par le malheur. Enfin je pris une courageuse résolution; je me rendis, le soir même, à Saint-Joseph, chez madame du Deffand. Il y avait assez de monde chez elle, et j'aperçus avec plaisir

deux ou trois hommes de ma connaissance. Madame du Deffand me reçut à bras ouverts, et je fus agréablement surprise en lui trouvant beaucoup de naturel et l'air de la bonhomie. C'était une petite femme maigre, pâle, blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle avait la tête trop grosse, et les traits trop grands pour sa taille. Cependant, elle ne paraissait pas aussi âgée qu'elle l'était en effet. Lorsqu'elle ne s'animait pas en causant, on voyait sur son visage l'expression d'une morne tristesse; en même temps on remarquait, sur sa physionomie et dans toute sa personne, une sorte d'insensibilité qui avait quelque chose de très frappant. Quand on lui plaisait, elle était accueillante; elle avait même des manières très affectueuses. Les personnes incapables d'aimer ne connaissent pas la différence infinie qui se trouve entre la bienveillance et l'amitié; un goût est pour elles un attachement, elles croient aimer dès qu'elles ont envie de plaire et qu'on les amuse. Cette erreur, qui avilit les femmes dans leur jeunesse, leur donne, dans l'âge avancé, toutes les apparences de l'affectation et de la fausseté. Il est vrai que ces démonstrations de tendresse ne signifient rien de ce qu'elles semblent exprimer, mais presque toujours elles sont prodiguées de bonne foi.

On ne parla chez madame du Deffand, ni de philosophie, ni même de littérature; la compagnie était composée de gens de différents états; les beaux esprits s'y trouvaient en petit nombre, et ceux qui vont dans le monde y sont communément aimables, quand ils n'y dominent pas. Madame du Deffand causait avec agrément; bien différente de l'idée que je m'étais faite d'elle, jamais elle ne montrait de prétentions à l'esprit; il était impossible d'avoir un ton moins tranchant; ayant très peu réfléchi. elle n'était dominée que par la seule habitude. Elle eut, dit-on, sans aucun système, une conduite très philoso-

phique dans sa jeunesse. On était alors si peu éclairé, que madame du Deffand fut longtemps, sinon bannie de la société, du moins traitée avec cette sécheresse qui doit engager à s'en exiler soi-même. Trente ans après, la lumière commençant à se répandre, madame du Deffand crut se rétablir dans le monde en adoptant des principes qui la justifiaient. La philosophie sauvait l'humiliation de rougir du passé ; il était agréable de pouvoir tout à coup regarder en arrière, non seulement sans regret et sans honte, mais avec satisfaction et une sorte d'orgueil; et, au lieu d'avouer qu'on s'était conduit avec beaucoup d'imprudence et d'étourderie, de pouvoir se vanter d'avoir été, par une heureuse inspiration, disciple des philosophes à naître; et enfin, il était beau d'avoir le droit de dire à tous les grands et célèbres moralistes du jour : ce que vous prêchez, je l'ai fait avant que vous en ayez instruit l'univers.

Madame du Deffand n'ayant de sa vie médité une opinion, au fond de l'âme n'en avait point; elle n'était même pas sceptique. Pour douter, pour balancer, il faut du moins avoir superficiellement comparé et fait quelque examen ; et c'est une peine qu'elle n'avait jamais voulu prendre. Elle se peignait très bien elle-même, en disant qu'elle laissait flotter son esprit dans le vague. Triste situation à tous les âges, surtout à quatre-vingts ans ! Cette paresse d'esprit et cette insouciance lui donnaient dans la conversation tout l'agrément de la douceur. Elle ne disputait point ; elle était si peu attachée au sentiment qu'elle énonçait, qu'elle ne le soutenait jamais qu'avec une sorte de distraction. Il était presque impossible de la contredire; elle n'écoutait pas ou elle paraissait céder, et elle se hâtait de parler d'autre chose. Elle me fit promettre de revenir la voir à l'heure où, sortie de son lit, elle achevait de s'habiller, elle était alors toujours seule,

c'est-à-dire entre trois ou quatre heures après midi, car elle avait depuis longtemps perdu le sommeil. On lui faisait la lecture durant la nuit, et elle ne s'endormait jamais avant le jour. J'y retournai le surlendemain. Je la trouvai dans son fauteuil, un valet de chambre assis à côté d'elle lui lisait tout haut un roman. Le roman l'ennuyait et elle parut charmée de ma visite; je restai deux ou trois heures avec elle, et j'écoutais presque toujours Elle parla de l'ancien temps, de la cour de la duchesse du Maine, de Chaulieu, du marquis de la Force, de l'ingénieux Lamothe, de madame de Staal dont j'aime tant l'esprit, et elle me promit de me montrer une autre fois plusieurs petits manuscrits et beaucoup de lettres de l'impératrice de Russie. Madame du Deffand, au moyen d'une petite machine très simple, écrivait fort bien et se passait de secrétaire; son écriture était grosse, mais très lisible. Les jours suivants elle me fit lire, par son valet de chambre, plusieurs petits morceaux de sa composition, des allégories et des portraits : c'était le goût du siècle dernier parmi les personnes spirituelles de la société. Ces portraits, tous faits avec l'intention de plaire et de flatter, sont assez insipides; le plus joli que madame du Deffand ait écrit est celui de madame de Mirepoix, fait aussi, mais en vers, et d'une manière très agréable par le président Hénault. J'avais beaucoup plus de curiosité de connaître les lettres de l'impératrice, mais elles ne contiennent que des allusions et des plaisanteries de société, la plupart sur M. Grimm. Pour me les faire comprendre, madame du Deffand était obligée d'arrêter à chaque ligne le lecteur et de m'expliquer les à-propos. Ces lettres sont véritablement surprenantes par leur longueur et leur extrême frivolité; il serait curieux de les voir rassemblées avec celles que la même princesse écrivait à M. de Buffon, et qui montrent tant d'esprit et des connaissances si étendues.

On m'avait dit que madame du Deffand était méchante, c'est ce que je n'ai jamais remarqué ; elle n'était pas même médisante. Il y avait dans son caractère tant de faiblesse, d'insouciance et de légèreté, qu'un sentiment vif ne pouvait l'agiter longtemps; elle n'était pas plus capable de haïr que d'aimer. Brouillée avec d'Alembert, elle me parla de ses démêlés avec lui, mais sans aigreur et sans ressentiment : c'était un simple récit et non des plaintes. Son cœur avait bien vieilli, la philosophie l'avait tout à fait desséché, et son esprit n'avait point mûri : il était plus jeune qu'il n'aurait dû l'être quand elle n'aurait eu que vingt-cinq ans. Elle avait craint confusément toute sa vie de réfléchir ; cette crainte, devenue de la terreur, lui donnait une véritable aversion pour tout ce qui était solide, elle était accablée de vapeurs et d'une tristesse invicible, et elle redoutait mortellement les conversations sérieuses; elle les repoussait même avec sécheresse ; il fallait pour lui plaire ne l'entretenir que de bagatelles. Tout ce qui ressemblait à la raison lui faisait peur ; c'était une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une perpétuelle gaieté, qu'elle ne paraissait pas partager. La perte de la vue ne l'affectait pas du tout; elle me dit qu'elle aimait mieux être aveugle que d'avoir un rhumatisme douloureux. Un jour je hasardai de lui parler de la mort religieuse du président Hénault. Elle m'interrompit, et avec un ton comique et un sourire forcé : « Est-ce un sermon que vous me préparez là ? » dit-elle. Je me mis à rire en l'assurant que j'aimais beaucoup mieux l'écouter que de prêcher. Elle n'avait point de religion, mais elle n'était point impie, et malgré tout le pouvoir d'une longue existence, elle n'était point philosophe. Son existence, comme celle de tant d'autres, n'a dépendu que de ses liaisons;

on sentait que si elle eût vécu avec des gens religieux, elle eût été dévote; et ses derniers jours, que l'ennui consumait, que la crainte empoisonnait, auraient été paisibles, sereins, et se seraient écoulés doucement.

MADAME DE GENLIS AU COUVENT DE BELLE-CHASSE (Tome III, p. 123.)

Je menais à Belle-Chasse une vie *délicieuse;* par ma place, j'étais heureusement dispensée de l'ennui mortel d'aller faire des visites ; je n'en faisais uniquement qu'à madame de Puisieux; ces visites étaient courtes et rares, parce qu'elle venait très souvent chez moi, les soirs depuis huit heures jusqu'à dix, où notre grille se fermait; cette grille ne pouvait être ouverte que par une religieuse... Les hommes entraient dans notre pavillon; c'était un droit de princesse du sang, mais ils ne pouvaient entrer que là. Il ne leur était pas permis d'entrer dans le jardin... Quand on voulait entrer, on sonnait à la grille, et les religieuses, rabattant leurs voiles, allaient ouvrir; en outre, nous avions un tour posé à côté de la grille dans lequel on mettait nos paquets, nos lettres et les plats de nos repas... Je recevais, tous les samedis, toutes les personnes de ma connaissance, depuis six heures jusqu'à neuf heures et demie, et tous les soirs mes amis intimes, depuis huit jusqu'à dix. M. de Genlis, mon frère, mes belles-sœurs, M. le duc et madame la duchesse de Chartres, et trois ou quatre personnes formaient cette liste... M. le duc d'Orléans et madame de Montesson n'ont jamais mis le pied à Belle-Chasse, et M. le duc d'Orléans n'a jamais envoyé d'étrennes à ses petites-filles. Je n'allais chez madame de Montesson qu'au jour de l'An ; je lui menais mes deux filles : la visite était courte, car nous

étions reçues avec une grande sécheresse. Les plus heureuses années de ma vie ont été celles que j'ai passées aux châteaux de Saint-Aubin, de Genlis et de Sillery, et à Belle-Chasse. J'avais obtenu la permission d'avoir à Belle-Chasse ma mère et mes enfants avec moi.....

SUR M. DE TALLEYRAND (Tome IV.)

(A Hambourg), il assistait communément à nos petits soupers, dont il louait avec la plus aimable moquerie l'*estimable frugalité*. Un soir, je donnai un grand souper parfaitement bien servi, où tous nos amis furent invités; M. de Talleyrand, en voyant ce magnifique festin, s'approcha de mon oreille, et me dit tout bas : *Je vous promets que je n'aurai pas l'air étonné*. On n'a jamais été plus aimable qu'il le fut à ce souper. M. de Talleyrand m'avait écrit plusieurs fois d'Amérique des lettres dans lesquelles il me recommandait toujours de mettre dans mes réponses *beaucoup de noms propres*. Nous fûmes enchantés de nous revoir; je lui demandai s'il prendrait part aux affaires, il me répondit qu'il en était dégoûté pour la vie, et que rien au monde ne pourrait le déterminer à s'y rengager. Je suis sûre qu'il me parlait de bonne foi ; mais les ambitieux sont les hommes du monde qui se connaissent le moins eux-mêmes : ils sont comme les amants, qui prennent sans cesse leur mécontentement et leur dépit pour le détachement et la raison.....

CORRESPONDANCE DE MADAME DE GENLIS AVEC NAPOLÉON Ier

Quelque temps après, M. de Lavalette m'écrivit que le premier consul, devenu empereur, désirait que je lui écri-

visse tous les quinze jours, sur la *politique*, les *finances*, la *littérature*, la *morale*, sur tout ce qui me passerait par la tête. Je ne lui ai jamais écrit tous les quinze jours, ni sur la politique ni sur les finances; je ne lui ai jamais demandé une seule grâce pour moi; je lui en ai demandé beaucoup pour d'autres; il me les a presque toutes accordées sans m'écrire une seule ligne. Je ne lui ai jamais dit un mot contre mes ennemis, et plus d'une fois je lui ai parlé en leur faveur; je lui écrivais à peu près tous les mois, je ne lui parlais que de religion et de morale, de littérature et des philosophes du dernier siècle; ce n'est pas ma faute si je ne l'ai pas rendu dévot. J'ai su par M. de Talleyrand et par quelques autres personnes qu'il aimait beaucoup mes lettres, parce qu'il y trouvait de la raison, du naturel, et quelquefois de la gaieté....

Voici ce que j'écrivais un jour à l'empereur, sur la vieillesse :

Dans ma jeunesse, je me suis toujours promis d'étudier sur moi-même cet âge si j'y parvenais. M'y voilà, et je me tiens parole. Je me faisais jadis une idée terrible de cet état, effrayante surtout en perspective pour une femme quand elle est leste, animée, brillante, et qu'elle se voit entourée d'admirateurs... Un vieux guerrier, un vieux magistrat, qui ont bien rempli leur devoir, inspirent une profonde vénération. Mais une vieille femme! Cette dénomination seule est si dure!... J'ai vu bien peu de vieilles de mon goût, même parmi celles qui passaient pour être aimables. Les unes avaient une douceur affectée et un ton mielleux qui ressemblaient à la fausseté; les autres montraient une gaieté ou peu naturelle, ou qui leur ôtait toute la dignité de leur âge. Celles-ci avaient une gravité ennuyeuse; celles-là parlaient et contaient trop. D'ailleurs, que fait une vieille femme dans un cercle? Premièrement, elle le dépare; et puis, n'est-il pas ridicule que

l'art des brodeurs, des bijoutiers et des marchandes de modes s'épuise sur une figure de soixante ans? Shakespeare a dit qu'un grand emploi qui a été exercé par un homme de génie et donné ensuite à un sot, est l'*habit d'un géant mis sur un nain*. Que dira-t-on d'une élégante coiffure faite par Leroi, et posée sur la tête d'une vieille femme?... Il m'a toujours semblé qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une vieille femme puisse plaire dans le grand monde, qu'elle a quelque chose d'un peu *moquable* quand elle y est, à moins qu'elle n'y soit forcée par un devoir positif. Mais si elle est naturelle et bonne, si elle a bien connu le monde, sa société intime peut être agréable, pourvu toutefois qu'elle n'ait pas la manie des anecdotes, et qu'elle ne conte jamais qu'à propos.

....On ne conçoit pas comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, et se rendre insupportable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter, à quoi lui serviront les honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui? Il n'a plus que le temps de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudrait employer les instants qui lui restent jusqu'à son départ, à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis, dont il va se séparer sans retour?... »

CONVERSATION SINGULIÈRE (Tome VI, p. 195.)

Madame de Matignon, arrivant de Naples, fut obligée d'aller sur-le-champ à Marly, où était la cour; elle ne s'arrêta à Paris que pour y coucher; elle n'y avait vu que deux ou trois personnages très graves, qui n'avaient pas imaginé de la mettre au fait des modes nouvelles; il

s'en était établi une devenue universelle depuis douze ou quinze jours. Cette mode, qui n'avait rapport qu'à l'habillement des femmes, consistait à se mettre par derrière, au bas de la taille, et sur la *croupe*, un paquet plus ou moins gros, plus ou moins *parfait de ressemblance*, auquel on donnait sans détour le nom de *cul*. Madame de Matignon ignorait complètement l'établissement de cette sinlière mode. Elle n'arriva à Marly que pour se coucher ; on la logea dans un appartement qui n'était séparé de celui de madame de Rully que par une cloison très mince et une porte condamnée ; qu'on se figure, s'il est possible, la surprise de madame de Matignon, lorsque le lendemain, deux heures après son réveil, elle entendit entrer chez madame de Rully madame la princesse d'Hénin qu'elle reconnut à la voix, et qui sur-le-champ, dit : « *Bonjour mon cœur, montrez-moi votre cul.* » Madame de Matignon, pétrifiée, écouta attentivement, et recueillit le dialogue suivant. Madame d'Hénin, reprenant la parole, s'écria, avec le ton de l'indignation : « Mais, mon cœur, il est affreux, votre *cul*, étroit, mesquin, tombant ; il est affreux, vous dis-je. En voulez-vous voir un joli ? tenez, regardez le mien... » « Ah ! c'est vrai ! reprit madame de Rully, avec l'accent de l'admiration. Regardez donc, mademoiselle Aubert (c'était sa femme de chambre présente à cette scène) ; il est réellement charmant, le *cul* de madame d'Hénin, comme il est rebondi !... le mien est si plat, si maigre !... Ah ! le joli, le joli cul ! » « Voilà comme il faut avoir un *cul* quand on veut réussir dans le monde. Il est bien heureux que j'aie été chargée du soin de vous surveiller. »

« J'abrège ce dialogue, beaucoup plus long et plus agréable, quand il est conté par madame de Matignon.... Les Anglaises n'adoptèrent point cette mode, mais elles n'eurent pas le droit de s'en moquer, car quelques années

après elles inventèrent de porter des *ventres*, ce qui est tout aussi bizarre et n'a pas plus de décence.

J'ai été frappée, ainsi que beaucoup d'autres personnes, du ridicule des noms donnés par les terroristes à différentes choses; mais il faut convenir que cette espèce de ridicule a été portée beaucoup plus loin à quelques égards durant les dix années qui ont précédé la Révolution, — ce qui contrastait d'une étrange manière avec la pruderie que certaines femmes conservaient encore; comme par exemple, de ne jamais se permettre le mot *culotte*, et cependant les mêmes personnes parlaient sans cesse des *pet-en-l'air* que les princes, dans leurs châteaux, permettaient de porter le matin jusqu'au dîner inclusivement.

Les noms donnés à certaines couleurs n'étaient pas plus nobles ni plus raisonnables, *caca dauphin*, *soupirs étouffés*, etc. Toutes les femmes sans exception appelaient le gros nœud de ruban qui complétait leur parure, un parfait contentement; le petit panier qu'on mettait le matin *une considération*, et le ruban qui nouait un nœud négligé, *un désespoir*.

Dans le siècle de Louis XIV, aucune de ces dénominations n'existait. Les noms mêmes de modes et de jeux avaient de la noblesse et de l'élégance : on jouait à *l'anneau tournant*, au *papillon*, au *portique* (depuis appelé trou-madame); presque toutes les modes avaient des noms de batailles ou de personnages célèbres, et rappelaient des idées de gloire. »

Rappelons aussi que madame de Pompadour donnait à ses deux favorites, mesdames d'Amblimon et d'Esparbès d'étranges petits noms d'amitié : *mon torchon*, *ma salope*; et Louis XV appelait ses propres filles : *Chiffe*, *Loque*, *Graille*.

MAXIMES DE M. DE LINGRÉ (Tome VII.)

Je fis connaissance avec l'auteur d'un petit livre excellent, qui n'est point du tout connu, parce qu'il n'en a été imprimé qu'un très petit nombre d'exemplaires, non pour le public, mais seulement pour des amis; c'est un livre de *Maximes*. L'auteur est jeune encore, il s'appelle M. de Lingré; il est aimable et il y a certainement dans ses maximes une très grande supériorité d'esprit et d'observation... Les citations que je vais faire prouveront que cet éloge n'est point exagéré :

Un livre est une lettre écrite à tous les amis inconnus qu'on a dans le monde.

Dans l'extrême jeunesse, on vit trop hors de soi; dans la vieillesse, trop en soi; l'âge mûr allie ces contraires.

Les hommes aiment qu'on leur dise leurs vérités; mais un homme n'aime pas qu'on lui dise les siennes.

Quand les grandes passions dorment, les petites se mettent en mouvement.

Le cœur suffit pour savoir aimer; mais l'esprit ne suffit pas pour savoir admirer.

Rien n'égale le penchant de l'amour à être tyran, si ce n'est la facilité qu'il a d'être esclave.

Il est quelquefois plus facile de juger d'un homme par ceux qu'il fuit que par ceux qui l'entourent.

Rien ne devrait plus nous aider à nous réconcilier avec les autres que la facilité avec laquelle nous nous réconcilions avec nous-mêmes.

La bonne fortune ne détruit guère que les vertus de ceux qui les auraient perdues dans la mauvaise.

Il y a une modération qui vient de ce qu'on n'a pas la

force d'être ambitieux, et une ambition qui vient de ce qu'on n'a pas la force d'être modéré.

Comptons moins sur les remords des méchants pour nous venger d'eux que sur leurs passions.

Nous attendons, pour nous repentir, que nos fautes nous aient punis.

Le plus grand effort du jugement est d'en refuser à qui nous loue.

Apprenons des malheurs à jouir des moindres biens; de nos fautes, à n'en plus commettre; des ennemis à réformer notre conduite, et des méchants à mieux sentir tout le prix des bons.

Un misanthrope est un honnête homme qui n'a pas bien cherché.

L'ambition emprunte toutes les formes jusqu'à ce que le succès lui rende la sienne.

Pour ne pas craindre de parler trop de nous à un autre il faut que nous soyons certains que notre bonheur fait partie du sien.

PÉDAGOGIE

Un jeune homme de douze ans employait tous ses moments de loisir à jouer aux cartes, et, sans cesse distrait par ce goût, il n'apprenait rien. Cette passion bien avérée, le père lui ôta tous ses maîtres et lui dit : « Je vois avec peine que vous n'avez de goût que pour le jeu; vous n'aurez par conséquent aucun agrément dans la société, mais comme vous serez joueur, je veux du moins que vous ne soyez dupe que le moins possible. Ainsi, au lieu des maîtres que vous avez, je vous en donnerai de tous les jeux imaginables. » En effet, on lui donna des maîtres de piquet, de whist, de quadrille, de tri, d'hombre, de

comète, de trictrac, d'échecs, de dames. On le réveillait avec le jour pour prendre ses leçons; on ne le laissait pas un moment au repos; il fallait jouer sans relâche du matin au soir, ce qui lui inspira une telle aversion pour le jeu qu'il l'a toujours détesté depuis. Il demandait avec instance ses anciens maîtres; on se fit longtemps prier; enfin on les lui rendit au bout de six mois; il se remit à l'étude avec ardeur et constance.

SOUVENIRS DE FÉLICIE

M. de Nédonchel est extrêmement anglomane. Hier, il était à cheval à la portière de la voiture du roi qui allait à Choisy. Il avait fait de la pluie, et M. de Nédonchel, trottant dans la boue, éclaboussait le roi qui, mettant la tête à la portière, lui dit : « Monsieur de Nédonchel, vous me crottez. — *Oui, sire, à l'anglaise* », répondit d'un air très satisfait de lui-même M. de Nédonchel qui, au lieu du mot *crottez*, avait entendu *vous trottez*. Le roi, sans connaître cette erreur, s'est contenté de lever la glace en disant avec une bonhomie très aimable : « *Voilà un trait d'anglomanie qui est un peu fort.* »

Le baron de Besenval est très aimable; il a du naturel, de la grâce dans l'esprit et de la gaieté; il est Suisse pourtant. Voici un joli mot de sa jeunesse qui est *très français*. Il revenait sain et sauf de l'armée et il enviait les jeunes gens qui, dans cette campagne, avaient eu l'honneur d'être blessés. Il alla à la chasse, et par la maladresse d'un des chasseurs, il reçut une blessure assez considérable à l'épaule. Comme on l'en plaignait : « En effet, dit-il, c'était à l'armée qu'il fallait recevoir cela, *mais c'est toujours un coup de fusil.* »

On craint madame la comtesse de Coaslin parce qu'elle

n'épargne pas ceux dont elle croit avoir à se plaindre, et qu'elle est capable, contre tout usage, de se venger par un mot insultant, au milieu même du cercle le plus nombreux. M. M... avait mal parlé d'elle, et elle se promit de lui faire une scène publique; elle tint parole. Un soir, elle arriva au Temple, chez M. le prince de Conti; c'était un lundi, jour des grands soupers; il y avait cent cinquante personnes, et entre autres M. M..... Madame de Coaslin, arrivée près de M. le prince de Conti, lui dit qu'en traversant la salle au milieu de tant de monde, elle avait pensé s'en aller, tant elle était troublée. « En effet, madame, répondit en riant le prince de Conti, vous êtes si timide!... — Jugez-en, monseigneur, reprit-elle, j'avais tellement perdu la tête que j'ai fait une révérence à M. M... »

Les femmes sont *tenaces* en amour, cela est tout simple; qui veut perdre de grands frais? Et les hommes, qu'ont-ils risqué?

J'ai mis les devises à la mode. J'en ai donné beaucoup; d'autres personnes en ont inventé de fort jolies. La meilleure de toutes est celle de madame de Meulan; c'est un brin de violette à moitié caché sous l'herbe, avec ces mots : *Il faut me chercher*. Cette charmante devise convient parfaitement à une personne si réservée, si aimable quand on la connaît. Madame de Saller a pris pour devise une épingle avec ces mots : *Je pique, mais j'attache...*

J'aime beaucoup M. de Flahaut; il joint à une honnêteté parfaite un caractère original. Voici un trait plaisant qui le peint. Madame la comtesse de Noailles a, comme on sait, beaucoup de morgue et fort peu de politesse. Un soir, elle arrive au jeu de la feue reine; le jeu était commencé. La comtesse de Noailles veut prendre place au haut du cercle; elle monte, elle s'avance, s'arrête pour s'asseoir, et n'aperçoit point de pliant. M. de Flahaut,

debout dans l'embrasure d'une fenêtre, voit son embarras et très obligeamment, tire de dessous une table de marbre un pliant qu'il pousse derrière elle; la comtesse le regarde, ne le remercie point, ne le salue point, et s'assied. Un moment après, une femme arrive; on se lève, pendant ce mouvement, M. de Flahaut retire doucement le tabouret qu'il a donné et le remet sous la table. La comtesse veut se rasseoir; elle fait une étrange culbute. Cependant les femmes qui se trouvaient à côté d'elle la retiennent et modèrent sa chute. La voilà sur ses pieds; elle se retourne en disant : « Mais qui donc a pris mon pliant? — C'est moi, madame, répond froidement M. de Flahaut; j'avais eu l'honneur de vous l'offrir, il m'a paru qu'il ne vous faisait aucun plaisir, et je l'ai ôté. »

M. de *** est d'une avarice extrême. N'ayant point tenu de maison dans le cours de l'été, et sa glacière se trouvant encore toute remplie au mois de janvier, son maître d'hôtel lui demanda ce qu'il voulait que l'on fit de toute cette glace. « Eh bien! répondit M. de ***, qu'on la donne aux pauvres. » C'est le premier acte de charité qu'il ait jamais fait.

...La déclaration d'amour de M. Gibbon me rappelle celle d'un abbé Chauvelin, bossu par devant et par derrière, d'une petitesse extrême, mais spirituel, vif, effronté, et très entreprenant avec les femmes, quand par hasard il trouvait l'occasion de l'être. Un soir, il alla chez madame de Nantouillet; elle était seule, un peu malade, et sur sa chaise longue. L'abbé passa subitement de la galanterie à l'amour, et devint si pressant et si impertinent que madame de Nantouillet se hâta de sonner de toutes ses forces. Un grand valet de chambre arrive. « Mettez M. l'abbé sur la cheminée », lui dit-elle. La che-

minée était haute, le valet de chambre robuste; il saisit le petit abbé qui se débat en vain, et l'assied sur la cheminée... L'abbé frémit en se voyant placé à cette élévation prodigieuse pour lui; il n'aurait pu sauter sur le parquet sans risquer sa vie. Les éclats de rire de madame de Nantouillet augmentaient encore sa fureur, qui fut au comble lorsque, dans cette fâcheuse situation, il entendit annoncer une visite.

J'ai connu dans le monde deux saintes dont je me rappellerai toujours le souvenir avec une profonde vénération; l'une était mademoiselle de Sillery, l'autre mademoiselle de Montesson, belle-sœur de ma tante; elle est morte à soixante-quinze ans, et n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres. Elle avait trente mille livres de rentes, ne s'en réservait pas six et donnait tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des malades, délivrer des prisonniers, faire élever des orphelins, donner aux pauvres, voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela, mais quelle belle histoire!...

Traits d'égoïsme. — M. de Laitre était l'ami de madame de B... et, durant un hiver, livré à la dissipation du grand monde, il fut longtemps sans la voir, quoiqu'il la sût malade. Quand il retourna chez elle, il la trouva sur sa chaise longue. Elle lui reprocha son absence, en ajoutant qu'ayant toujours été malade, elle avait souffert les plus cruelles douleurs. « Mais depuis quand êtes-vous donc malade? demanda M. de Laitre. — Depuis six semaines. — Bon Dieu! six semaines! Comme le temps passe! » — Ce même M. de Laitre contait un jour l'histoire suivante : « Vous savez comme j'aime S... J'étais hier à la chasse; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avais un saisissement affreux. Je dégageai S... de dessous son cheval; il n'avait aucune blessure, mais il était d'une pâleur effrayante. Je vis qu'il

allait s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie; je le tirai de ma poche et je l'avalai, car je sentis que j'allais moi-même me trouver mal. »

APPRÉCIATIONS DIVERSES

SUR MADAME DE GENLIS

J'aperçois le phénix des femmes beaux-esprits.
Son libraire tout seul connaît tous les écrits
Dont madame Honesta daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette et Caylus.
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
« De la France avec moi le bon goût avait fui,
Dit-elle, depuis dix ans; je reviens avec lui:
Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.

JOSEPH CHÉNIER; *Satire des nouveaux Saints.*

« Elle avait aimé et exalté la Révolution; elle sut profiter de toutes ses libertés. Devenue vieille, un peu prude et dévote, elle s'attacha à l'ordre et manifesta, par cette raison ou sous ce prétexte, une profonde admiration pour Bonaparte. Il en fut flatté, il lui donna une pension et l'autorisa à une sorte de correspondance avec lui, dans laquelle elle l'avertissait de ce qu'elle croyait utile, et lui apprenait de l'ancien régime ce qu'il voulait savoir. Elle aimait et protégeait M. Fiévée, alors fort jeune écrivain; elle le fit entrer dans cette correspondance, et ce fut ainsi que s'établit entre lui et Bonaparte cette sorte de relation dont il s'est vanté depuis. » (*Mémoires de Madame de Rémusat*, t. II.)

V. LE DEVIN DU VILLAGE

Jean-Jacques Rousseau, dans les *Confessions*, raconte en ces termes l'effet de la première représentation du *Devin du Village*, à Fontainebleau, devant la cour.

« On ne claque point devant le roi : cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges et qui s'entre-disaient à demi-voix : — Cela est charmant, cela est ravissant ! Il n'y a pas un son là qui ne parte du cœur. — Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne pus les contenir au premier duo en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer.

» Le lendemain Jélyotte m'écrivit un billet où il me détailla le succès de la pièce et l'engouement où le roi lui-même en était. Toute la journée, me marquait-il, Sa Majesté ne cesse de chanter avec la voix la plus fausse de son royaume :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur ! »

Mais, observe M. Georges Pfeiffer, ce que Jean-Jacques ne confesse pas, lui qui a confessé tant de choses, c'est que si le poème était bien son ouvrage, la musique ne l'était nullement ; elle était d'un compositeur lyonnais, nommé Granet, auquel il avait confié son livret, puis confisqué sa musique. — Plus tard, parait-il, la supercherie fut découverte et fit grand bruit dans le monde. Croyant mieux se défendre, Rousseau écrivit une autre partition

sur les mêmes paroles ; mal lui en prit, car ce second *Devin du Village*, qui n'eut qu'une représentation, tomba sous les sifflets et les quolibets. Et l'on n'aurait certes pas pu lui appliquer le mot de ce gluckisté au Picciniste qui, parlant d'un opéra de Gluck, opinait méchamment : « C'est de la musique tombée. » — « Oui, tombée du ciel. »

FIN

TABLE

CHAPITRE PREMIER

LES COMÉDIENNES DE LA COUR

I

Deux traits distinctifs de la société du XVIIIe siècle : la science de la conversation et du monde; le goût de la comédie de salon. — Les divertissements royaux aux XVIe et XVIIe siècles. — Les Français, comédiens ordinaires du bon Dieu et tragédiens de la fatalité. — Pourquoi les gens du monde jouaient si bien la Comédie. — Avantages de cette distraction, raisons de sa durée. — L'anecdote du *Ballet couleur de rose et du Menuet bleu.* — Chaque grande maison a son théâtre de ville et son théâtre de campagne : auteurs attitrés. — Mystification de l'évêque d'Orléans. — Cette mode gagne la bourgeoisie, la province. — Le cordonnier Charpentier. — Vivre en philosophe. — Singer n'est pas imiter. 1

II

Une galérienne du bel esprit. — Poupées de sang et demi-louis. — La duchesse du Maine : elle ne peut se passer des personnes dont elle ne se soucie point. — La mode des sobriquets. — Les intimes de la *Nymphe de Sceaux.* — Vers ou prose? réponse de madame Tibergeau. — Malézieu : *Il l'a dit.* — Le sylvain de Chatenay :

parades et comédies de Maiézleu. — L'ordre de la mouche à miel. — La Tarentole. — Polichinelle et son voisin. — Les comédiens de bois à la cour de Sceaux. — Le code des bienséances, les exceptions confirment la règle. — Loteries poétiques. — La Chambre du Sublime. — Les grandes nuits de Sceaux. — Madame de Staal-Delaunay : la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain. — Piquante application de la géométrie à la psychologie. — Correspondance de madame de Staal-Delaunay avec Chaulieu : être aimée de quelqu'un qui ne compte plus sur soi et ne prétend rien de vous. — Mémoires, comédies et correspondance de madame de Staal : la vie est un tissu de bienséances qu'il faut remplir. — Un mari est l'homme du monde avec qui l'on vit le moins. — Discussion sur le choix d'un nouvel amant. — Conseil de la comtesse à la marquise. — Lettres de madame de Staal à madame du Deffand. — Voltaire caché à Sceaux; indiscrétion, disgrâce, retour de faveur. . . 12

III

Madame de Pompadour : éducation, ambition, talents. — Comment elle organise son théâtre, et en fait une machine de gouvernement. — Réclame d'un coiffeur. — Échange de grâces entre le marquis de Voyer et madame du Hausset. — Pièces jouées au théâtre des Petits-Cabinets. — Vers de Voltaire; il est exilé. — Couplets de maurepas et de Pont de Veyle contre la marquise. — Petite guerre avec Richelieu. — Combien de fois avez-vous été à la Bastille ? — Plaques de cheminées. — La représentation du *Méchant* de Gresset. — Costumes de madame de Pompadour dans *Acis et Galathée*.. . . . 49

IV

Le théâtre de Trianon. — Passionnettes de la reine. — Antipathie de Louis XVI pour les spectacles : il n'aime d'abord que les parades et les parodies. — Joseph II, le comte et la comtesse du Nord, Gustave III à Trianon. — Marie-Thérèse se plaint de la frivolité de sa fille, correspondance avec Mercy-Argenteau. — La Troupe des Seigneurs : acteurs et spectateurs. — Chansons satiriques. — Mon collègue Campan. — *Piquanterie* entre

Marie-Antoinette et Madame. Le *Barbier de Séville* à Trianon. — « Je ne croyais pas qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie. » — Conclusion 69

CHAPITRE II

LE THÉATRE DES PRINCES DE CLERMONT ET D'ORLÉANS

I

La parade et les spectacles de société. — Un teinturier littéraire : Sallé. — « Avez-vous lu mon dernier mandement ? » « Et vous, Monseigneur ? » — La parade a ses grandes et ses petites entrées chez les princes. — Désentelles et Collé. — Il faudrait bassiner tous ces lits-là. — Une orgie scénique 88

II

Le comte de Clermont. — Il réunit en sa personne une quintessence d'abus et comme une synthèse de vices sociaux. — Moitié plume et moitié rabat. — Faux ménage avec mademoiselle Leduc. — La croix de Saint-Louis de l'état de danseuse. — Il faut toujours, quand on étudie le XVIIIe siècle, avoir sous les yeux ses onze dernières années. — La Société des Arts. — Clermont membre de l'Académie française. — Epigramme du poète Roy. — L'orthographe du prince. — Deux favoris : le Singe et Cupidon-Billy. — Style macaronique ou graveleux. — Le général des Bénédictins à Berny. — Lettre en style de parade. — Madame de Marchais ; son mariage avec l'*Ange Gabriel*. — *Journées de campagne*. — La foire du Parnasse. — Laujon ; sa définition de la chanson, de l'amphigouri et du pot pourri. — Un argument en faveur du libre arbitre. — Laujon eut le génie du médiocre amusant. — *Le Couvent* : il est aussi des modes pour le voile. — Une fête de convalescence. — Laujon protégé du comte de Clermont 96

III

Le Corneille de la parade, Collé. — Une plaisante mysti-

fication. Le premier dîner du Caveau. — Haguenier et le Régent. — Un amphigouri de Collé met en défaut la sagacité de Fontenelle. — Comédies satiriques et réalistes : *La vérité dans le vin*, *La tête à perruque*, *Le galant escroc*. — Absence de sens moral et goût de la gravelure. — Collé et le duc d'Orléans. — Origine de sa fortune. — Facétie chamberlane : les différents états. — *Il y a un Dieu pour les ivrognes;* proverbe. — Journal historique et correspondance inédite. — Le sens de l'agréable. — L'abbé *Sacrédieu*. — Morosité sarcastique de Collé. — Samuel Bernard et son créancier. — Vertus privées de Collé 127

IV

Mademoiselle Marquise et le duc d'Orléans. — La marquise de Montesson. — On ne lui connaît point d'*amant couchant*. Ne pouvant faire madame de Montesson duchesse d'Orléans, le duc se fait M. de Montesson. — Elle eut le génie social. — Ses talents d'actrice. — Tircis-Laflèche et Infolio Philis. — Théâtre de madame de Montesson; elle risque une pièce au Théâtre-Français. — Danger de prendre pour argent comptant les bravos mondains. — Le monde, la civilisation ont pour bases la réserve, la politesse 156

CHAPITRE III

UNE FEMME DU MONDE AUTEUR AU XVIIIe SIÈCLE MADAME LA COMTESSE DE GENLIS

I

Considérations sur le génie artistique et littéraire des femmes. — On voit bien, à la manière dont nous avons été traitées, que Dieu est un homme. — La famille de madame de Genlis, son éducation. — Une mauvaise mère. — Le chapitre noble d'Alix. — La comédie de société à Lancy. — Toilette mythologique : le costume d'Amour. — Confession abrégée. — Vanité de madame

de Genlis. — Tragédienne, comédienne et maîtresse d'école à sept ans. — Pactes tacites. — La maison de la Popelinière à Passy. — Tout arrive et tout se répète. — Le XVIIIe siècle a eu, lui aussi, ses parfaits exemples de tendresse conjugale et extra-conjugale. 175

II

Mariage de Félicité du Crest avec M. de Genlis. — Réceptions à Sillery. — Elle mène de front le plaisir et l'étude. — La rosière de Salency. — Espiégleries : une mystification qui dure douze ans. — Le noble chevalier Tirmane. — La présentation à la cour. — Conditions. — Noblesse remontant à la *nuit des temps*. — Les prérogatives de votre couronne sont-elles autre chose qu'une étiquette? 196

III

Madame de Genlis commence à jouer le personnage d'une femme à talents. — Les soupers de madame du Bocage. — *La lanlâtre*. — Quadrille des proverbes. — La société du Palais-Royal. — La bonne compagnie. — Définition de l'honneur. — Les Petits Jours. — La comtesse de Blot. — Le mot malencontreux. — Un confident de dames; M. d'Etréhan. — Jolie réplique à une altesse. — L'invalide de Cythère — Conseil d'un évêque à Louis XIII. — C'est comme ce pauvre Chauvelin ! — Question indiscrète d'un négrillon. — Les rois n'ont aucun usage du monde. — Deux règles de conduite pour une maîtresse de maison. — Le nez de madame de Voyer et le président de Périgui. — L'amour, fruit de la culture sociale et d'une éducation spiritualiste. — On a toujours l'âge et la beauté des sentiments qu'on inspire, sinon de ceux qu'on éprouve. — Le petit cahier de madame Necker. — Conversations préparées. 205

IV

Satire contre madame de Genlis. — *Théâtre d'éducation*. — D'Alembert lui propose de la faire entrer à l'Académie. — Sa puissance de travail. — *Mademoiselle de Clermont*. — *Les petits émigrés*. — *Les Veillées du Châ-*

teau. — *Adèle et Théodore.* — Romans à clef. — Le *guerluchon* de mademoiselle Justine. — Education des princes et princesses d'Orléans. — Comment elle devint leur gouvernante-gouverneur. — Défaut et avantages de cette éducation. — Une leçon de popularité. — Le chancelier du Crest. — Passion pédagogique de madame de Genlis. — Réflexion de Napoléon Ier : « Quand elle veut définir la vertu, elle en parle toujours comme d'une découverte. » — Paméla. — Le pavillon de Belle-Chasse. 233

V

La vérité historique et biographique. — Sincérité partielle. — Conspiration de médisances, de calomnies et de sarcasmes. — Lettre au duc de Chartres en 1796. — L'émigration. — Abéone et Adéone. — Rapports de madame de Genlis avec Napoléon Ier. — Sa société à l'Arsenal. — Brifaut, d'Estourmel et Anatole de Montesquiou. — Une définition du dévouement. — La conversation de madame de Genlis. — Elle affiche la prétention d'être bonne ménagère. — Talma chez elle. — Contradictions et antinomies. — Aux siècles comme aux hommes, il est presque impossible d'aller droit : difficulté de tenir compte des arrière-pensées, des nuances, des actions mixtes dans les personnages qu'on étudie . 255

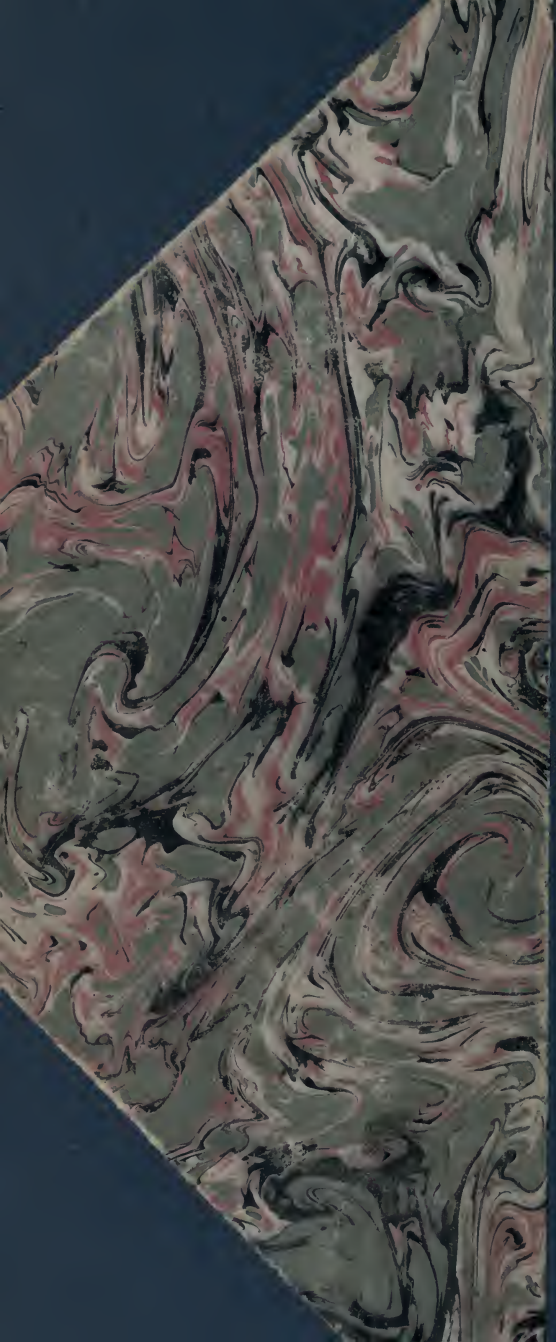
APPENDICE

I. Une comédie inédite de Marivaux : *La femme fidèle.* 267
II. Scène de la *Mère rivale*, parade. 272
III. Journal et mémoires de Collé. 274
IV. Mémoires de madame de Genlis. Appréciations sur elle. 284
V. Le Devin du Village. 319

ÉVREUX, IMPRIMERIE CHARLES HÉRISSEY

PQ 538 D8

Du Bled, Victor
La comédie de société au XVIIIe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY